

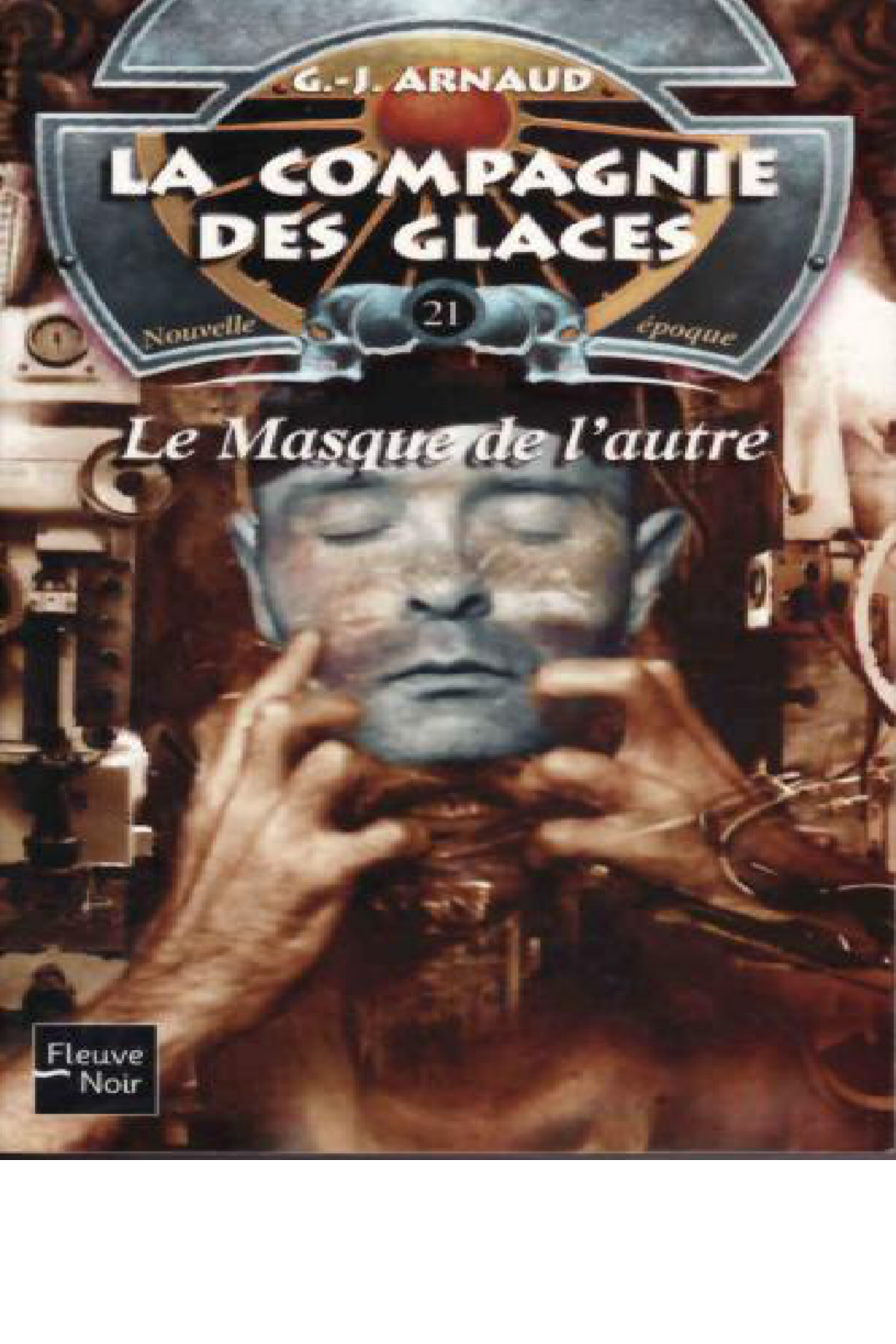


Le Masque de l'autre

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

21

époque

Le Masque de l'autre

Fleuve
Noir

G.J. ARNAUD

LE MASQUE DE L'AUTRE

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

21

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2005, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-08024-1



Colonel Inquisit

CHAPITRE PREMIER

Jdriège attendit le verdict de la Voix durant deux jours et deux nuits, alors qu'il marchait vers le nord sans relâche, ne dormant qu'une vingtaine de minutes, quatre à cinq fois en vingt-quatre heures. Il se rapprochait du Channel Drake où il espérait rencontrer Yeuse, la compagne de Lien Rag. Il avait fait cette proposition personnelle à la Voix, sachant fort bien que ce type de demande n'était jamais pris en compte par la communauté des Roux. Seules les questions concernant la majorité des Hommes du Froid pouvaient provoquer une réflexion individuelle, puis des appréciations qui selon les circonstances deviendraient collectives ou non.

Qu'importait au peuple que Lien Rag fût le grand-père du Chaud d'un de ses membres ? Qu'avait donc à faire le peuple de cette parenté, alors que la notion de géniteur n'existait pas ? Il n'y avait que lui, du moins il le pensait, pour pouvoir établir une filiation exacte et démontrer qu'il disposait dans son corps, ses pensées, d'un apport des Hommes du Cauchemar. Tous les Hommes du Froid connaissaient Lien Rag ou avaient entendu parler de lui. Il était le père du Messie, Jdrien père de Jdriège, mais pour la plupart ça n'avait aucune importance, même si l'on reconnaissait que le glaciologue avait toujours défendu la cause du peuple Roux.

En marchant vers le nord, en s'éloignant des concentrations tribales, il ne commettait aucun acte délictueux, la justice n'étant jamais rendue au stade individuel, la mise à l'écart s'effectuant sans heurts avec l'accord de celui qui devenait un banni. Non, il n'était pas un révolté, mais personne, pas même ses proches, ses amis, ne comprenait sa démarche. Il avait décidé de rejoindre par tous les moyens possibles cette région lointaine du Nord où son grand-père avait disparu depuis déjà des semaines. Il savait que la glace s'était brutalement imposée à cette zone de l'Amazonie et qu'il n'aurait pas à supporter des températures élevées. Mais il ne pouvait parcourir à pied cette distance énorme, même si un Roux était capable de franchir deux cents kilomètres dans une journée et ce durant une semaine. Il aurait pu atteindre l'Amazonie en six, sept semaines, mais serait arrivé sur place complètement exténué. Pour ce faire, seule la cordillère des Andes lui offrirait un itinéraire de froid et de glace, mais une nourriture qui rebuterait son estomac.

Alors qu'il ne s'y attendait plus, la réponse de la Voix lui parvint et elle le surprit. Il existait donc, non seulement dans la mémoire collective mais dans les souvenirs personnels, une notion de reconnaissance envers son grand-père. Ce dernier, depuis ses débuts comme glaciologue de la Transeuropéenne jusqu'à ces dernières années, avait constamment protégé les intérêts vitaux

des Roux. Il avait respecté leur territoire qui couvrait tout l'inlandsis antarctique, n'avait exigé que certaines concessions sur les banquises dont la plus importante était celle de la mer de Ross, pourvue d'une mer intérieure où vivait un troupeau d'éléphants de mer évalué à deux millions de têtes. C'était de là que le grand-père de Jdriège et ses associés tiraient la majeure partie de l'huile de phoque, le fuphoc dont ils avaient besoin. Bien sûr, le litige de la Zone Tabou n'avait jamais été réglé de façon satisfaisante pour le peuple de Jdriège, mais son exploitation tirait à sa fin et bientôt les Hommes du Chaud n'occuperaient plus ce site.

Donc la réponse collective fut donnée par la Voix. Celle-ci rappelait que jamais Lien Rag n'avait trahi le Peuple du Froid et avait respecté ses mœurs et ses territoires. Si Jdriège estimait devoir partir à la recherche de cet Homme du Chaud, les Roux, dans leur majorité, n'avaient aucune raison de le lui reprocher.

Voilà, c'était tout mais c'était considérable. Jdriège en fut bouleversé et y puisa une nouvelle énergie alors qu'il marchait sans tenir compte de sa fatigue. Il aurait pu attendre l'arrivée d'un des deux baleiniers des Kerguelen pour effectuer ce trajet, mais il ignorait à quelle date il accosterait en mer de Ross. Depuis que de nombreuses personnes s'affairaient pour retrouver Lien Rag, le rythme des navettes entre Cooktown, capitale des Kerguelen, et la concession de Ross, était bouleversé.

Lorsqu'il apparut sur la rive Sud du Channel Drake, il provoqua stupeur et inquiétude, les premiers témoins redoutant qu'une tribu de Roux n'ait pris la décision de s'installer dans le coin. Les occupants de la concession, tous originaires des Kerguelen, vivaient depuis longtemps fort éloignés du Peuple du Froid et peu à peu s'étaient répandues à leur sujet des légendes défavorables, voire des histoires effrayantes n'ayant aucune véracité.

Par chance, un des policiers de surveillance avait séjourné en mer de Ross et il reconnut assez vite Jdriège. Le garçon avait une stature imposante, bien supérieure à celle de ses congénères, et de plus il se tenait souvent très droit, alors que les Hommes du Froid, habitués à faire face aux vents violents de l'Antarctique, avançaient penchés en avant.

Tout en prévenant la présidence et la remplaçante de Lienty Ragus, Yeuse Semper, il allait au-devant de Jdriège, le saluait. Le garçon se souvint que ce gradé avait été en garnison dans la mer de Ross, du temps où les lanchas des Aiguilleurs essayaient de massacrer le troupeau d'éléphants de mer pour semer la zizanie entre les Roux et la société d'exploitation.

— La présidente vous envoie un glisseur, apprit-il au nouveau venu. Vous avez l'air très fatigué.

Yeuse en personne conduisait le Carminale sur coussin d'air et elle remercia le policier pour sa diligence. N'importe qui d'autre aurait hésité

avant de prendre la décision de l'avertir.

Sans attendre, Jdriège lui annonça qu'il voulait partir à la recherche de son grand-père puisque, avait-il appris, le froid se répandait sur ces régions tropicales et équatoriales. Que dans ces conditions nouvelles il était l'un des plus aptes à effectuer ce type de mission. Puis il avoua qu'il avait faim, son trajet l'ayant éloigné des côtes où il aurait pu chasser le phoque. Il existait heureusement des stocks de viande congelée d'éléphant de mer, et tout en se dirigeant vers la présidence elle appela pour qu'on en livre une bonne quantité. Cependant elle restait perplexe sur les intentions du garçon. Jdriège avait déjà, une fois, sauvé Lien Rag qui avait brusquement décidé, pour se prouver que l'âge ne paralysait ni son corps ni ses facultés intellectuelles, d'aller se recueillir sur les tombes de Jdrien, son fils, et de Jdrou, la mère de ce dernier, sa compagne de jadis. Jdrou, la très jeune Rousse lâchement tuée par des chasseurs racistes et que son peuple avait honorée du titre de déesse. Une étrangeté chez le Peuple du Froid dont les dieux étaient difficiles à définir. Pour justifier ce titre, les Roux rappelaient une très ancienne prédiction, notamment celle d'un certain Oun Fougé, annonçant que d'un Homme du Chaud et d'une Fille du Froid naîtrait un messie. Depuis bien longtemps, Lien Rag avait fini par conclure que cette prédiction était un faux, inventé par quelques prédicateurs illuminés essayant de convertir les Roux à des religions plus ou moins fantaisistes et éphémères. Par la suite le pape des Néos, scandalisé par cette prophétie, avait brutalement déclaré que les Roux n'ayant pas d'âme ne pouvaient être considérés comme appartenant au genre humain, et que toute fornication avec un mâle ou une femelle s'apparenterait à un acte de bestialité. Plus tard, Pie XIII, le pape actuel, avait annulé cette décision.

— Une fois tu as sauvé ton grand-père, mais tu connaissais parfaitement le terrain car tu sillonnas à longueur d'année l'Antarctique. Là-haut, c'est tout à fait différent. Les fleuves, dont le plus important l'Amazone, ont gelé, certes, mais les immenses forêts ont été ravagées par des vents soufflant à des vitesses jamais atteintes dans le monde jusque-là. Toute cette terre, sur quatre à cinq millions de kilomètres carrés, se retrouve sous des entassements d'arbres et de végétation durcis par le gel. Le dirigeavion est là-dessous avec ses victimes ou ses rescapés.

Dans un dernier message envoyé par le baleinier ravitailleur *Madam*, stationné à proximité de l'estuaire de l'Amazone encore libre de glaces, message relayé par la *Salamandre* plus au sud, Lienty annonçait que le lieu du crash avait été repéré, mais que la prudence l'empêchait d'en dire plus.

— Si on sait où est l'appareil, je découvrirai mon grand-père, mais il faut me transporter là-bas le plus rapidement possible avec l'un de vos appareils volants. Je mettrais trop de temps par mes propres moyens.

Tout de suite elle pensa à l'hydravion qui allait faire escale à Ragus City

pour refaire ses pleins d'huile, appareil qui conduisait la vice-présidente Vorgine jusque sur le théâtre des opérations militaires engagées par Lienty contre la Caste. C'était là un tour pendable que le président des Kerguelen, le fils de Lien Rag, jouait à cette femme terrorisée depuis toujours par les voyages en dehors du pays et l'affrontement des problèmes de politique extérieure. Durant l'éclipse au pouvoir de Liensun Rag, elle avait fini par se couper entièrement des autres États ou Compagnies, ayant enfermé les Kerguelen dans une autarcie étouffante et catastrophique pour l'économie et pour l'équilibre général du pays. Depuis que Liensun, guéri de sa maladie d'amour avec une éleveuse de moutons, avait repris ses fonctions, tout allait nettement mieux et ce garçon paraissait avoir retrouvé le génie et l'entregent qui jadis lui avaient fait créer une cité lacustre extraordinaire au moment du réchauffement.

— Dès demain tu embarqueras pour IQ Station où tous les appareils atterrissent, mais je ne peux te garantir l'accueil que tu recevras là-bas. Tu vas devoir, avant toute chose, affronter le voyage dans la soute non chauffée, ce qui me déplaît profondément, mais comment faire, sinon, pour éviter une dégradation de ta santé avec les seize degrés intérieurs de la cabine trop chaude pour toi.

Il dévora une énorme quantité de viande et de graisse d'éléphant de mer, sous les yeux de Yeuse quelque peu nauséuse. Elle n'avait jamais pu s'habituer à cette viande, même à celle que l'on vendait aux Kerguelen sous l'appellation *désodorisée*. Mais elle n'oublia pas pour autant qu'à une époque elle avait été heureuse de s'en nourrir, lorsque ses tribulations l'entraînaient dans des régions sans autres vivres.

Dans la nuit elle fut réveillée par le radio qui venait de recevoir un message à décoder de grande urgence. Quand elle en prit connaissance, elle fut d'abord choquée, croyant qu'on lui annonçait que Lien Rag avait été enfin retrouvé, mais lorsqu'elle réalisa le contenu pharamineux de ce texte, elle dut se lever pour rejoindre son bureau et essayer de réfléchir.

Elle appela le colonel Inquisit, chef d'état-major, qui ne séjournait pas constamment à la frontière Nord depuis que les Patagons orientaux n'affichaient plus d'intentions agressives. Elle le pria de la rejoindre dans l'immédiat. Il ne fallait pas que le contenu de ce message se répande dans la population de Channel Drake et ne soit enregistré par les étrangers.

Inquisit en prit connaissance et cet homme au sang-froid légendaire sursauta, regarda Yeuse, effaré. Elle mit un doigt sur ses lèvres, ayant depuis quelque temps des doutes sur l'inviolabilité de ses conversations. À plusieurs reprises elle avait fait venir les services techniques qui pourtant n'avaient pas retrouvé trace de micros émetteurs.

Ils sortirent sur la terrasse, malgré le froid très vif, s'équipèrent de leurs

cagoules munies d'émetteurs-récepteurs.

— C'est une nouvelle qui pourrait mettre le feu à l'hémisphère Sud et même à celui du Nord. Vous imaginez ? Si vraiment il s'agit du Grand Maître Lascasas, dans une cachette fragile au sein de cette hécatombe d'arbres, juste au-dessus du dirigeavion écrasé au sol ? Je m'explique enfin l'étrange comportement de la Caste des Aiguilleurs à son sujet. J'avais remarqué que les discours du Grand Maître n'étaient que des resucées des anciens. Je pensais qu'il était indisponible, malade ou peut-être en voyage en Panaméricaine. Je n'aurais jamais cru que Lien Rag ait pu réussir à s'emparer de lui. Mais le message ne donne aucune précision au sujet de cette capture. Moi qui suis allée là-bas et qui ai parcouru les lieux des différents affrontements, je crois pouvoir dire que Lascasas a dû être repêché au cours d'un premier amerrissage du dirigeavion atteint par un missile. Par une brèche énorme, l'eau s'engouffrait et Keverny a repris l'air non sans mal, et c'est par la suite que l'on perd la trace de l'appareil.

— Pourquoi le message reste-t-il silencieux sur le sort de Lien Rag ? dit Inquisit. Cela ne vous intrigue-t-il pas ? Cette expédition de plus en plus importante, qui remporte des succès inattendus, n'a été montée que pour retrouver Lien Rag et il semblerait que l'on ne s'en soucie pas vraiment, comme si l'on savait déjà à quoi s'en tenir sur son sort.

Cette brutale constatation irrita Yeuse, mais elle parvint à admettre que le colonel avait parfaitement raison de s'indigner que l'objectif premier de cette mission fût quelque peu négligé.

— Voulez-vous dire, murmura-t-elle la gorge serrée, que Lienty sait que Lien Rag... je veux dire qu'il nous cache, par souci de nous épargner, sa certitude que Lien Rag serait mort ?

Inquisit ne jugea pas nécessaire de préciser que telle était son opinion.

— Lienty annoncerait donc son repli, son désir d'abandonner la partie et de laisser aux habitants libérés de l'Amazonie la tâche de poursuivre la lutte contre la Caste ?

— Seule une relecture du message nous éclairera vraiment, mais c'est bien ainsi que je reçois cette information. Lienty reviendra avec un Lascasas prisonnier, et de la sorte l'objectif de Lien Rag, objectif considéré par tous comme irréalisable, serait couronné de succès.

— Je ne suis pas en état d'apprécier ce succès, fit sèchement Yeuse, et la perspective de voir Lascasas devenir notre otage me déplait. Ce sera la source de bien des enjeux terrifiants et plus que jamais la frontière Nord de ce territoire devra être surveillée. Mais ni les Kerguelen ni aucune autre de nos possessions, je pense à la mer de Ross, ne seront à l'abri de la fureur de la Caste.

— À moins qu'elle n'ait fait son deuil de Lascasas, et même ait déjà trouvé son remplaçant. Mais il y a eu crime de lèse-majesté, en quelque sorte, et les Aiguilleurs dans leur ensemble, même si leur état-major en décide autrement, n'accepteront pas facilement cet affront. D'où la nécessité de garder secrète cette information.

— Il n'y a que vous, moi et le radio qui savons.

— Je vais voir ce radio. Il doit comprendre ce qui lui en coûtera de révéler cette nouvelle époustouflante.

Ils retournèrent à l'intérieur, et tandis qu'Inquisit allait s'entretenir avec le jeune radio, elle prépara du café pour se tenir éveillée. L'hydravion emportant Vorgine vers le nord n'allait pas tarder à se poser, et Jdriège embarquerait dans la soute. Elle décida de laisser la vice-présidente dans l'ignorance. Mais jusqu'à quel point la nouvelle que Lascasas était entre les mains des troupes de Lienty avait-elle été censurée dans le Nord ? Tout ce qu'elle savait, c'était que Fleur se trouvait au-dessus du crash, cachée dans cet amoncellement de troncs d'arbres qui, d'après ce qu'on lui en avait dit, formait par endroits d'immenses voûtes au-dessus du sol gelé du territoire. Jusqu'à quel point ces voûtes résisteraient-elles avant de s'effondrer, bien avant que les Aiguilleurs n'aient pu récupérer l'épave du dirigeavion ? Sans qu'elle comprenne ce qu'ils comptaient en faire.

— À moins, se surprit-elle à murmurer, qu'ils ne l'échangent contre leur Grand Maître... Si par hasard ils se doutent qu'il est notre prisonnier.

Elle se tut, regarda autour d'elle avec inquiétude, se demandant si ce soliloque aurait pu être enregistré par un micro espion.

CHAPITRE 2

— Je ne veux pas que ce garçon débarque ici, hurla Lienty lorsqu'il reçut le message, via le *Madam*, que Jdriège arrivait à bord de l'hydravion de la vice-présidente Vorgine pour participer aux recherches de son grand-père.

Déjà, Lienty se demandait ce que cette Vorgine qui n'avait pas quitté les Kerguelen depuis des années, venait fiché dans son expédition. Il soupçonnait un coup monté par Liensun pour se débarrasser d'elle. Le fils de Lien Rag était d'une nature assez cynique pour avoir imaginé ce scénario. Mais ces deux visites tombaient au plus mal, surtout celle de Jdriège. Il faisait son affaire de Vorgine. La connaissant, il savait qu'elle serait transie de terreur en posant le pied sur le sol amazonien et n'oserait contrarier en rien le programme de visite qu'il allait établir pour elle. Après un séjour très éprouvant au front, elle n'aurait certainement plus envie de prendre des initiatives. Là-dessus quelques visites de blessés dans les hôpitaux et il n'aurait plus rien à redouter d'elle.

Il félicita le sergent Kentel pour avoir mené à bien sa mission, se fit décrire l'état dans lequel se trouvait Lascasas.

— Est-il vraiment intransportable ou bien le docteur ferait-il un peu trop de zèle ?

— Le Grand Maître est dans un coma difficile à diagnostiquer.

— Avez-vous pu observer les mouvements des Aiguilleurs autour de l'épave ?

— Les énormes engins qui progressent sous les troncs d'arbres abattus se rapprochaient. Sous ces voutes le vacarme de leurs moteurs nous parvenait alors qu'ils étaient peut-être encore à un jour ou deux de nous.

— Le commando Joffran était-il visible ?

— Non. Il échappe totalement à cette surveillance et à tout contact. Fleur Rag n'a rien pu obtenir de ce chef de bande, il n'y a pas d'autre mot. Je n'ai jamais compris l'utilisation de ces bandits prêts à tout. Des mercenaires sans foi ni loi. Déjà il a failli les renvoyer de la mer de Ross à cause de leur attitude envers les Roux. Ils ont failli compromettre la concession de chasse aux éléphants de mer.

— Sergent, je vous remercie pour votre mission si bien réussie, mais je vous prie de ne pas vous mêler de ces affaires-là. Mon cousin avait voulu ce commando, il l'a peut-être regretté, mais actuellement il est possible que

celui-ci ait une certaine utilité pour nous.

— Pardonnez mon impétuosité, mais je ne les aime pas. Voyageuse Fleur pense pouvoir vous rendre visite sous peu avec de meilleures nouvelles concernant le Grand Maître de la Caste.

— Je vous rappelle nos conventions. Vous ne devez de comptes qu'à moi, et ce que vous avez vu sur les lieux du crash ne doit pas être divulgué, pas même au colonel Sank.

Lorsque l'hydravion atterrit, il se trouvait encore à la gare de IQ Station, ayant fait exprès d'arriver en retard. La vice-présidente serait désemparée de ne voir aucun visage connu et de devoir se laisser guider vers la draisine qui lui était destinée. Il ne s'était pas trompé, car dès qu'elle l'aperçut sur le quai, au moment où elle descendait de cette draisine, elle poussa un soupir de soulagement et se précipita vers lui, comme si elle venait d'échapper à un terrible danger.

— Je me demandais si vous auriez pu vous libérer, dit-elle, en regardant autour d'elle avec circonspection.

La gare de IQ Station se trouvait sous verrière et elle crut revenir vingt années en arrière, bien avant le réchauffement, quand toutes les stations du monde ferroviaire devaient ainsi s'abriter.

— Le jeune Roux, Jdriège, n'a pas voyagé avec vous, s'étonna-t-il, surpris et soucieux.

— Dès que l'appareil s'est posé, il a disparu. Il voyageait dans la soute pour éviter la chaleur de la cabine et je ne sais ce qu'il est devenu.

Lienty, furieux, donna des ordres mais ne pouvait attendre que les recherches aboutissent. Il devait rejoindre sans tarder le quartier général du corps expéditionnaire et serait encombré de cette femme qui allait certainement se coller à lui, de crainte d'être perdue.

— Le président Lienty Rag...

Visiblement ces mots avaient du mal à passer ses lèvres. Pendant des mois elle avait assumé seule tous les pouvoirs et ne s'était pas embarrassée de l'existence de certaines lois démocratiques. La reprise en main la laissait amère, décontenancée et inquiète. Ce voyage venait encore bouleverser ses désirs de vie douillette au sein d'un gouvernement fantoche. Liensun, dans sa brutale résurrection, avait tout balayé, peut-être à jamais. Elle avait espéré qu'il démissionnerait, que Yeuse Semper se présenterait et qu'elle conserverait quelque influence, mais Liensun n'envisageait plus d'abandonner et profiterait des élections futures pour se débarrasser d'elle.

— Avez-vous pu en savoir plus sur Lien Rag ? demanda-t-elle, quand le train express s'ébranla et qu'un serveur vint leur proposer des boissons

chaudes ou froides.

— J'attends des messages, dit Lienty au serveur, apportez-les-moi dès qu'ils arriveront. Je voudrais bien savoir ce qu'est devenu Jdriège. Avez-vous eu l'occasion de parler avec lui ?

Elle sembla choquée qu'il puisse imaginer qu'elle ait conversé avec un sauvage à moitié nu.

— La surprise a été totale lorsque voyageuse Semper m'a dit qu'il serait du voyage. Il s'est enfermé dans la soute avec cette nourriture puante dont ces êtres-là sont friands. J'étais assez satisfaite qu'il ne voyage pas en cabine, je dois vous l'avouer.

Il faillit lui répondre vertement, mais choisit de ne pas prêter attention à ses propos.

— L'Assemblée souhaitait que Liensun vienne lui-même, mais il a prétexté qu'il ne pouvait actuellement quitter l'archipel alors que plusieurs chantiers s'ouvraient, dit-elle avec un ressentiment profond et une ironie assez vulgaire. Il m'a donc priée de le remplacer et je n'ai pas hésité une seconde.

En réalité, lorsqu'à la tribune de l'Assemblée, Liensun avait annoncé cette décision, elle avait cru faire un cauchemar dont elle finirait bien par se réveiller. Mais cette horreur s'était poursuivie jusqu'à ce qu'elle embarque, dans un état de semi-somnambulisme, pour ces pays lointains si dangereux. Depuis elle vivait dans un autre monde, refusant de considérer la réalité, ressassant son infortune, ses ambitions déçues.

Là-dessus, ayant conscience de son propre sadisme, Lienty lui annonça que dès le lendemain ils visiteraient ensemble le front malgré le danger certain qu'ils courraient, mais pour les combattants sur place la présence de la vice-présidente serait un encouragement exaltant.

— Nous irons ensuite reconforter les blessés les plus graves, et vous dirigerez une séance de l'état-major qui va devoir prendre des décisions importantes.

À ce moment-là elle se demanda si le thé accompagné de petits gâteaux qu'elle prenait allait rester encore longtemps dans son estomac.

Lienty reçut plusieurs messages tout au cours du voyage, mais aucun ne lui fournit la moindre explication sur la disparition de Jdriège à l'arrivée de l'hydravion sur le terrain d'IQ Station. Ce garçon avait vu que le froid était bien installé ainsi que la glace, et n'avait pas résisté au plaisir de replonger dans ses éléments habituels.

CHAPITRE 3

Tous retenaient leur souffle, et à la surface Fargo lui-même, prévenu, n'osait plus esquisser un mouvement, il s'était réfugié tout au bout de la plateforme d'atterrissage, pour ne pas se trouver à l'aplomb de l'épave du dirigeavion que les Aiguilleurs commençaient de charger sur un train de wagons-plates-formes astucieusement réunis par des éléments coulissants. Le tout, lui avait expliqué Fleur, ressemblait à une immense chenille.

La hauteur de la voûte, au-dessus de l'appareil, ne laissait qu'une faible amplitude pour déployer les flèches des engins de levage, mais la manutention possédait une grande expérience acquise dans les innombrables tunnels qui jalonnaient les réseaux de haute montagne dans la cordillère des Andes. Lors des déraillements, collisions et autres incidents, ils devaient opérer avec encore moins de hauteur.

— Je ne pensais pas qu'ils y parviendraient, murmura le docteur Dusing.

Fleur, tout en surveillant la manœuvre qui se déroulait sous leur abri, regrettait d'avoir laissé repartir le sergent Kentel prématurément. Il aurait pu donner à Lienty le récit de cette opération de transbordement de l'épave.

Ils n'osaient ni parler ni bouger, alors que le levage et la mise en place de l'appareil disloqué s'effectuaient dans un bruit assourdissant mêlé de cris, d'ordres hurlés, et que du plafond tombaient des glaçons que la chaleur des nombreux moteurs détachait.

Selon le plan arrêté, les défenseurs de l'épave s'étaient retirés subrepticement, sans éveiller la vigilance de la reconnaissance Aiguilleurs, arrivée sur les lieux plusieurs jours avant le gros du convoi composé surtout d'engins de manutention et de poseuses de rails.

Tout d'abord, les Aiguilleurs surpris par le silence avaient tiré contre la cabine de l'appareil, sans susciter de riposte, et vers le soir le chef du commando avait lancé l'offensive, investi en totalité le dirigeavion. N'en revenant pas de cette facile victoire, ils avaient essayé de savoir ce qu'étaient devenus les défenseurs, mais ceux-ci s'étaient évanouis dans la jungle toute proche où, avec la nuit, glapissaient, criaient, grognaient, rugissaient toutes sortes d'animaux sauvages survivants de la catastrophe forestière.

Les Aiguilleurs ne cherchèrent pas au-delà d'un cercle d'un kilomètre environ. Fleur et ses compagnons les épièrent, constatèrent leur désarroi. Ils étaient certainement satisfaits de s'être emparés de l'épave, mais la disparition de ces résistants qui les avaient tenus à distance longtemps restait pour eux un

dilemme préoccupant.

Dès que le reste de l'expédition arriva, il y eut de grands conciliabules avec les maîtres principaux. Ces grands chefs regardèrent alors autour d'eux avec circonspection et parurent assez réticents quand leur fut proposée la visite de l'épave.

— Ils ont peur qu'elle leur pète à la gueule, affirma Teddy, qui avec Fargo avait été le compagnon de Fleur depuis le début de cette aventure.

Ensemble, le trio avait appris à sauter en parachute, s'était entraîné à la dure avant de se faire larguer au-dessus de l'endroit présumé du crash. Il leur avait fallu descendre dans le chaos des troncs d'arbres enchevêtrés, soudés par une végétation exubérante raidie par le gel. Au bout d'un temps, Fargo, ne supportant plus d'être ainsi emprisonné par ces troncs d'arbres géants, avait préféré remonter à la surface. Il y avait aménagé un terrain d'atterrissage pour les hydravions de ravitaillement. Ensuite était arrivée l'équipe médicale exigée par Fleur qui s'était refusée à préciser pour quelle raison elle avait besoin d'un médecin. Lienty avait en vain envoyé des messages comminatoires exigeant d'en savoir plus. Dans son attente angoissée, il était sûr que c'était Lien Rag qui se trouvait dans un état très grave, et n'aurait jamais imaginé qu'il s'agissait de Lascasas, Grand Maître de la Caste du Sud.

Fleur, elle-même, se refusa d'y croire lorsque les premiers contacts avec l'épave furent enfin établis. Elle et Teddy avaient dû batailler ferme pour atteindre enfin la dernière couche de troncs formant cette voûte élevée au-dessus d'une grande clairière, là où précisément, en cet instant, les Aiguilleurs s'échinaient dur pour charger l'appareil sur leur chenille à bogies. Avec quelle prudence, et surtout quelle émotion, Teddy et elle dégagèrent un interstice entre deux troncs, travaillant avec une extrême lenteur, comme deux archéologues dégageant au pinceau un vestige d'autrefois. Ils ôtaient les rouleaux de glace, l'écorce, les lianes caoutchouteuses préalablement dégelées à la lampe à souder. Ils grattaient avec des couteaux très affûtés, se ménageaient un guichet de quelques centimètres carrés pour jeter quelques regards au-dessous d'eux, mais par malchance ils avaient mal calculé leur aplomb et durent recommencer encore deux fois avant de découvrir l'épave dans son entier.

Puis commencèrent les heures de guet puisqu'ils ignoraient qui se trouvait à l'intérieur du dirigeavion. Les survivants du crash ou bien des Aiguilleurs ? Ils se rendirent compte que l'obscurité une fois totale, il régnait une certaine activité en dessous d'eux, et les détecteurs d'infrarouges faisaient apparaître sur écran de vagues taches d'un jaune verdâtre, qui pouvaient figurer des silhouettes humaines comme de grands singes du coin. Ils pensèrent même qu'un paresseux, un unau ou un aï se baladait à l'intérieur de la carlingue. Et puis les images s'affinèrent une nuit, et Fleur fut certaine de reconnaître Keverny, le chef pilote. Elle tira plusieurs épreuves, les expédia par fil vers la

surface et de là par radio vers le *Madam* qui servait de relais. Par miracle, elle parvint à joindre le centre d'archives de Cooktown, sans trop se demander si à ce moment-là un des deux baleiniers naviguait justement au bon endroit pour effectuer ce nouveau relais, et en quelques heures reçut différentes photos de Keverny et ses mensurations, y compris ses empreintes digitales, celles de ses iris et de sa voix. C'est alors qu'elle fit descendre au creux de la nuit un audiophone qui se colla par aimantation électrique au métal de la carlingue. Elle brancha un enregistreur, essaya de veiller pour surprendre une éventuelle conversation, s'endormit prostrée, en position de fœtus, dans cet endroit glacial et inconfortable. Mais lorsqu'elle réécouta ses enregistrements, elle découvrit qu'il s'agissait bien de la voix du chef pilote en train de déclarer à quelqu'un, elle n'osait pas utiliser le pluriel : « il faudra faire fondre de la glace pour avoir de la flotte. »

C'est ainsi que grâce à un micro discret elle entra en communication avec lui d'abord, et les autres ensuite. Le micro, collé au fuselage comme précédemment l'audiophone, commença d'émettre très bas un extrait de *La Petite Musique de nuit* de Mozart, interrompu par la voix de Fleur qui chuchotait la même phrase : « Je suis Fleur Rag, je suis très proche, si vous le voulez donnez votre accord pour une rencontre. » Ils se méfièrent, bien sûr, mais une nuit Teddy, qui avait dégagé une trappe dans la dernière couche de troncs, fit se dérouler une échelle en alu, modèle utilisé par les explorateurs de gouffres de glace.

Ce fut bien Keverny qui l'escalada, non sans mal à cause de ses blessures au bras droit, à la jambe droite également et au dos. Il se montra assez désagréable, mais accepta le ravitaillement préparé par Teddy. Il regardait ce dernier avec suspicion et exigea qu'il s'éloigne, le temps de révéler à Fleur qu'ils détenaient sûrement le Grand Maître Lascasas, depuis qu'ils l'avaient repêché dans l'Amazone, lors de ce premier amerrissage après qu'un missile eut ouvert une brèche dans le fuselage.

— Un homme nageait vers nous dans une combinaison de survie et nous l'avons repêché. C'était un passager du bateau chinois en train de couler. Nous ne pensions pas qu'il puisse s'agir de Lascasas, nous avions d'autres ennuis en cet instant. C'est plus tard que nous l'avons identifié grâce aux archives du dirigeavion. Une émission de la télévision de la Caste avait été enregistrée. Le Grand Maître y faisait une allocution. Depuis, il est dans le coma.

Mais il constata vite que Fleur se fichait bien de cette nouvelle pourtant stupéfiante. Ce qu'elle voulait, c'étaient des nouvelles de Lien Rag, son père, et il se disait dans l'impossibilité de lui en donner. Il ne cessa dès lors de répéter que Lien Rag avait disparu dès le crash, dans cette clairière sous la voûte des arbres déracinés, et que depuis personne ne l'avait revu.

— Vous mentez ! lui avait-elle hurlé au visage. Je ne sais pourquoi, mais

vous mentez. Il s'est passé quelque chose de troublant dans cet appareil, une révolte, une mutinerie ? Où sont les autres passagers, les commandos de Joffran ?

— Joffran et quelques hommes, cinq je crois, ont quitté l'appareil très vite, refusant de rester dans cette carcasse à attendre les secours, et survivent dans les environs. Écoutez, vous vous foutez bien de Lascasas et je vous comprends, mais réfléchissez. Un otage merveilleux si jamais les Aiguilleurs détiennent votre père. Nous pourrions alors négocier.

— Les Aiguilleurs l'auraient claironné depuis longtemps, si mon père était entre leurs mains. Ce qui se passe, c'est qu'ils sont en train de construire un réseau sous la voûte de ces arbres abattus, au besoin si la voûte n'existe pas ils la créent. Ils sont dirigés par Gislake, le traître, celui qui vous a abandonné ici pour rejoindre le camp des Aiguilleurs et leur révéler tout ce qu'il sait. Nous avons les preuves qu'il leur a communiqué les plans du dirigeavion, car il existe au sein de la Caste un groupe, dirigé par un certain ingénieur Maljory, qui veut passer outre les accords de la CANYST sur le monopole absolu du chemin de fer, pour doter la Caste de moyens de transport différents. Sinon cette Caste du Sud, coincée dans ces régions, ne voit pas comment agrandir son champ d'action, voire reconquérir la Pan- américaine au nord. Ils viennent récupérer l'épave pour la reconstruire, en faire un prototype qu'ils copieront ensuite.

— Gislake n'est pas un traître, protesta Keverny, je puis vous en donner ma parole, il a quitté l'épave pour aller chercher du secours.

— Ouais, bien sûr, ricana la jeune femme, et comme secours il vous envoie des draisines blindées de reconnaissance que suivent des bâtiments de guerre puissamment armés, encadrant des engins de chantiers chargés de construire un réseau sous les arbres. Ils vont charger l'épave, après vous avoir tous liquidés.

Ce fut leur première entrevue orageuse, et les suivantes, si elles furent moins tendues, se déroulèrent toutes dans une certaine méfiance. Fleur n'admettait pas que son père ait pu disparaître aussi rapidement lorsque le dirigeavion s'était posé et engouffré sous les arbres, jusqu'à ce qu'il s'immobilise dans cette clairière. Il y avait chez Keverny des zones d'ombre lorsqu'il la regardait tranquillement, sans qu'elle puisse lui arracher d'autres précisions sur Lien Rag et sur les autres compagnons de l'équipée. Dans la carlingue ils n'étaient plus que quatre, Keverny compris, et ils n'avaient pu faire que le minimum de soins pour Lascasas. Le dirigeavion disposait d'une petite infirmerie, mais certains appareils ne fonctionnant qu'à l'électricité, il était impossible de procurer de l'oxygène au Grand Maître, par exemple, ou de faire fonctionner un extracteur de mucosités qui engorgeaient ses poumons.

— Quand nous l'avons hissé à bord il suffoquait, il avait avalé du fuphoc

en quantité et ses poumons en étaient pleins. Il a fallu le suspendre la tête en bas pour qu'il régurgite cette saloperie, mais il en reste encore pas mal. Quand vous vous penchez sur lui, son haleine empeste le phoque.

C'est alors qu'elle commença d'exiger un médecin et que Lienty chercha à savoir pourquoi. Elle tricha en disant que Keverny, l'un des rares survivants, avait besoin de soins intensifs. Elle donna aussi une liste d'appareils nécessaires pour organiser une cellule chirurgicale d'urgence.

Teddy utilisa une tronçonneuse pour agrandir sa trappe primitive et la civière de Lascasas put être hissée jusqu'à cet abri précaire. Le garçon aménagea ensuite cette unité de soins, aussi bien qu'il le put. Pendant ce temps, Keverny préparait la défense de l'épave, mais savait qu'il devrait ensuite y renoncer avant d'être capturé avec ses compagnons. Il aménagea une issue secrète sous l'appareil. Ils creusèrent un souterrain de quelques mètres seulement, aboutissant au-delà d'un entassement de troncs. Ils disparaîtraient comme par miracle le moment venu, et c'était ce qui s'était passé.

Le coude de Teddy s'enfonça dans ses côtes, tandis que du doigt il lui désignait le spectacle en dessous d'eux. C'était terminé. Le dirigeavion reposait sur la longue chenille, ayant été soigneusement amarré, et les engins de levage s'éloignaient. Les locomotives commençaient de patiner sur les rails recouverts de glace. Dans moins d'une heure il n'y aurait plus rien en dessous d'eux.

CHAPITRE 4

L'avis se présenta très tôt devant la station du train-observatoire. C'était toujours ainsi que l'amiral Kinnjone se déplaçait, car il affectionnait par-dessus tout les contacts avec les simples marins et les officiers subalternes. Et ceux-ci étaient toujours heureux de l'accueillir dans leur unité pourtant inconfortable. L'amiral aurait pu voyager dans un bâtiment plus grand, mais non. Il arrivait avec des tas de nourriture et de boissons pour tout le monde.

Lorsque Louria apparut pour l'accueillir en dehors du sas, il ne put s'empêcher de siffler d'admiration. Elle portait une combinaison isotherme moulante et il appréciait les jolies filles aux formes éloquentes.

— Moi qui m'attendais à quelque imposante matrone détentrice de grands secrets scientifiques, me voilà enchanté de vous voir, déclara-t-il, toujours aussi jovial. Mais ne restons pas dehors. Une combinaison aussi seyante ne peut protéger en même temps du froid et révéler autant de promesses.

Mais le badinage n'alla pas au-delà quand la porte du bureau de Louria se referma sur eux. Le vieil homme se carra dans le fauteuil des invités et regarda la jeune femme à travers la trame de ses sourcils d'un blanc total, qui filtraient son regard comme le fait la crinière d'un fauve.

— Ces coupures totales de l'informatique vont-elles se reproduire ? demanda-t-il, tout abrupt. Vous avez voulu nous prouver, du moins à cet obstiné d'Opérasque, que les réseaux étaient surveillés et contrôlés, surtout par une puissance ennemie, et ce fut réussi.

— Si la paralysie se reproduit, elle ne sera pas de mon fait, promet Louria. Mais il était temps que notre monde actuel se rende compte que la circulation des informations était soumise à un filtre inconnu. Nous avions, bien entendu, la censure habituelle, officielle, la censure des services secrets, mais il existait aussi celle de ces logiciels biologisés. Et ne croyez pas que la puissance ennemie existe vraiment sous l'apparence d'êtres réels.

— Ne me dites pas qu'Altaï éprouve pour nous des sentiments d'affection cachés ? ricana l'amiral.

— Ces logiciels biologisés découverts par nous sur ce débris de Lune, c'est pur hasard. En réalité, lorsque l'explosion lunaire s'est produite, il y avait déjà quelque temps que les réseaux terrestres étaient sous le contrôle de ces mêmes logiciels utilisés par les hommes. Ces derniers croyaient les dominer, imposer leur volonté, mais depuis déjà quelque temps ils étaient devenus autonomes puis totalement indépendants.

Il sortit un étui en cuir de ces fameux cigares euphorisants, le montra à Louria qui accepta qu'il fume en sa présence. Il prit son temps pour en allumer un, puis rejeta un torrent de fumée qui n'en finissait pas.

— Lorsque, par bribes, j'ai su ce que vous faisiez mijoter ici dans votre chaudron de sorcière et bien avant les derniers événements, je me suis procuré ces textes sur la biologisation à partir de nos archives archaïques. J'ai réfléchi sur ce que disait ce spécialiste de l'intelligence artificielle, Jean-Michel Truong, et j'ai été impressionné. Ceci pour vous simplifier ce que vous pourriez être tentée de me faire comprendre sur le sujet. Considérez une fois pour toutes que je suis quelque peu informé et que cette révélation m'inquiète autant que vous. À partir de là nous pouvons aller plus loin sans perdre de temps. Que proposez-vous pour purifier nos réseaux ?

En quelques mots le bonhomme rejoignait sans attendre la description que l'on faisait de sa personnalité. Il aurait pu, du haut de son âge certain et de son grade important, traiter le sujet avec condescendance, mais non, il s'y était intéressé et en militaire ne reculant jamais devant l'obstacle, il voulait en finir avec le phénomène.

— Notre souci premier, dit Louria, ce fut de lutter contre ce froid qui risquait de devenir mortel pour la planète tout entière. Nous avons réussi à stabiliser la température, mais ce fut au prix de tâtonnements empiriques qui n'avaient plus rien à voir avec la recherche. Bien évidemment, nous en avons retiré profit et avons pu établir quelques constantes, mais pour l'instant nous ne savons comment purifier les réseaux terrestres de communications.

L'amiral soupira, c'est-à-dire qu'il renvoya du fin fond de ses poumons un nouveau torrent de fumée. Louria se demandait comment il pouvait en inhaler de telles quantités et garder la voix aussi ferme, et l'allure aussi assurée.

— Ce qui dans la bouche de tous les chercheurs exprime la misère du budget qui leur est accordé, le manque de moyens, quoi ! Que vous faut-il pour parvenir à un résultat dans des délais plus que raisonnables ? De l'argent des appareils, des effectifs doublés, triplés ?

Elle le regarda gravement.

— Moins d'incrédulité, de sarcasmes, plus d'attention, plus d'adhésion, plus de collaboration des différents observatoires et laboratoires. Nous ne sommes qu'une poignée à croire à cette biologisation des logiciels, à cette indépendance dangereuse des circuits numériques et des réseaux informatiques. Sur dix chercheurs, huit ricanent, un doute, et un seul est partant pour y travailler. Ici même, dans ce train, c'est exactement les proportions que je viens de vous donner.

Elle marqua un instant de silence, puis sa voix quelque peu fragilisée, poursuivit.

— Nous ne sommes donc que quelques-uns, même après cette panne générale. Nous formons une sorte de ghetto et dans la recherche scientifique c'est la dernière chose à faire. Nous avons besoin des apports extérieurs, besoin d'échanger nos informations.

— Mais si les réseaux sont filtrés, comme vous dites, ces renseignements, ces apports arriveront chez vous tronqués ?

— Nous y avons réfléchi, amiral, et nous souhaiterions repartir sur de nouvelles bases. Nous pourrions retrouver les plans des installations primitives de téléphone, de télégraphe, par exemple, et même de radio, à l'époque où l'électronique n'existait pas dans la forme que nous connaissons aujourd'hui.

— Vous proposez une régression ? s'exclama-t-il, mécontent. Vous me décevez si c'est tout ce que vous trouvez pour nous libérer de cette mainmise générale.

— Ce sera juste le temps de rassembler tous ceux qui cesseront d'être incrédules et voudront collaborer. Je suis certaine que quelque part un cerveau a déjà concocté les prémices d'un système différent pour faire circuler l'information, un système aussi rapide, aussi complexe, aussi performant. Mais le propriétaire de ce cerveau se retrouve parmi les opposants et n'ose peut-être pas s'affranchir de l'hostilité générale qui nous isole nous-mêmes. Et il est impossible d'amener un chercheur à soudainement changer d'opinion et à se ranger à nos côtés. Aucune augmentation de crédits, d'effectifs, n'y changera rien.

— Vous rendez les armes ? gronda-t-il. Dans ce cas vous ne méritez pas mon soutien.

— Jamais, dit-elle, mais ce sera plus long.

CHAPITRE 5

Il courait depuis des jours sous ces troncs d'arbres abattus, en équilibre instable au-dessus de sa tête. Il ne s'arrêtait que pour tuer quelques animaux dont la chair répugnante le dégoûtait vite, mais il devait nourrir ses muscles. Il étouffait dans cet air confiné où pourtant la température était à sa convenance, mais il se sentait écrasé sous ces voûtes successives, certaines si basses qu'il devait ramper à même le sol glacé, comme rampait le fauve qu'il dut étrangler dans ses bras pour parer son attaque.

Pour dormir, il se hissait dans cette masse de bois, se frayait un passage, se forait un nid où il prenait un repos de quelques heures, il ignorait pourquoi il avait choisi cette direction plutôt qu'une autre lorsqu'il avait ouvert la trappe de la soute de l'hydravion, à peine ce dernier immobilisé sur le terrain. Il avait mal supporté ce voyage, coincé entre les caisses de ravitaillement et les bagages de cette femme prétentieuse qui se disait vice-présidente des Kerguelen. Il avait mangé par désœuvrement toute sa viande et sa graisse d'éléphant de mer, s'était senti très lourd une fois les pieds sur le sol glacé. Alors il avait couru toute une journée sans s'alimenter afin de perdre du poids, puis avait poursuivi une partie de la nuit.

Lorsqu'il s'arrêtait pour dormir, il consacrait quelques secondes à essayer de comprendre pourquoi cette direction paraissait la bonne. Qui le guidait ? Qui, sans même le savoir, l'appelait au fin fond de ces entassements de millions d'arbres sous lesquels il se glissait sans jamais douter de ses sens ?

L'animal qu'il tua ce jour-là lui convint mieux que les autres, une sorte de rongeur assez haut sur pattes et ressemblant de loin à un de ces cochons qu'on élevait aux Kerguelen, le pays de son grand-père. Il découpa la chair comme il le put, la tressa, mais elle n'avait pas la consistance de la chair de phoque, et il ne réussit pas à fabriquer le bâton habituel que les Roux emportent comme réserve de nourriture après avoir enfilé sur lui des anneaux de graisse. Cet animal tué n'avait pas une once de gras, juste des muscles. Et il le remercia de lui avoir donné seulement de la viande, lui évitant de grossir.

Et un soir il découvrit une sorte d'allée artificielle que des hommes avaient creusée comme un tunnel dans l'épaisseur des troncs accumulés. Et au sol ils avaient installé ces maudits rails qu'il haïssait tout particulièrement, depuis que voici quelques années des hommes venus du nord par le Chenal Noir voulaient s'emparer, de cette façon, de l'Antarctique, terre des Roux.

Dès lors il sut qu'il n'avait qu'à suivre ces longs traits de fer ou de matières inconnues pour rejoindre l'endroit où le dirigeavion de son grand-

père s'était écrasé. Il put augmenter sa vitesse, mais par contre dut vivre sur sa viande de rongeur, car les animaux fuyaient cette trouée.

La nécessité de se procurer de la nourriture l'entraîna à quelque distance de ce réseau ferré, et il était en train de guetter un gros oiseau lourdaut lorsqu'un grondement lointain l'alerta. Tout d'abord il pensa que vers le nord cette voûte si instable venait de s'écrouler et que des milliers de troncs d'arbres s'étaient abattus sur le sol, voire la trouée du chemin de fer. À cet instant l'oiseau, une outarde bien grasse, commença de battre des ailes pour tenter de s'envoler, mais il la saisit aux pattes et ne la lâcha plus. Le grondement s'amplifiait, paraissait rouler vers lui, tel un tsunami, et inquiet il regarda le plafond de cette clairière où il se trouvait, n'eut pas l'impression qu'il allait s'abattre sur lui. Comme l'outarde se défendait à coups de bec douloureux, il la coinça entre ses cuisses et lui tordit le cou.

Il s'apprêtait à la plumer sur place, mais ce bruit énorme le gênait et le laissait dans l'inquiétude. Il préféra revenir vers la trouée et les rails posés par les Hommes du Chaud. Et ce fut là, dans cette trouée formant un entonnoir acoustique, qu'il comprit l'origine de ce grondement. Un convoi arrivait, mais certainement d'une importance peu commune. Ceux qu'il avait pu voir en parcourant le monde, et notamment dans l'Arctique, étaient déjà considérables de taille à son sens, mais lorsqu'il vit, dans le fond de la trouée, poindre la locomotive puissante, il comprit qu'il allait assister à un spectacle surprenant. Il s'éloigna, son gibier à la main, se glissa entre deux troncs couchés et attendit.

Il n'y avait pas qu'une seule locomotive, mais trois et elles paraissaient même encore insuffisantes. Elles ne roulaient pas vite, si bien qu'il aurait pu, pendant un laps de temps, peut-être une heure, courir à leurs côtés sans se faire distancer. Derrière les locos étaient accrochés des wagons de voyageurs, au nombre de sept. Il apercevait des silhouettes à travers les vitres givrées de bleu. Des silhouettes déformées et grotesques. Puis venaient des voitures-plates-formes sur lesquelles on avait hissé des engins de chantier ferroviaire qu'il reconnaissait fort bien pour les avoir vus dans l'Antarctique, lorsque ce fou d'Opérasque voulait envahir le territoire des Roux et y implanter une série de réseaux. Suivaient les poseuses de rails et des wagons entiers de ces derniers, et enfin... Tout de suite il ne comprit pas ce que pouvait être cette chose aussi grosse qu'une baleine géante, mais constituée de ferrailles déformées, il lui fallut plusieurs secondes, tandis que cette carcasse défilait sous ses yeux, pour reconnaître l'appareil dans lequel il avait voyagé à plusieurs reprises en compagnie de Lien Rag. Il se souvenait fort bien de l'un de ces vols où Fleur, la fille de son grand-père, sa tante, était présente. Il en était tombé amoureux et depuis gardait dans le fond de lui-même un regret plein de nostalgie.

— Le dirigeavion, murmura-t-il consterné, non qu'il regrettât l'appareil,

mais la vue de cette épave signifiait que si Lien Rag avait réchappé à son écrasement au sol, c'était par le plus extraordinaire des hasards. Que restait-il de l'équipage de son grand-père ? Les cadavres, du moins les débris humains de ces gens-là, se trouvaient-ils encore dans cette ruine de métal comme dans leur dernier tombeau ?

Tant que l'interminable convoi fut sous son regard, il resta figé comme une statue, les yeux grands ouverts, sans ciller. Tout ce qu'il constata, c'était que pour transporter l'épave, les Hommes du Chaud utilisaient des wagons spéciaux qui paraissaient s'emboîter les uns dans les autres et formaient cependant une continuité. Sans ce système, jamais ils n'auraient pu emporter le dirigeavion sur une seule plate-forme, ni même quatre.

Il trouva ridicule qu'une lanterne rouge soit allumée à l'arrière de ce gigantesque convoi, alors que jamais plus un train ne circulerait dans cette trouée. Il eut soudain envie de courir pour rattraper le dernier wagon, s'y accrocher et ensuite fouiller soigneusement la gigantesque épave. Mais en même temps il douta que son grand-père se trouvât à l'intérieur de ces tôles tordues. Il ne sut d'où venait cette hésitation, mais sa nature était ainsi faite. Ceux qui avaient jadis connu son père, Jdrien le Messie, lui affirmaient qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il ait hérité des dons exceptionnels de son créateur, et que plus il irait en âge plus il découvrirait ses possibilités hors du commun.

Il sortit de cet état second dans lequel ce spectacle l'avait plongé, et s'installa plus confortablement pour plumer son outarde. Il l'ouvrit en deux, examina ses entrailles, décida que le foie était certainement bon à manger. Effectivement, il était excellent, de même que le cœur. Il se débarrassa des intestins puis préleva une cuisse dodue et des filets sur le dos. Il pensa que cette oie sauvage, quelque peu limitée dans ses déplacements, ne pouvait voler bien loin sans se heurter à un tronc. C'était une sorte de cage que ce sous-sol forestier où lui-même avait eu du mal à pénétrer. L'oiseau avait dû se gaver de bestioles, elles pullulaient sur les troncs qu'elles quittaient en hâte puisque la sève nourricière avait gelé. Ne bougeant guère et se remplissant jabot et gésier, l'outarde avait fait du bon lard qu'il trouvait savoureux. Désormais il essaierait de chasser d'autres volatiles de la même espèce pour se nourrir. Mais il lui restait de quoi survivre au moins deux jours avec cette chair délicate qui se durcissait sous l'action du froid. Il irait vers le nord, parce que le corps de son grand-père ne pouvait que se trouver là-bas. Mais lorsqu'il pensait corps, cela ne signifiait pas cadavre, loin de là. Il allait dormir deux heures et ensuite n'aurait qu'à suivre les rails abandonnés par ces Hommes du Chaud que Lien Rag appelait Aiguilleurs. Le terminus ne serait autre que l'endroit où le dirigeavion gisait lorsque ces gens-là étaient venus le charger avec leurs énormes machines. Il s'installa confortablement et ne tarda pas à trouver le sommeil.

CHAPITRE 6

Lorsque Liensun dressait le bilan de ses dernières activités, il ne manquait pas de se rengorger quelque peu car ses démarches commençaient de porter leurs fruits. L'intervention des Néos auprès de Léonora Cabana, la présidente de la Patagonie orientale, avait fait que les matières premières et les équipements nécessaires aux ateliers Chalazy étaient à nouveau livrés. L'industriel pouvait augmenter considérablement sa production de glisseurs en tous genres, et les véhicules sur coussin d'air avaient un succès inouï. Tout le monde en voulait, les commandes n'étaient honorées qu'au bout de six mois d'attente et les particuliers s'endettaient auprès des différentes banques pour s'en offrir un. La banque vaticane était celle qui proposait les mensualités les plus attractives et le directeur, monseigneur de Cappadoce, se frottait les mains de jubilation. Il investissait une partie des bénéfices dans l'édification d'un véritable palais qui deviendrait la nonciature, où le cardinal Éloi de la Compassion pourrait s'installer avant un an. Mais en attendant, l'envoyé du pape occuperait une demeure plus modeste, non loin du port. Dans moins de trois mois, il serait en place et, lorsque la presse révéla cette arrivée, les passions s'exacerbèrent. Les anticléricaux défilèrent, mais les Néos locaux contre-attaquèrent. Puis les autres religions rejoignirent les anti-Néos pour exprimer leur mécontentement au cours d'une démonstration monstre qui amena dans la capitale plus de cent mille personnes. Elles bloquèrent l'activité toute une journée. Les sondages n'inquiétèrent pas Liensun qui ne perdait que quelques points. La SOFEK embauchait du personnel ainsi que les Glisseurs Chalazy, et d'autres activités secondaires, greffées sur ces deux entreprises, augmentaient aussi leur embauche. On espérait que les volontaires qui combattaient sur le front d'Amazonie seraient bientôt rapatriés. On insinuait même que la vice-présidente, en voyage d'inspection là-bas, reviendrait avec les premiers démobilisés dans son hydravion. C'était ce méprisable Bancala, chef d'un petit parti et patron de presse écrite et audiovisuelle qui, pour lui jouer un sale tour, répandait ces mensonges. Liensun ne pouvait prendre le risque de les démentir sans susciter des mouvements de rue immédiats. De plus, contrairement à ce qui était sous-entendu dans son ordre de mission, Vorgine se montrait d'un laconisme mesquin dans ses rapports sur la situation. Laconisme que les difficultés de transmissions compliquaient encore de malentendus. Le nombre de volontaires partis n'était pas très élevé, mais les familles se retrouvaient au complet pour protester et les journaux de Bancala, ses radios, sa télévision ne cessaient de leur donner la parole.

Lorsque l'un des baleiniers transitait par l'Atlantique, le *Madam* pouvait fournir de longs messages d'informations, mais ensuite il fallait attendre qu'un autre navire se trouve précisément entre les Kerguelen et le Channel Drake pour que l'opération puisse se répéter, c'est-à-dire que tous les quinze jours environ on pouvait espérer en savoir plus sur le corps expéditionnaire dirigé par Lienty.

Et puis Liensun Rag découvrit, grâce à ses services secrets, que Bancala avait partie liée avec monseigneur de Cappadoce. Plusieurs fois par semaine des émissions étaient consacrées aux Néos, à la banque vaticane, à la future installation du nonce apostolique à Cooktown. De la sorte, en échange, le directeur de la Vaticane lui fournissait des informations inédites diffusées sur le territoire de la Patagonie orientale par un émetteur privé. Si bien que Bancala commença de publier des informations qui alarmèrent l'opinion publique. Le leitmotiv en était que le corps expéditionnaire s'enlisait là-bas dans des opérations inutiles, et que l'espoir de revoir sous peu les garçons qui s'étaient volontairement enrôlés ne se concrétiserait pas de sitôt.

Pris à partie par Carminale et par Kerchinian, Liensun fut forcé de s'expliquer devant l'Assemblée. Il prépara soigneusement son intervention, et lorsqu'il commença de parler les élus comprirent que l'un des leurs était particulièrement visé par des sous-entendus menaçants. Liensun alla jusqu'à parler de trahison.

— N'oubliez pas que nous sommes, que vous le vouliez ou non, en état de guerre depuis que nous intervenons en Amazonie et que toute entente avec l'ennemi est passible d'une lourde condamnation. Une cour spéciale décidera sans jury de la sentence. Nous sommes en train d'effectuer une enquête pour prouver que certaines informations publiées et diffusées sont issues de médias douteux. Sous l'apparence honorable du label Vatican, des journalistes, stipendiés par la Caste des Aiguilleurs, ont l'habileté de faire des annonces qui ne correspondent en rien à la réalité. Ce que fait Lienty Ragus en Amazonie est exemplaire, car au lieu de se contenter d'accumuler les victoires, il consacre la majeure partie de son temps à donner aux habitants de cette région, jusqu'ici victimes de la Caste et réduits au rang d'esclaves, la possibilité de se libérer du joug centenaire et de constituer une nation indépendante. Déjà existe un mouvement de libération qui s'intitule le Comité des Nations amazoniennes libres. Des dirigeants issus de ce comité émergent et peu à peu prennent en charge les affaires publiques, tandis que deux mille supplétifs sont engagés dans les combats en première ligne. Si bien que nos garçons sont désormais en arrière et à l'écart d'un danger immédiat. Mais de ce que je viens de vous dire, cette presse, cette télévision, ces radios qui sèment le doute, voire la panique dans le pays, n'en parlent jamais. Avez-vous lu une seule ligne sur ce Comité, sur le retrait de nos garçons ? Avez-vous entendu un commentateur y faire une seule fois allusion ? Non ! Il est possible que la vice-présidente Vorgine ne revienne pas accompagnée de tout le

contingent envoyé au nord, mais je pense que le quart des garçons reviendront avec elle. Vous vouliez m'entendre là-dessus, voilà qui est fait. Maintenant à vous de juger ce qu'il en est, mais je vous mets en garde contre l'acceptation pure et simple de tout ce qui est écrit et diffusé dans ce pays. J'ai rencontré le procureur général de l'archipel afin d'engager une action judiciaire pour diffusion de nouvelles portant atteinte au moral des armées et de la population. Si le procès a lieu, la peine de prison requise ne pourra être inférieure à vingt ans.

Bancala, qui depuis son banc avait écouté les accusations de Liensun, se dressa soudain. Il était très pâle, mais son regard flamboyait. Il exigea le droit de réponse, mais Liensun à son tour lui coupa la parole :

— Mes chers collègues, je vous mets en garde contre un individu qui, sous prétexte d'exposer sa défense, risque d'accentuer encore ses fausses accusations contre notre engagement dans ce conflit. Imaginez le mal qu'il peut encore répandre jusque chez nos voisins, et je pense à la Patagonie orientale qui désormais nous fournit abondamment en matières premières et en machines-outils. Si elle a spectaculairement changé d'attitude à notre égard, c'est parce que nous avons prouvé que la Caste n'était pas invincible. Oui, voyageuses, voyageurs, nous avons pour la première fois depuis des siècles causé des pertes considérables aux Aiguilleurs, à ces gens qui se croient les maîtres du monde. Ils ont reculé de milliers de kilomètres, se cachent dans la Cordillère pour échapper à nos coups. Et ce revirement de la Patagonie orientale, précédemment effectué par celle de l'Ouest qui nous fournit en hydravions, ne peut qu'être brusquement bouleversé par un individu qui se croit un grand magnat des médias.

Alors une partie des députés se leva pour applaudir longuement ce discours. Seuls les fidèles de Kerchinian hésitèrent, mais visiblement mouraient d'envie d'en faire autant. L'émotion était une fois de plus au sommet et Liensun pouvait voir plusieurs femmes députées sortir leur mouchoir, alors que les hommes toussaient pour donner le change. Vociférant, Bancala ne parvenait pas à se faire entendre et soudain trois élus s'approchèrent de lui, menaçants. Il fallut l'intervention de deux huissiers pour le protéger. Le président Carminale décida d'une suspension de séance et fit signe à Liensun de le rejoindre dans son bureau.

— Vous avez raison contre cet individu, mais je ne peux lui interdire de prendre la parole.

Pour toute réponse, Liensun sortit de sa poche une feuille pliée en quatre, l'ouvrit et la déposa sous les yeux du président. Ce dernier ne vit que des chiffres en colonnes.

— Que me présentez-vous là ?

— La photocopie d'un relevé de numéros de billets de mille océanos. Il y

en avait deux cent cinquante. Le reste en billets de moindre valeur.

Carminale resta sous le choc, les yeux exorbités. C'étaient les numéros des billets qu'il avait reçus en échange de son vote et de celui de son parti pour l'installation d'une nonciature.

— Ce fut très long à faire puisque, à votre demande, les numéros ne se suivaient pas. Deux cent cinquante mille océanos. Bancala ne prendra pas la parole en attendant la décision du procureur général. Je représente la justice selon les lois qui gèrent l'état de guerre.

— Je n'obtiendrai pas ce que vous demandez.

— Il faudra, soupira Liensun. Il y a atteinte au moral de l'armée et de la nation, collusion avec les Aiguilleurs de Lascasas.

Ce ne fut pas un succès comme le craignait Carminale, mais néanmoins il y eut une majorité pour interdire Bancala de parole. Le parti de Kerchinian vota contre avec indignation. Ses membres détestaient cet homme, mais au nom des principes démocratiques, ils s'opposaient à ce qu'il ne puisse se défendre à la tribune.

Liensun savait que si son père revenait, il ne pourrait jamais se justifier à ses yeux, mais il avait besoin de gagner du temps, besoin que ses initiatives donnent les résultats espérés. Il avait commis un abus de pouvoir qui lui serait certainement reproché plus tard, cependant il avait momentanément les mains libres.

CHAPITRE 7

Elle avait décidé que trois fois par jour elle essaierait d'établir un contact télépathique avec Zixiss. Elle n'ignorait pas que si elle était bonne réceptrice passive, elle n'avait jamais pu disposer de l'initiative dans ce domaine qui, jusqu'à une certaine époque, s'apparentait pour elle à de la prestidigitation ou à quelque supercherie de charlatan. Et puis lorsqu'elle dirigea la raffinerie de pétrole au bord de la mer Caspienne, le sphale était entré en communication avec elle. Elle ne savait trop pourquoi il avait fixé son choix sur sa personne, décidant qu'elle avait suffisamment de connaissances scientifiques et techniques pour lui apprendre comment faire décoller et piloter la navette spatiale de Landal Gobi, dans le désert du même nom. Un hasard plus que malicieux, pervers pensait-elle, avait voulu que le président de la Compagnie du Consortium des Bonzes exige d'elle qu'elle vienne sur place pour découvrir les secrets de pilotage de la même navette. Elle se demandait si le sphale, après plusieurs échecs, allant d'un cerveau à l'autre avec l'espoir de glaner quelques informations utiles, n'était revenu harceler Tharbin que pour lui inspirer cette décision.

Ann Suba n'en pouvait plus de vivre dans ce camp d'Oul-Azam, le seigneur de la guerre, d'être considérée par ces hommes en armes comme quantité négligeable, et aussi comme une femme dévergondée qui osait sortir non voilée et qui de plus savait lire, écrire et connaissait des sciences que la religion trouvait démoniaques. Elle voulait s'enfuir, se libérer, mais ne savait où aller. Les propositions qu'elle avait reçues n'étaient que des pièges. On voulait l'embaucher à cause de sa réussite dans l'industrie pétrolière, soi-disant, mais en réalité on voulait obtenir d'elle qu'elle lance la fabrication de nouveaux dirigeavions. Ce fantastique appareil hantait toutes les pensées des grands dirigeants de ce monde, et tous souhaitaient posséder une flotte de ces merveilles. Mais Ann Suba ne voulait rien entendre. Elle était liée moralement à ceux qui avaient participé avec elle à la construction du seul prototype encore opérationnel. Il s'agissait surtout de Liensun et de Lien Rag, mais aussi de son cousin Lienty. Jamais elle ne reproduirait les plans de leur création pour les offrir à quiconque. C'était une prise de position difficile à respecter et qui la mettait dans une situation de plus en plus inconfortable. Elle savait que si elle avait accepté de céder aux demandes du colonel Majahong, jamais Tharbin ne lui aurait confié ce travail dans ce trou perdu du désert de Gobi. Tout ce qu'elle avait découvert, c'est que ce véhicule disposait d'un réacteur nucléaire, mais ce n'était pas forcément lui qui enverrait la navette hors de l'attraction terrestre. Elle se demandait si n'existait pas un lanceur ionique,

mais ne pouvait le prouver.

Donc, trois fois par jour elle se concentrait pour faire appel au sphale, ce curieux animal appartenant à la faune parasite d'un Bulb tournant autour de la Terre. Un Bulb n'était autre qu'un animal de l'espace colossal. Les Terriens en avaient capturé deux, le plus grand avait fini par s'engloutir dans le Pacifique avec sa population hétéroclite, et le second, surnommé Flatty, poursuivait son rôle de satellite.

C'était dans la navette qu'elle parvenait à vraiment s'abstraire de son environnement pour appeler le sphale au secours. Les deux autres séances, le matin dans sa yourte et le soir dans le même endroit, la forçaient à mettre du coton dans ses oreilles pour ne pas entendre la vie autour d'elle. Et la vie dans le camp du seigneur de la guerre était excessivement bruyante, beaucoup plus par exemple que dans la capitale de la Panaméricaine, Salt Lake Station qu'elle connaissait très bien. Les hommes parlaient fort, alors que les femmes jacassaient sans arrêt. Souvent elles étaient plusieurs devant l'ouverture de sa yourte, en train de se raconter un peu n'importe quoi, et si elle leur demandait de s'éloigner, elles la prenaient pour une vieille ronchon. Les chameaux blatéraient sans arrêt et les chevaux hennissaient à l'unisson. Il y avait des galopades d'animaux soudain frappés de folie et les cris des chameliers et des cavaliers qui au lieu de les calmer les excitaient encore plus. Du fait de ses nombreuses femmes, Oul-Azam était le père de plusieurs dizaines d'enfants. Les plus grands jouaient sans jamais se faire gronder, à des jeux guerriers, et les bébés ne cessaient de hurler. Et les nuits étaient hantées par des allées et venues mystérieuses, les cris des sentinelles et parfois même des rafales d'armes. Jamais elle n'accrochait l'esprit du sphale. Avait-il un esprit ou une multitude, ce bizarre animal qui possédait plusieurs cerveaux interconnectés ?

Elle dépérissait, ne pouvant plus ingurgiter la nourriture trop grasse du camp. Elle piochait dans les provisions de la navette, mais il s'agissait surtout de rations sans saveur calculées pour alimenter normalement une personne.

Tharbin devait revenir, mais elle ne savait quand. Il devait prendre de grandes précautions avant d'embarquer dans ce dirigeable que les lois de la CANYST prohibaient. Elle avait appris qu'une fois de plus Opérasque avait été destitué et qu'un amiral dirigeait provisoirement la Panaméricaine, mais cette nouvelle situation politique n'autorisait pas Tharbin à dévoiler ses possibilités secrètes de voyager rapidement dans le monde entier. Les Aiguilleurs étaient toujours au pouvoir, même si cet amiral était, disait-on, souvent en opposition avec eux. Ils disposaient de tous les rouages et n'auraient pas accepté l'usage d'un aérostat. Tharbin ne devait son poste de président qu'à la Caste. Celle-ci avait créé artificiellement sa Compagnie avec les débris de la Transeuropéenne et de la Sibérienne. À tout moment elle pouvait défaire sans se justifier ce qu'elle avait établi.

Mais pourquoi diable Tharbin voulait-il savoir comment on pilotait une

navette spatiale, que voulait-il en faire ? Elle savait qu'il souhaitait surtout retourner dans le Sud-Est asiatique et reprendre ses activités commerciales avec tout son Consortium. Cette vie dans les régions les plus froides, les plus tristes du monde, ne l'enchantait guère.

Ann Suba se demandait si la vie à bord de Flatty valait la peine d'y aller. Tharbin faisait des rêves qui ne se réaliseraient jamais, mais elle-même en cultivait d'aussi présomptueux. Du moins dans leur réalisation, car leur but était d'une simplicité totale. Elle souhaitait se retrouver aux Kerguelen, revoir Lien Rag, Liensun et tous ceux qu'elle avait abandonnés pour accepter les propositions de la Panaméricaine. Elle avait cru passer dans cette Compagnie les plus belles années de sa vie finissante, mais n'avait supporté que des échecs. Le professeur Charlster, grand pont scientifique de la Compagnie, ne lui avait laissé que peu de chances de briller, et cette jeune femme ambitieuse, Louria Finister, avait même trouvé le moyen de la ridiculiser dans ses certitudes scientifiques.

Curieusement, ce ne fut pas au cours d'une de ses concentrations mentales qu'elle fut en contact avec le sphale, mais alors qu'elle se trouvait dans la navette à rêvasser d'autre chose. Il fit irruption dans sa pensée alors qu'elle ne s'y attendait pas, avec sa brutalité coutumière, c'est-à-dire sans nuances et sans le moindre tact.

CHAPITRE 8

Depuis que le convoi avait disparu, Fleur refusait d'observer la clairière en dessous d'eux. Quelques animaux s'y étaient risqués lorsque le silence était revenu, notamment des sortes de biches craintives. Elle évitait également de se rendre dans la cellule médicale, laissant l'équipe du docteur Disting poursuivre son travail. Elle travaillait avec Teddy à l'aménagement d'une cage de remontée dans l'épaisseur des troncs. Inutile désormais de prendre des précautions pour garder un silence prudent, et c'était avec rage qu'elle enfonçait la lame de sa tronçonneuse dans le bois surgelé. Si bien que Disting lui demanda d'épargner le malade qui, dans son coma, réagissait tout de même à ces bruits insupportables.

— Son coma commence à se modifier, et ce n'est pas le moment de lui faire regretter le stade profond qu'il quitte, où il n'avait pas de vacarme à supporter. Dès qu'il reprendra connaissance, nous pourrons envisager sérieusement de quitter cet endroit.

Elle comprenait ses raisons, mais ne répondit pas qu'elle n'envisageait nullement pour sa part de quitter cette zone sans en savoir davantage sur son père, et aussi Keverny, Joffran et quelques autres qui erraient dans ce fouillis végétal. Elle les retrouverait, leur arracherait la vérité. Même si celle-ci était insupportable, elle voulait la connaître.

Les autres s'en iraient, même Teddy. Quant à Fargo elle ne savait pas si lui partirait. Là-haut, à la surface, il paraissait mener une vie qui lui convenait. Il disposait d'un espace immense, d'un glacis qui s'étendait à l'infini et qu'il pouvait parcourir à sa guise avec un glisseur-profileur. Il lui suffisait d'ôter la lame pour pouvoir se balader tranquillement.

Ce jour-là, fuyant le confinement profond de ces installations provisoires, elle remonta à la surface, non sans mal. Il lui fallut deux heures pour y parvenir et là-haut la nuit venait. Il était quatre heures de l'après-midi et Fargo bricolait dans le repaire qu'il s'était aménagé.

— Hello ! dit-il surpris, mais sans démontrer s'il était ravi ou pas de la voir. Y a du nouveau ?

— Le malade sortirait lentement de son coma.

— Ah, ça veut dire qu'on pourrait le remonter ?

— D'ici quelques jours, oui.

Les uns et les autres ne donnaient jamais le nom du malade, de crainte que

le prononcer ne se répercute jusqu'au plus haut sommet de la hiérarchie Aiguilleur. C'était une sorte de superstition stupide, enfantine, mais ils s'y tenaient tous. Et nul ne se serait douté de la qualité de l'individu qui gisait dans le fond de cet entassement de bois.

— Je ne sais pas si ça me fera plaisir de quitter cet endroit, dit Fargo. Ce matin j'ai vu un animal bizarre qui passait, une sorte d'ours. Avec le froid qu'il fait par ici maintenant, possible que des ours du Nord soient descendus, non ?

— Pourquoi pas, on m'a parlé de biches apparues dans la clairière, en bas. Je ne pense pas que lorsqu'il faisait plus de quarante à l'ombre ces animaux étaient fréquents.

Elle accepta de dîner avec lui, fut surprise qu'il lui serve de la viande d'agouti. Il lui expliqua qu'il y en avait des familles entières et qu'il les piégeait facilement. Il avait organisé une sorte de vie de Robinson, dédaignant les rations réglementaires, et elle fut encore plus surprise de savoir qu'il tannait les fourrures de ces animaux pour s'y tailler un manteau.

— Te préparerais-tu à rester ici définitivement ? lui demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Ça ne me dérangerait nullement, mais je ne sais pas encore. Si le type en bas reprend ses esprits, c'est sûr que nous allons foutre le camp d'ici et n'y reviendrons jamais plus. C'est dommage, car l'endroit, petit à petit, reprend vie. Les millions d'arbres en dessous sont recouverts par une épaisse couche de glace, mais ça ne veut pas dire qu'ils soient tous gelés à cœur. Je me balade un peu partout dans le coin et même assez loin d'ici, et j'ai découvert cette chose incroyable, un rameau qui avait réussi à percer la glace et qui portait des bourgeons. Bien sûr, le froid extérieur a stoppé son épanouissement, mais qui sait ? Là-dessous ces milliards de mètres cubes de bois finiront bien par dégeler. Je ne pense pas que certains soient atteints au cœur. Ils respireront, renverront l'oxygène qui reste en eux, ou bien ils pourriront et dégageront du méthane, par exemple. Ça peut tout modifier et j'aimerais bien assister à cette métamorphose. Mais je repartirai avec vous, parce que je ne peux pas désertier avant la fin de mon contrat. J'espère que celui-ci se terminera avant le repli général du corps expéditionnaire.

Elle dormit dans un recoin de cette cagna, comme il la désignait sans savoir ce que ça signifiait exactement, et après avoir déjeuné avec lui redescendit au niveau de l'équipe médicale.

Le malade avait battu des paupières à plusieurs reprises sans les ouvrir pour l'instant, mais le docteur Dusting restait très confiant. Teddy l'accueillit de méchante humeur parce qu'elle avait passé la nuit chez Fargo. Il la soupçonnait d'avoir couché avec son copain et elle ne fit rien pour l'en dissuader. Elle reprit sa part des travaux d'agrandissement d'une cage qui

permettrait d'installer un monte-charge mu par un moteur depuis la surface, il y avait encore beaucoup de travail à faire pour franchir les différents niveaux déjà aménagés. Il ne suffisait pas d'attaquer les troncs à la tronçonneuse, encore fallait-il étudier leur emplacement, essayer de comprendre comment ils se maintiendraient quand ils auraient découpé un carré de deux mètres cinquante de côté.

Toujours furieux, Teddy mettait une rage contenue dans ce qu'il faisait, et à plusieurs reprises elle le mit en garde contre les risques d'un effondrement s'il persistait à scier n'importe quoi n'importe comment.

Lorsque l'un des deux vigiles les appela pour le repas de midi, elle fut heureuse de retrouver toute l'équipe dans l'espèce de salle à manger aménagée non loin de la cellule médicale. L'un des deux vigiles avait le chic pour obtenir, à partir des réserves alimentaires, une cuisine très appétissante. Elle amusa tout le monde en racontant comment Fargo avait organisé sa vie en surface, vivant sur le pays et prêt certainement à revenir dans le coin, son contrat terminé. Ce qui fit ricaner Teddy qui lui demanda si elle comptait l'accompagner pour participer à cette expérience de vie sauvage. Elle préféra ne pas répondre.

Ce fut vraiment par hasard que le vigile Armato alla jeter un coup d'œil à la clairière en dessous d'eux, grâce au viseur optique installé pour surveiller les Aiguilleurs. Ce qu'il vit le laissa pantois, jusqu'à ce qu'il appelle son collègue qui à son tour découvrit cet être velu qui errait juste en dessous et paraissait, avec sa tête penchée, scruter la glace du sol et plus précisément l'endroit où l'épave du dirigeavion se trouvait encore deux jours auparavant.

— C'est un grand singe, chuchota son copain.

— Il n'y a pas de grands singes sur le continent américain.

— Du temps de la glaciation totale ils ont pu traverser la banquise atlantique depuis l'Africana.

— C'est peut-être un de ces big-feet de la légende. Tu sais, des sortes d'hommes des neiges qui auraient hanté les Rocheuses il y a des siècles.

— Il a une belle fourrure épaisse, surtout dans le dos, la poitrine, mais son visage en est à peu près dépourvu.

— J'appelle Fleur, c'est elle la patronne de la mission.

Couverte de sciure et de poussière de glace, la jeune femme les rejoignit juste comme l'être inconnu venait de disparaître hors du champ de vision de l'œilleton.

— Il va et il vient, dit Armato, il cherche quelque chose.

— Non seulement il cherche avec les yeux, mais il flairer, et même je l'ai vu qui prélevait de la glace à un certain endroit pour la goûter. On dirait qu'il

se livre à une enquête policière.

— Il faut qu'il reparaisse tant qu'il y a un peu de lumière. Bientôt on ne le verra plus, même s'il est juste en dessous.

La tronçonneuse de Teddy était perceptible. Le garçon en donnait des coups rageurs contre les troncs. Ce fut ce qui alerta l'inconnu qui soudain réapparut dans le champ de vision, levant la tête vers la voûte, plus de cinquante mètres au-dessus d'eux.

— C'est un Roux, s'exclama Armato. Merde, que vient-il faire dans le coin ?

— Je le connais, murmura Fleur, émue. Il s'appelle Jdriège et c'est le petit-fils de mon père. Mon neveu.

CHAPITRE 9

Le convoi en aurait pour plus d'une semaine à rejoindre le lieu tenu secret où commenceraient dans le détail l'examen de l'épave et les concertations pour décider de sa reconstruction. Le pilote Gislake savait qu'il serait constamment sollicité pour superviser l'opération, lorsque les travaux commenceraient, bien sûr, mais aussi dans leur phase préparatoire. L'ingénieur Maljory ne le quittait pas une seule seconde, même la nuit. Il partageait son compartiment et constamment il sentait posé sur lui le regard inquisiteur de cet homme. Ils avaient rejoint le convoi juste au moment où l'on s'apprêtait à soulever l'épave pour la déposer sur la chenille composée de six plates-formes. Auparavant, on avait creusé en dessous de l'appareil de petits tunnels dans lesquels rampaient des techniciens. Une fois sous le ventre du dirigeavion, ils perçaient la glace au-dessus d'eux et mettaient en place une sorte de périscope, pour étudier la coque et établir si elle résisterait au grutage ou bien si l'ensemble se casserait en plusieurs tronçons.

Tous les rapports furent concluants, le fuselage était en excellent état malgré le crash et pouvait être soulevé d'un bloc, sans la nécessité de glisser en dessous une plate-forme sur laquelle il reposerait durant le grutage. La construction de cette plate-forme et sa mise en place auraient nécessité plus d'une semaine de travaux. Pour la première fois l'ingénieur Maljory exulta de satisfaction et en vint même à tapoter l'épaule de Gislake.

— C'est une merveille que la résistance de cette coque aussi longue. Je n'ai jamais rien vu de tel depuis que je suis ingénieur. Même les dirigeables de ce bandit de Tharbin du Consortium des Bonzes n'avaient pas été aussi bien conçus. Je pense que nous allons pouvoir rapidement nous mettre au boulot, si nous trouvons dans le coffre de Lien Rag les plans de la partie dirigeable. Celle-ci a été totalement détruite par la voûte des arbres, lorsque l'appareil s'est engouffré dans cette sorte de caverne géante qui lui offrait sa gueule béante au moment du crash. Sans ça, il se serait totalement disloqué.

— Comment avez-vous pu reconstituer l'accident aussi précisément ? s'étonna Gislake. Moi-même qui occupais le siège de copilote, je ne me souviens de rien.

— Il y a eu des témoins, des rescapés de cette monstrueuse tempête, ce super-ouragan qui s'est abattu sur l'Amazonie. Ils ont raconté ce qu'ils avaient vu. C'est ainsi que nous avons pu situer l'endroit où pouvait se trouver l'appareil.

— Il y a donc d'autres témoins qui savent que l'appareil était en partie

intact ?

— Non, il n'y a plus de témoins, répondit Maljory indifférent.

Ils pénétrèrent seulement dans l'appareil lorsque le convoi s'ébranla. D'autres Aiguilleurs les y avaient précédés, des commandos qui n'avaient fait que fouiller les différents aménagements, de crainte qu'un tireur isolé ne s'y soit barricadé. Ou encore pour rechercher d'éventuelles charges explosives déposées par les derniers survivants qui avaient abandonné l'appareil peu avant.

— Je suis impressionné par le conditionnement de l'ensemble, par ces trois ponts superposés, par les dimensions.

— La carlingue seule, avec le cockpit et les soutes, mesure quatre-vingt-douze mètres sur vingt-cinq, ce qui nous donne une surface de douze cents mètres carrés pour le pont principal, neuf cents pour le second, sept cents pour le plus élevé. Soit en tout plus de deux mille huit cents mètres carrés, ce qui explique l'immensité des salons, des cabines, du poste de commandement, sans oublier les postes de combat et le cockpit, bien entendu. C'était une sorte de navire volant, vous savez, dans lequel on n'avait jamais l'impression d'être confiné.

— Mais un dévoreur d'énergie également. Vous aviez besoin de poste de ravitaillement en mer, notamment ce baleinier, le *Madam*.

— Vous êtes bien renseignés, remarqua Gislake avec une pointe d'amertume.

— Nous savons tout sur tout, sur vous, sur tous vos amis et compagnons, sur vos matériels, sur vos projets. Je veux tout de suite voir la cabine de Lien Rag.

— Il s'agit d'une suite. En tout il y en a six avec un salon-bureau, la chambre et la salle de bains. Mais les autres cabines sont tout aussi confortables.

Trop impatient de découvrir le coffre de Lien Rag, Maljory passait outre sans admirer la décoration de ce petit appartement volant.

— C'est ici, dit Gislake, en déplaçant un panneau imitant le bois de teck. Il vous faudra un spécialiste pour trouver le code de fermeture.

— Vous ne voyez donc pas que la porte n'est pas complètement refermée ? hurla Maljory, en se servant de ses ongles pour ouvrir le coffre, lequel était vide.

Gislake préféra reculer, ne sachant à quelle extrémité pouvait se livrer cet homme qui cachait sous une apparente impassibilité une violence inouïe. Il portait le titre d'ingénieur général avec le grade très rare de Grand Maître second. Le dernier niveau avant celui de Grand Maître tout court. Et la Caste

l'avait imprégné de cet orgueil plein de suffisance qu'affichaient tous les Aiguilleurs, mais qui, à ce sommet de la hiérarchie, virait salement à la mégalomanie. Il se murmurait d'étranges choses dans la sphère des élites que Gislake frôlait parfois sans jamais y accéder. Il surprenait des bribes de phrases, des regards qui peu à peu l'avaient conduit à se demander si le Grand Maître Lascasas était encore en fonction. D'après ses propres réflexions, il en concluait que le puissant maître de l'hémisphère Sud était pour l'instant hors service, peut-être malade, peut-être mort. Dans ce cas, un Grand Maître second pouvait-il espérer le remplacer ? Maljory prétendait-il à cette haute fonction ?

Pour l'instant l'ingénieur général essayait de mater sa colère face à ce coffre vide. Il serrait les poings, bras tendus le long du corps, respirait avec mesure pour calmer ses nerfs.

— On n'a pas osé poursuivre les derniers rescapés lorsqu'ils se sont enfuis par ce tunnel creusé sous l'appareil à partir de l'une des trappes de bombardement. Ils ont emporté tous les documents.

Il se retourna vers Gislake avec un sens dramatique du ralenti, pour le toiser de la tête aux pieds. Malgré son courage habituel, le pilote frémit, certain qu'il allait servir de victime expiatoire à cette énorme déception.

— Qui pourrait redessiner les plans ? Dans les ateliers Kurts travaillaient ensemble Ann Suba, Liensun et Lien Rag épisodiquement.

— Je sais que le professeur Charlster apportait toutes ses connaissances en différents domaines. Cet appareil monstrueux inquiétait tout le monde, personne ne croyait qu'il pourrait s'élever un jour. Je veux dire décoller comme un hydravion par exemple. On pensait qu'en position dirigeable il quitterait le sol, mais pas au-delà de quelques dizaines de mètres, que jamais les moteurs ne l'arracheraient à la pesanteur. Et pourtant les essais furent concluants. Il pouvait atteindre des altitudes vertigineuses et décoller sur un plan d'eau comme sur n'importe quelle autre surface plane.

— Lien Rag est mort, reste Ann Suba et Liensun. Ce dernier est celui qui demeure le plus accessible.

— Oui, mais il n'a jamais établi les plans. Il supervisait puisqu'il avait des parts dans le capital des ateliers et qu'il était le propriétaire de Lacustra City. C'est Ann Suba qui est vraiment l'architecte et le maître d'œuvre.

— Cherchez-vous à ménager le minable président des Kerguelen en affirmant qu'il n'a pas participé aux travaux préparatoires ?

— Je n'ai aucune sympathie pour lui, mais je vous dis simplement ce qui est connu de tout le monde.

Petit rappel sournois de l'affirmation précédente de Maljory qui prétendait que la Caste savait tout sur tout. L'ingénieur général eut une moue de mépris.

— Donc il nous faudrait trouver cette Ann Suba puisque Lien Rag est mort. Mais nous n'avons pas retrouvé son cadavre. Nous saurons bientôt où situer cette fameuse physicienne qui a connu, paraît-il, quelques déboires dans la Panaméricaine avant de s'enfuir chez le président Tharbin. Vous savez, le réseau des Aiguilleurs reste efficace, même si les rails ont disparu d'une partie de la planète. Il y a des agents partout dans le monde et nous pouvons à tout moment repérer quelqu'un.

Il regarda autour de lui, découvrant le confort de cette suite, haussa les épaules avec dédain.

— Nous allons inspecter la partie hydravion proprement dite et voir, en attendant que les plans de la partie dirigeable soient disponibles, si nous pouvons tout de même réparer le reste et évidemment le faire voler. Pensez-vous que les deux parties de ce système, d'un côté l'aérostat, c'est-à-dire le plus léger que l'air, et de l'autre l'aéronef, le plus lourd que l'air, peuvent être indépendants l'un de l'autre ? Je veux savoir si en réparant l'aéronef nous n'allons pas commettre l'imbécillité de ne pouvoir ensuite mettre en place le système dirigeable.

— Les deux étaient dissociés, mais lorsque les ballonnets se gonflaient d'hélium il fallait veiller à l'équilibre de l'ensemble et surveiller les paramètres. Parfois il fallait couper les réacteurs, de crainte que leur rejet brûlant ne fonde l'enveloppe si celle-ci ne se déployait pas. Mais tout était répercuté sur écran et il suffisait d'être très attentif quand nous passions d'un fonctionnement à l'autre.

— Avez-vous eu des ennuis parfois ?

— Oui, et toujours quand il y avait urgence de passer du vol simple au vol dirigeable. Par exemple si la jauge des réservoirs donnait des indications affolantes. Mais Keverny et avant lui Olivary, moi-même, étions de plus en plus expérimentés.

CHAPITRE 10

Lorsque Lienty annonça à Vorgine qu'elle allait pouvoir retourner aux Kerguelen, elle s'épanouit d'aise et faillit sangloter de bonheur. Elle avait passé des jours et des nuits exécrables, tremblant d'effroi, ne supportant plus les visites d'hôpitaux, de serres d'élevage ou de culture, n'acceptant qu'à contrecœur de participer à des vols de nuit au-dessus du territoire de la Caste, alors que les DCA de plus en plus nombreuses et de plus en plus précises transformaient la nuit en feux d'artifices impressionnants. Il ne l'avait pas ménagée, lui en avait donné pour son argent jusqu'à la nausée, tout en sachant qu'une fois de retour au calme à Cooktown elle se fabriquerait une légende de gloire dans la presse, les radios et télévisions, de ses aventures amazoniennes.

— Vous allez rentrer dans l'hydravion qui vous a amenée avec une partie des volontaires. Nous n'avons plus besoin d'eux et ils seront libérés une fois dans l'archipel.

C'étaient les ordres de Liensun transmis par différents relais. Lienty flairait là-dessous une combine politique dont il ignorait tout, mais dont il se moquait éperdument.

Lui était disposé à rester encore un peu avec ses commandos et surtout les supplétifs, de plus en plus nombreux et de plus en plus militarisés. Ils tenaient le front à eux seuls et avaient même progressé vers une série de petites stations d'élevage de porcs. En même temps le Comité des Nations amazoniennes libres s'organisait et leur administration se mettait en place beaucoup plus vite que prévu, ce qui irritait le chef d'état-major, le colonel Sank, qui se sentait dépossédé de son pouvoir sur les affaires publiques.

— Contentez-vous de guider notre corps expéditionnaire de façon à préserver les vies humaines, lui répondait Lienty.

Le jour où il reçut, via le *Madam*, le message annonçant que X sortait lentement de son coma, Vorgine se trouvait dans son compartiment-bureau et parut intriguée par le contenu de ces quelques lignes que Lienty ne paraissait pas disposé à lui communiquer.

— Je vous rappelle que je suis la vice-présidente des Kerguelen et que vous n'êtes que le gestionnaire de Channel Drake, directement dépendant de la présidence, donc de la vice-présidence également. Donnez-moi ce message.

Lienty n'avait jamais envisagé de lui révéler l'identité de l'homme qui gisait dans un coma profond, au sein d'un entassement extraordinaire de troncs d'arbres, dans un endroit perdu de l'Amazonie. Il ne pouvait lui refuser

ce qu'elle demandait et il lui tendit la dépêche qui venait d'être décodée.

— Qui est cet X ?

La voix de Vorgine grelottait presque, de crainte d'apprendre qu'il s'agisse de Lien Rag.

— Nous l'ignorons et c'est pourquoi nous l'appelons ainsi.

Plus tard il faudrait bien prendre une décision au sujet de ce X, le ramener ici ou directement sur le *Madam*. Oui, mais ensuite ? Ce serait l'archipel de Channel Drake ou quelque coin perdu de la banquise de la mer de Ross ? L'homme deviendrait embarrassant et peut-être que son état d'otage n'aurait plus aucune valeur d'échange, si la Caste le croyant mort nommait un autre Grand Maître pour l'hémisphère Sud. Lorsque son cousin s'était engagé dans cette folle aventure, il avait essayé de lui faire entrevoir les conséquences futures de cette expédition si elle atteignait son objectif, mais Lien Rag était passé outre. Comme toujours. Nul n'avait jamais pu le détourner d'une utopie, et combien de fois avait-il failli y laisser la vie ? De plus cette fois, non seulement il disparaissait corps et biens, mais il laissait une situation inextricable avec un comateux qui ne servirait plus à rien, même pas à le sauver si par hasard il était prisonnier de la Caste. La seule éventualité serait de pouvoir échanger X contre l'épave du dirigeavion, à moins qu'on attende que l'appareil soit de nouveau en état de voler.

— Vous me cachez quelque chose, cria Vorgine, qui le voyant songeur devenait soupçonneuse.

— Non, je pense à votre départ. Il va falloir sélectionner les garçons qui rentreront avec vous, soit une cinquantaine. Selon des critères de santé et de soutien de famille. Liensun m'a communiqué ses bons résultats économiques. Il y a beaucoup de travail avec les ateliers Chalazy et la SOFEK, sa société ferroviaire dont le réseau nord va certainement dépasser la Nouvelle-Amsterdam pour rallier l'Africana.

— Il vous a aussi parlé de la nonciature ? L'ambassadeur du pape doit même s'installer en ce moment, et il se fait construire un véritable palais.

— Je suis au courant, et si cette décision politique a débloqué la situation générale, pourquoi pas ? Que nous le voulions ou non, que notre méfiance soit justifiée ou non, les Néos disposent d'une grande influence dans l'hémisphère Sud, beaucoup plus qu'ils n'en ont jamais eu dans le Nord. L'essentiel est de rester vigilant et de ne pas se laisser déborder. Je sais qu'ils souhaitent intervenir dans une nouvelle rédaction de notre constitution avec des références spirituelles, mais nous ne les laisserons pas faire.

— Liensun a acheté Carminale, lâcha-t-elle, ne supportant pas qu'il soutienne le fils de Lien Rag, son vague cousin.

— Carminale a toujours été vénal, répliqua-t-il.

Elle essaya de cacher son irritation en agitant le télégramme.

— Pourquoi gaspiller de l'énergie pour signaler que cet inconnu va peut-être sortir du coma, s'il n'a aucune importance réelle ? Vous continuez à me cacher la vérité.

— C'est un témoin qui a assisté au crash, peut-être un membre d'équipage ou du commando Joffran. Il est défiguré et nous ne savons rien de lui. Mais si vous croyez qu'il s'agit de Lien Rag, je vous dis que non et que nous n'aurions aucune raison de vous le cacher plus longtemps.

Tout ce qu'il pouvait espérer, c'était que cette femme reparte au plus vite avant que X ne soit rapatrié à bord du baleinier ravitailleur. L'hydravion, qui ramènerait aux Kerguelen Vorgine et les premiers rapatriés du contingent de volontaires, devrait se ravitailler auprès du *Madam*, et la vice-présidente était bien capable d'exiger de le voir. Avait-elle déjà eu la possibilité d'examiner les rares clichés de cet homme ? Il ne le pensait pas, sachant combien elle répugnait à s'intéresser à tout ce qui était extérieur aux Kerguelen.

Dès lors il la bouscula quelque peu afin qu'elle se prépare pour le voyage de retour, avec escale au Channel Drake pour le ravitaillement en fuphoc. Il ferait passer un message d'avertissement à Liensun pour qu'il ne révèle pas pour l'instant qui se cachait sous la lettre X.

Un autre message lui parvint, mais cette fois il était seul pour le lire. Son contenu était aussi intrigant que le précédent l'avait été pour Vorgine. Jdriège avait réapparu et se trouvait exactement sur les lieux où le dirigeavion avait terminé sa course folle après le crash. Malgré tout ce qu'il savait des possibilités physiques des Roux, il restait que ce garçon avait pu rejoindre en un temps record cet endroit sans même en connaître les coordonnées.

CHAPITRE 11

Pour dissimuler ses intentions réelles il essayait d'obtenir des ordinateurs la création d'un hologramme représentant Fleur Rag, mais visiblement la Volonté qui dominait la Locomotive refusait d'accéder à cette demande. On se moquait de lui en lui présentant celui de Sumar, ce garçon séduisant qui avait tenté de le débaucher lorsqu'il essayait de renflouer cette Locomotive. Que ne l'avait-il pas laissé rouiller dans le fond de la mer, cette Machine ! Ainsi il n'aurait pas perdu Fleur et serait aujourd'hui le plus heureux des hommes. Puis ce furent de très jolies filles qui apparurent dans des tenues audacieuses qui ne cachaient rien de leurs charmes. Il les repoussait toutes, exigeant que ce soit Fleur, et elle seule, que cette fantasmagorie d'une grande technicité fasse renaître. Mais la fille de Lien Rag était vraiment la personne *non grata* de la Locomotive, interdite de séjour, et tous les appareils, les systèmes, étaient conditionnés pour en repousser jusqu'au souvenir. Lorsqu'il insistait, il lui était répondu que la mémoire centrale n'en avait rien conservé, pas la moindre trace, pas le moindre cliché. C'était Mylord qui se chargeait de lui expliquer patiemment que l'élaboration d'un hologramme de cette fille n'était pas possible.

— Nous ne nous souvenions même pas de son nom, osa-t-il prétendre, et furieux, Kurty fracassa l'un des baffles d'où sortait cette ignominie.

Si dans le cas présent il avait réagi avec fureur, il n'en était pas mécontent car ainsi il cachait son jeu, préparant avec prudence autre chose de bien plus grave. Si le cerveau central s'en doutait, il risquait d'être par la suite sous haute surveillance, car il n'envisageait pas autre chose que de fuir cette Locomotive et rejoindre Fleur aux Kerguelen. Pour ce faire il cherchait à désactiver l'une des draines du silo où elles stationnaient. Il avait appris, au cours de cette épopée durant laquelle il pensait se débarrasser du cadavre de son père, que ces lococars étaient fidélisés à la Machine par tout un système compliqué. Il pouvait en emprunter une sans trop de problèmes, mais elle finirait par retourner dans son silo et sa mémoire interne donnerait toutes indications sur l'endroit où il croyait se cacher. Il mettait à jour des mystères mal définis sur le comportement de Kurts le pirate de son vivant. Et lorsqu'il pensait « de son vivant », il n'était pas du tout rassuré. Certaines constatations, que peut-être il interprétait en fonction de sa propre paranoïa, lui laissaient craindre que le cerveau de Kurts ne continue de fonctionner, et dans les intentions les plus désagréables pour lui. Il avait appris que son père souhaitait par-dessus tout qu'il lui succède dans ce rôle de pirate, ennemi des puissants et des riches, du moins c'était la légende hypocrite qu'il avait

entretenu soigneusement au cours de sa vie, alors qu'en réalité c'était un homme cruel, indifférent à la souffrance des humbles et avidement à l'affût de ses propres jouissances.

Il réussit à pénétrer dans le secret de fabrication des hologrammes, ce qui fut plus aisé qu'il ne le pensait car le système, une fois programmé par l'ordinateur central avec l'aval de l'autorité unique de la Locomotive, travaillait dans une totale autonomie. Kurty put le détourner à son profit, avec une extrême prudence, et puisa dans ses réserves. Sidéré, il découvrit que celles-ci étaient de véritables silos d'illusions en trois dimensions. L'atelier fabriquait un personnage virtuel, l'habillait à sa convenance, c'est-à-dire très peu pour les représentations féminines, de façon plus compliquée pour les hommes, excepté Sumar doté d'une aura érotique par le flou de sa tenue. De plus en plus fébrile, Kurty retrouvait des enregistrements datant de plus de trente ans, qu'il diffusa en catimini sur un écran non relié au réseau informatique interne. Lui apparut toute une foule d'hommes armés, vêtus de combinaisons isothermes, le visage caché sous des casques effrayants.

— Une véritable armée, murmura-t-il, se rappelant qu'on lui avait raconté que jadis, dans certaines opérations pirates, son père Kurts disposait de commandos nombreux. Or il n'en avait jamais retrouvé trace dans les archives de la Locomotive. Durant toutes ces années où la Locomotive ravageait la Transeuropéenne, l'équipage n'avait jamais comporté plus d'une vingtaine d'hommes. Cependant ce qu'il découvrait, c'étaient des centaines de représentations hologrammes. De quoi épouvanter les populations des stations attaquées et faire reculer les forces de la Sécurité. Durant des nuits il poursuivit ses recherches, fit diffuser l'hologramme de cette superbe fille, Floa Sadon, dont le père gouvernait la plus importante province de la Transeuropéenne. Lien Rag avait été son amant, son père aussi, et Yeuse avait entretenu avec elle de tendres relations. D'ailleurs Yeuse lui apparut également avec trente années de moins et dans des attitudes d'amoureuse sans tabous. Des scènes avec Floa, Lien Rag, certainement calquées sur les images de films et transformées en trois dimensions pour rejouer à l'infini ces séquences pornographiques. Choqué, il acceptait difficilement de croire que son père projetait ces scènes en grandeur nature pour sa seule satisfaction. Mais par la suite il acquit la certitude que ces hologrammes étaient destinés à amuser l'équipage, lorsque la traque policière obligeait Kurts à séjourner dans l'un de ses repaires, en général un tunnel glaciaire clandestin dans quelque région perdue. Ce qui n'excusait pas Kurts, puisqu'il n'hésitait pas à utiliser les images de ses amis et de ses maîtresses pour fabriquer ces représentations en relief. Il finit par trouver des enregistrements le concernant à tous les âges, mais pas un seul sur Fleur. Ce qui le conduisit à penser que dès le début la jeune femme avait été totalement rejetée par la Machine, comme si elle n'avait jamais existé.

Craignant que son intrusion dans l'atelier des hologrammes ne fût

rapidement établie, aucun endroit de la Locomotive n'échappant à la surveillance de l'ordinateur de la sécurité intérieure, il essayait dans la journée d'en avoir le cœur net. Il craignait qu'on le laisse s'aventurer ainsi dans un domaine sinon interdit, mais où il n'avait rien à faire, pour lui tendre un piège. Mais apparemment rien ne transparaissait de ses activités clandestines. Il effectuait des plongées laborieuses dans tous les sites ouverts, parvenant même à en décoder d'autres, mais ne retrouvait aucune information alarmante sur lui. Il pouvait lire son dossier, découvrir que ses faits et gestes étaient soigneusement notés, que son escapade à Lahore Station occupait un large espace, avec même des images qu'il découvrait pour la première fois. Il avait été filmé alors qu'il errait dans cette station à la recherche d'un endroit où abandonner le cadavre de son père. Mais filmé par qui, par quoi et comment ? C'était hallucinant. Il s'efforçait de ne plus y penser, mais la nuit il faisait des cauchemars.

Cependant, il poursuivit ses projets au sujet des hologrammes, et non sans mal réussit à copier l'un des enregistrements le concernant. Dès qu'il eut son image en trois dimensions, il sut qu'il pouvait la libérer afin qu'elle hante les coursives, les différentes pièces de la Machine. Il pouvait la doter d'une certaine autonomie, enregistrant ses déplacements ou bien alors la diriger à l'aide d'une télécommande. Il puisa dans une réserve de vêtements virtuels pour habiller sa représentation, mais eut les plus grandes difficultés à la doter de son autonomie. Ce qui l'amena à étudier les déambulations de Sumar, ce garçon équivoque qui avait été son collaborateur. Il avait été filmé dès son entrée dans le sas de la Locomotive qui se trouvait alors par vingt mètres de profondeur dans la mer bordant l'île de Palauan, puis dans la chambre où il se prélassait sur le grand lit dans des attitudes lascives. Ces films laissaient Kurty perplexe. Pourquoi Sumar, une fois seul, se serait-il comporté ainsi, alors qu'en principe il n'y avait aucun témoin pour admirer sa joliesse et risquer d'être séduit par ses simagrées prometteuses ?

— Et si quelqu'un, se demanda-t-il, lui avait proposé de mimer ces scènes de séduction ?

Plus loin, c'était encore plus troublant, car Sumar se livrait à un strip-tease d'une lenteur évocatrice.

— Qui l'a payé pour ça ? ne cessait de se demander Kurty qui avait été à même d'évaluer la cupidité du Philippin.

Depuis quelque temps il en était même arrivé à accuser Sumar d'être un prostitué racolé pour essayer de le séduire. Racolé par les Kalami, patrons de l'Ecuadorian Eastern Company. Son travail de renflouement effrayait cette famille qui redoutait que la Locomotive ne reprenne ses piratages sur les réseaux nouvellement reconstruits. Cette famille avait peut-être cru, en voyant que Fleur avait quitté son ami, que ce dernier était homosexuel. Éventuellement un faux renseignement fourni par l'un de ses agents qui lui

rendait visite.

— D'accord là-dessus, mais comment cette mystérieuse autorité qui dirige la Locomotive en aurait été avertie ? Et pourquoi demander à Sumar de jouer la séduction la plus éhontée ? Comme si on voulait préparer contre moi un dossier de chantage, en quelque sorte. Mon père Kurts, s'il continue même mort d'avoir une emprise sur sa Machine, aurait-il pu être conduit à une telle ignominie ? Je sais que c'était un homme sans foi ni loi, mais tout ce que je découvre depuis quelque temps peut-il lui être imputé sans prendre la peine d'y réfléchir ?

À partir de la diffusion de ce film, il commença d'éprouver un malaise qui peu à peu rejoignit la paranoïa qui l'envahissait lentement depuis quelque temps.

Pour la première fois depuis des semaines il retourna dans le sanctuaire où son père gisait dans son sarcophage de verre. Il ne s'en approcha que lentement, surveillant le visage rude, se demandant s'il existait encore une lueur de conscience derrière ce front abrupt.

— Père...

Puis il secoua la tête, préférant s'exprimer sous forme télépathique, même si c'était vain.

« Père, est-ce vous qui avez fomenté ce complot contre moi ? Est-ce vous qui cherchez à me déstabiliser parce que mon intrusion dans cette Machine, ma volonté de la renflouer, n'étaient pas acceptables par vous ? Il y a eu tant de mensonges au début, souvenez-vous. Les ordinateurs me cachaient les possibilités énormes de la Locomotive, me laissaient dans l'incertitude, dans l'ignorance, allaient jusqu'à me laisser croire que pour fabriquer un kilomètre de rails en résine microbienne il fallait un temps considérable, si bien que j'ai dû me procurer des rails métalliques. Tous ces obstacles qu'on a dressés devant mon enthousiasme, est-ce vous, Père, qui les aviez ordonnés sur le moment ou les aviez-vous prévus avant votre mort ? Dites-moi que je me trompe sur votre compte, que jamais vous n'avez cherché à me nuire, même préventivement. Mais alors, que dois-je en déduire ? Et d'ailleurs aurais-je le courage de faire cette déduction logique, d'envisager que... »

Il cessa de dérouler des successions logiques de pensées, mais ne parvint pas à épurer son cerveau de ce doute, de cette terreur abjecte qui l'envahissait. Il aurait voulu ajouter que s'il était venu pour renflouer la Locomotive, c'était par amour filial, et que dès ses premières tentatives ce sentiment profond avait été déçu, bafoué en quelque sorte.

« J'ai pensé que vous éprouviez plus que de la rancune à mon encontre, de la haine même, et je ne parvenais pas à comprendre pourquoi. Mais suis-je désormais dans la bonne voie, n'êtes-vous pas en train de jouer avec cette mansuétude que mon amour pour vous me pousse à vous accorder ? »

CHAPITRE 12

Lorsque Fleur l'appela depuis cette trappe soudain ouverte dans la voûte, Jdriège se crut l'objet d'une hallucination provoquée par des esprits malicieux. Il se prépara à défendre sa vie, mais levant les yeux il aperçut le visage de Fleur. La voix aurait pu être une mauvaise farce, mais son sourire amusé était bien réel.

— Je te rejoins.

Teddy, plein de hargne, ne mettait guère d'enthousiasme à lui présenter le harnais et à préparer le treuil.

— Tu ne vas pas discuter avec ce sauvage, un Roux ? Il ne te manquait plus qu'un Roux pour te distinguer.

Elle descendit en tournoyant et Jdriège la saisit pour l'aider à se libérer du harnais. Il la tenait à bout de bras, sans cacher sa stupéfaction ravie.

— Que fais-tu ici ? Si j'attendais quelqu'un, ce n'est certainement pas toi.

— Je suis venu chercher Lien Rag, puisque paraît-il c'est mon grand-père. Je n'ai jamais bien compris ce que ça signifiait et personne chez les Roux ne peut me l'expliquer, mais c'est ainsi. Je suis le seul Homme du Froid avec un grand-père, dit-il avec humour. Et parce que j'ai cet honneur, je me dois de le retrouver. C'est que ton père c'est tout de même un Homme du Chaud qui ne cesse de disparaître. J'ai dû aller le sauver du côté des tombeaux de mon père et de Jdrou, la déesse, et maintenant me voilà à l'autre bout du monde.

— Tu n'es pas heureux de rencontrer ta tante ?

Il sourit et leva les yeux vers la voûte.

— Qui possède ces yeux de colère fixés sur nous ?

— Un jaloux, murmura-t-elle, ne t'en occupe pas. Je comprends que tu recherches mon père tout comme moi, mais qu'est-ce qui t'a conduit ici ?

— Je me suis laissé abuser, murmura-t-il gêné. J'ai cru que c'était l'esprit de Lien Rag qui m'appelait, alors qu'en réalité c'était le tien. Ton appel fut le plus puissant.

— Je ne t'ai jamais appelé, protesta-t-elle.

— Oh, c'est indépendant de la volonté. Si je dois retrouver quelqu'un quelque part, il me donne, sans même s'en rendre compte, toutes les indications sur le lieu où il se trouve. Celui-là est tout de même l'un des plus

éloignés où je me sois rendu pour une seule personne. D'ordinaire c'est pour rencontrer toute une tribu. J'ai eu tort de penser plus fort à toi qu'à Lien Rag, voilà tout.

— Eh bien ! petit neveu, je suis heureuse d'être dans tes pensées, dit-elle embarrassée, craignant qu'il ne recommence à se montrer un peu trop empressé.

La notion d'inceste était ignorée des Hommes du Froid et elle avait eu beaucoup de difficulté à lui faire admettre ce tabou des Hommes du Chaud.

— Maintenant que tu es là devant moi, fit-il songeur, je réalise mon erreur. Lien Rag n'est plus ici. Je veux dire par là que son esprit n'existe plus ici.

— Veux-tu dire que son... esprit aurait été détruit ?

— Ça, je ne peux l'affirmer. Certains morts ne permettent pas qu'on les retrouve un jour. Ils s'enferment dans leur dépouille à tout jamais. Tu ne m'as pas expliqué pourquoi tu habites cet endroit là-haut où l'on accède par une trappe, ce qui n'est pas bien commode.

Elle était émerveillée de constater que de son séjour aux Kerguelen à une certaine époque, il avait conservé la pratique de l'anglais et disposait d'un vocabulaire étendu, alors que la langue rousse était très succincte. Lien Rag disait de lui qu'il avait un QI élevé, pouvant rapidement saisir les fonctionnements de certaines techniques et même approcher de plusieurs faits scientifiques abstraits.

— Tu ne peux monter dans notre refuge dont la température ne te conviendrait pas. Que vas-tu faire, renoncer, repartir ?

— J'ai été trompé deux fois, dit-il. Par ton esprit et par ce grand convoi qui emportait le dirigeavion démoli. Un train n'a pas d'esprit, ne peut répondre à mon appel. Et peut-être y avait-il à l'intérieur de quoi modifier ma route.

— Je ne comprends pas, dit-elle intriguée, tu as des paroles bien obscures.

— Lien Rag n'est plus ici. S'il est mort, c'est la même chose, mais peut-être est-il dans ce convoi qui s'en va vers ce que vous appelez l'ouest. C'est un long trajet dans cette trouée interminable. Je pense que des troncs d'arbres se détacheront de la voûte assez fréquemment et ralentiront le train. Je peux le rattraper et le visiter.

— Arrête de jouer avec ma peine. Tu me laisses espérer une chose que je ne pouvais plus envisager.

— Je ne joue pas, je réfléchis à voix haute. Si cela ne te convient pas, je ne le ferai plus, murmura-t-il, consterné.

Il ne lui dit pas que dans son peuple on pouvait exprimer à voix haute les choses les plus difficiles à entendre, mais c'était encore plus brutal avec une langue ne comportant que peu de mots. En anglais il avait cru observer quelques ménagements, mais pas suffisamment, semblait-il. Ces gens du Chaud étaient bien plus fragiles que les siens.

— Tu me dis des imbécillités. Comment mon père pourrait-il survivre sans être découvert dans la carcasse du dirigeavion, car c'est bien ce que tu penses ? Il y a des jours que les Aiguilleurs sont arrivés ici pour charger l'épave sur une série de wagons articulés. Ils ont visité la carlingue de fond en comble, surtout les commandos qui redoutaient qu'un rescapé n'y soit retranché avec des armes, voire des explosifs. Nous avons descendu des micros pour capter leurs conversations. Nous entendions tout ce qu'ils disaient, tout ce que les chefs commandaient. Ils ont fouillé l'épave dans les moindres détails, soulevé les planchers pour se glisser directement au-dessous.

Jdriège hochait la tête comme s'il approuvait ses paroles, mais lorsqu'elle se tut il parla à son tour :

— Je vais quand même essayer de rejoindre ce train. Je suis certain de pouvoir le rattraper bientôt et moi aussi je le fouillerai, et moi aussi je me convaincrai éventuellement que plus personne ne se cache dans l'épave du dirigeavion. Mais jusque-là je conserverai toujours un regret et je préfère le faire sans tarder. Je suis heureux de t'avoir rencontrée, Fleur, cela fait longtemps...

— Jdriège, emmène-moi avec toi.

— Je vais courir, Fleur, comme courent les Roux, c'est-à-dire franchir en une journée plus d'espace qu'un Homme du Chaud ne le ferait en une semaine.

— Tu veux dire que je te gênerais ?

— Je veux dire qu'ensemble nous ne rattraperons jamais ce convoi qui transporte le dirigeavion, et qu'ensuite il sera trop tard quand il atteindra le pays des Aiguilleurs.

— Pourquoi mon père se cacherait-il dans l'épave ? Parce qu'il est dans l'incapacité de bouger, mais alors pourquoi ses amis, ceux qui ont survécu au crash ne nous l'ont-ils pas dit ? Nous les avons rencontrés, nous avons parlé avec eux et ils n'ont disparu que lorsque les premiers Aiguilleurs sont arrivés ici dans leurs draisines de reconnaissance.

Elle ne lui confierait pas qu'un blessé leur avait été confié à ce moment-là.

CHAPITRE 13

Juste avant de quitter le train-observatoire, l'amiral Kinnjone avait voulu rencontrer Harold Kowning, et très inquiète de cette demande, Louria Finister avait essayé de deviner les motivations du vieux marin, mais celui-ci s'était montré presque revêche.

— Faites venir ce garçon. Je veux le voir ici dans votre bureau, sans perdre de temps. Je dois ensuite rallier la capitale à grande vitesse.

Harold, lui, ne parut pas autrement surpris par cette demande et arriva rapidement. Kinnjone le regarda pendant une bonne minute avant de lui demander :

— Vous êtes vraiment un Alien ?

— Oui, puisque je n'ai pas pu établir ma filiation au-delà de mes grands-parents. Mais jusqu'ici je l'ignorais.

— Votre père est un fameux escroc, spécialiste de l'informatique.

— Je ne peux affirmer le contraire.

— Votre dossier personnel est sans taches, hormis cette dernière annotation sur vos origines extra-terriennes, selon l'imbécile formulation exigée par je ne sais trop qui. J'ai besoin d'un scientifique de haut niveau à mes côtés. Je ne peux demander à voyageuse Finister d'abandonner ce train-observatoire car elle va se livrer à des recherches excessivement urgentes. Je ne vais pas vous nommer secrétaire d'État à la Recherche, mais vous en ferez fonction. Si je ne vous nomme pas c'est à cause de cette qualification d'extra-terrien. Mais d'ici quelques mois cette prévention tombera, car déjà la traque des Aliens est abandonnée. Officiellement non, toujours pour ne pas dresser certaine opinion publique contre nous, mais nous ne pratiquerons pas ce genre de saloperie. Préparez-vous, je vous emmène avec moi dans mon avis. Je vous préviens c'est très inconfortable, mais rapide.

Harold regarda Louria avec perplexité.

— Je connais les liens amoureux qui existent entre vous, mais je dois passer outre, bougonna Kinnjone, car il y a urgence. Je veux que vous retrouviez votre père car nous aurons besoin de lui. Il nous aidera dans l'épuration des réseaux informatiques. Voyageuse Finister travaillera sur le fond, mais vous et votre escroc de père farfouillerez dans les relais, les logiciels et tout le bataclan qui transmet les informations les plus importantes.

Il triturait un autre cigare entre ses doigts épais.

— Je ne vais pas rester en place durant des années, peut-être même que mes mois, mes semaines me sont comptés, mais je voudrais, en m'en allant, laisser le système dépouillé de toute cette gangrène qui sans que nous nous en doutions a dirigé non seulement la Panaméricaine, mais toutes les autres Compagnies. Si je ne peux réaliser qu'une seule réforme, je souhaite que ce soit celle-là.

— Ce sera autre chose qu'une réforme, dit Louria, une véritable révolution car bien des habitudes, bien des décisions seront controversées, et je vous parie que la plupart des gens mis en cause ne l'accepteront pas. Comme vous le presentez, vous serez blackboulé en un rien de temps. Je ne dis pas que les grands dirigeants, les fonctionnaires, tout ceux qui manipulent l'information sont complices, mais vous allez leur révéler qu'à leur insu ils l'étaient, et sans qu'on sache qui menait l'affaire. Vous devrez affronter une rébellion sans précédent.

— J'ai toujours eu des levées de boucliers en face de moi depuis que j'ai quelque pouvoir dans la marine, et je ne m'en préoccupe pas à l'avance. Je veux que vous travailliez en accord complet tous les deux, mais encore faudra-t-il trouver comment vous pourriez communiquer sans être vous-même victime de cette gangrène informatique. Vous devez y réfléchir. Maintenant ne croyez pas que je vais étaler au grand jour cette énorme opération d'épuration des réseaux. Nous allons travailler dans le plus grand secret, livrer une bataille souterraine, si j'ose dire, et nous devons veiller justement à ne pas provoquer de clash dans l'opinion publique.

— Attendez, fit Louria surprise, allez-vous, contrairement à ce que l'on dit de votre impétuosité, agir avec prudence ? C'est bien ce que vous voulez nous faire comprendre ?

— Exactement. Allez, mon garçon, préparez votre paquetage que nous rejoignons au plus vite la capitale. J'ai sur mon bureau des piles de dossiers que le plafond heureusement empêche de grandir.

Lorsque Harold fut sorti, Kinnjone alluma son maudit cigare, cligna de l'œil et pas seulement à cause de la fumée.

— Je comprends qu'il ait quelque regret de ne pas rester avec vous. À sa place je serais dans le même état d'esprit. Mais je vais vous faire accorder une carte de haute priorité, si bien que vous pourrez faire autant d'allers et retours à Salt Lake Station que vous le voudrez. D'ailleurs ce sera profitable pour votre équilibre sexuel à tous les deux, en même temps que pour l'avancée de vos recherches. Si vous me foutez en l'air ces saloperies de logiciels biologisés, je vous en serai reconnaissant jusqu'à ma mort, ma jolie.

Lorsqu'elle fut seule, elle se demanda quelle équipe elle formerait pour que le secret de cette nouvelle mission soit scrupuleusement préservé. Peut-

être devrait-elle effectuer une coupe brutale dans ses effectifs. Même ceux qui acceptaient la thèse de la biologisation informatique risquaient d'être réticents au moment de purger les réseaux.

CHAPITRE 14

Lorsque enfin l'hydravion s'arracha à la piste, Lienty lâcha un gros soupir de soulagement. L'appareil lourdement chargé avait eu quelque difficulté pour prendre l'air.

Il emportait cinquante des volontaires libérés, mais aussi cette insupportable Vorgine qui n'avait cessé de fureter un peu partout pour essayer d'amasser le plus d'informations. Il avait même fait changer la serrure de ses compartiments pour être certain qu'elle n'essayerait pas d'y pénétrer sans sa permission. Depuis qu'elle était présente à la réception de ce télégramme de Fleur, la curiosité la ravageait de savoir qui était cet inconnu baptisé X, recueilli dans le coma. Elle n'avait pas accepté l'explication de Lienty, parlant d'un témoin du crash du dirigeavion. Mais il espérait que pas une seconde n'avait pu effleurer l'idée que ce X n'était autre que... Lascasas. Dans un excès de prudence, il refusait même de penser le nom de l'inconnu comme le faisaient Fleur et ses compagnons, là-bas, dans leur trou au sein des troncs d'arbres.

Même Sank n'était pas au courant, mais lui ne se doutait de rien. Il continuait d'enrager contre les supplétifs, contre les changements de direction dans les affaires civiles.

Les bombardements par missiles de longue portée effectués par les Simone avaient cessé depuis quelques jours, leur stock étant tombé au plus bas. Lienty estimait que prochainement Tom-Tom, le président du Conseil du Tabernacle, lui annoncerait le départ de la *Chimère*. Les Simone voulaient rejoindre d'autres régions, estimant qu'ils avaient passé trop de temps dans cette Amazonie ravagée par un super-cyclone et recouverte de glace. Comme Sank en avait émis l'hypothèse, Lienty avait, lui aussi, la conviction que ce peuple de navigateurs disposait d'un endroit secret où une bonne partie de leur approvisionnement en tout genre devait être entreposée. Sank allait même jusqu'à affirmer qu'ils y disposaient d'ateliers d'armement, car les missiles de longue portée ne pouvaient avoir été montés dans les ateliers de leur navire, pour si grands qu'ils fussent.

Les Simone franchiraient le Channel Drake pour rejoindre ce mystérieux port et la pensée qu'ils traverseraient cette banquise remplissait Lienty de nostalgie. Il souffrait de ne plus être là-bas, même si Yeuse accomplissait avec conscience et fidélité son remplacement. Il était de plus en plus pessimiste sur les chances de retrouver Lien Rag en vie, et bientôt il lui faudrait prendre des dispositions pour savoir s'il prolongeait ou non le séjour de son expédition

dans ces régions.

Ce qui l'intriguait, c'était la présence de Jdriège sur les lieux du crash. Comment avait-il fait pour le découvrir, alors que personne ne lui avait indiqué comment s'y rendre ? Pourquoi y était-il ? Son instinct lui avait-il dicté sa conduite ? Il était le fils de Jdrien, le Messie qui, lui, avait des dons surnaturels exceptionnels. C'était tout de même troublant.

Il n'avait pas reçu d'autres bulletins sur la santé évolutive de X, mais en principe son évacuation n'allait pas tarder. Un monte-charge allait être installé pour hisser son brancard à la surface, et un hydravion rapatrierait toute l'équipe. Oui, bien sûr, mais que fallait-il faire de X ? Il n'était pas question de le recevoir ici, dans cette zone troublée que les Aiguilleurs pouvaient reconquérir d'un jour à l'autre. Les services de renseignements affirmaient que la Caste regroupait des effectifs rappelés du Sud. Les Aiguilleurs occupaient les nombreuses îles de la côte Ouest, jusqu'à la Patagonie occidentale. Ils exploitaient sans vergogne les richesses naturelles de cette région et transformaient les gens en travailleurs forcés. La Caste survivait à tous les cataclysmes, et le dernier en date ne l'empêchait pas de poursuivre ses pratiques néfastes.

Le Comité des Nations amazoniennes libres le convoquait régulièrement à certaines réunions. Mais d'autres restaient plus secrètes et il admettait que ces gens-là discutent entre eux sans témoins. Sank, par contre, ne le supportait pas, et lorsqu'un syndicat des supplétifs s'était formé, il voulut en flanquer les meneurs en prison. Lienty avait dû user de toute son autorité pour le ramener à la raison. Mais il en avait plus qu'assez de ce colonel et ne savait trop qu'en faire pour l'instant.

Sur le front tenu par les supplétifs, le calme qui régnait ne lui disait rien de bon. Il savait que le fameux convoi ferroviaire transportant l'épave du dirigeavion, qui se faufilait sous ces millions de mètres cubes de bois, n'atteindrait pas la station de correspondance avant quelques jours. À moins que les Aiguilleurs ne créent une nouvelle ligne plus directe en direction des Andes.

Dans la nuit on lui apporta un nouveau télégramme du docteur Dusting, lui annonçant que Fleur Rag et Fargo avaient décidé de quitter ce repaire dans les troncs d'arbres pour se lancer à la poursuite du train emportant la carcasse du dirigeavion. Mal réveillé, il le relut à plusieurs reprises sans parvenir à comprendre comment ces deux jeunes gens comptaient rejoindre ce convoi en ne disposant d'aucun moyen de transport. Même si la vitesse de ce train n'était que de vingt à trente kilomètres à l'heure, c'était tout de même dans les cinq à six cents kilomètres qu'il parcourait en vingt-quatre heures.

Il s'habilla rapidement, se rendit dans le local de la radio pour ordonner à Fleur de ne pas se lancer dans une telle folie, mais le préposé était justement

en train de décoder un autre message. De sa cousine cette fois. Il le lisait par-dessus l'épaulé du radio au fur et à mesure de son décodage et ne cessait de secouer la tête.

Fleur s'excusait de prendre cette initiative, mais avec l'aide de Fargo elle avait entrepris de descendre, jusqu'au niveau du réseau ferré, le glisseur utilisé en surface haute par le garçon. Muni d'une lame de bull démontable, Fargo avait aplani la glace pour obtenir une piste d'atterrissage de grande longueur. Pour treuiller le véhicule jusqu'à moins cent mètres, ils avaient agrandi le passage déjà ouvert dans le but de remonter la civière où gisait X. « Nous pensons suivre les rails dès demain vers le milieu de la journée. Jdriège est déjà sur la piste, et je suis certaine qu'il a des intuitions précises sur la présence de mon père dans la carcasse du dirigeavion. J'aurais voulu partir avec lui, mais il m'a fait comprendre que je ne pourrais jamais soutenir son rythme de marche. Ne t'inquiète donc pas, nous prévoyons l'essentiel. Le rapatriement de la mission pourra s'effectuer sous quarante-huit heures d'après le docteur Dusting. Mon rôle est donc terminé. »

Lienty prit le texte complet du message, fixa le visage du jeune radio.

— Évidemment, ceci est top secret. Nul ne doit apprendre le contenu de ces deux télégrammes, tant que je n'en donne pas l'autorisation.

Il ne retourna pas se coucher mais alla dans son bureau, prépara du café. Ce qu'allait faire Fleur relevait du pari insensé. Basé uniquement sur une prémonition de ce jeune Roux.

Lorsque le jour se leva, plutôt que de se retrouver avec Sank qui se douterait qu'il était tracassé, il décida de partir en inspection improvisée auprès des volontaires des Kerguelen qui n'avaient pas embarqué dans l'hydravion. Il vérifierait leur moral, leur promettrait qu'une autre série de cinquante ferait partie du prochain voyage.

Lorsqu'il fut parmi eux, il comprit que ces garçons étaient complètement démotivés et n'aspiraient plus qu'à retrouver leur famille. Tant qu'ils combattaient, lui dit un officier, ils avaient un moral d'enfer, mais depuis qu'ils effectuaient des tâches sans intérêt à l'arrière, ils se morfondaient ou bien devenaient insolents, voire agressifs.

— Ils jalourent les supplétifs qui, eux, ont quelque raison de combattre avec acharnement, et entre nous je serais très heureux de les rejoindre en tant que conseiller militaire, mais désormais ils ont leurs cadres et montrent quelque susceptibilité quand nous voulons intervenir trop brutalement.

— Vous estimez que nous sommes restés par ici un peu trop longtemps ? lui demanda Lienty.

Le lieutenant hésita.

— Je suis désolé qu'on n'ait retrouvé aucune trace de Lien Rag, mais

après toutes ces semaines passées dans cette région étrange, je pense effectivement que nous n'avons plus rien à y faire. Il serait même imprudent de prolonger notre séjour, si j'en crois les rumeurs qui circulent sur l'éventualité d'une contre-attaque des Aiguilleurs. Une contre-attaque puissante qui risque de nous balayer tous. Nous devons donc abandonner ces populations libérées du joug de la Caste.

— Que pourront-ils faire avec si peu d'armement ?

— Nous pourrions leur laisser la majeure partie de notre armement, proposa l'officier avec une certaine appréhension. Je conçois que nous retirer, alors que les Aiguilleurs massent des troupes pour reconquérir ces plateaux et ces plaines, c'est faire preuve de lâcheté. Nous repartirons avec une grande amertume. Vous savez, il n'y a pas un mois je pensais avec la plupart de mes camarades que notre offensive allait nous conduire jusque dans le repaire en altitude de Lascasas. Malheureusement nous en sommes encore loin, et ces quelques hauteurs autour de nous sont à mille kilomètres des grands sommets.

— Croyez-vous que certains officiers et sous-officiers resteraient ici si le gros de l'expédition quittait les lieux ?

Le lieutenant le regarda avec surprise. Son visage brûlé par le froid virait au brun, ce qui donnait à son regard bleu une plus grande intensité.

— Je ne pense pas que le colonel soit d'accord. Il ne cesse de répéter qu'une fois de retour à Channel Drake, il reprendra en main tous les effectifs ayant participé à cette expédition. Il estime que depuis le simple policier : militaire jusqu'aux plus gradés, une surprenante liberté d'expression ainsi qu'une tendance à la critique de certaines opérations ne seront plus autorisées et que les sanctions seront, s'il le faut, exemplaires. Dans ces conditions je pense qu'un tiers des cadres seront d'accord pour rester sur place, à condition que leur charge de famille soit prise en compte.

— Ça va de soi, et les mêmes conditions faites jusqu'à présent seront prorogées avec une amélioration sensible. Nous pouvons nous permettre le projet d'un détachement restant sur place depuis que la Patagonie orientale ne menace plus notre frontière Nord. Évidemment, les simples policiers seront rapatriés, eux.

— Si la Caste réussit à nous submerger, nous force à abandonner la plus grande partie du terrain conquis, n'est-il pas envisageable que Léonora Cabana se rapproche à nouveau des Aiguilleurs pour menacer Channel Drake une fois de plus ?

— C'est certain. Mais pourquoi cette contre-attaque, qui pour le moment fait partie de ces rumeurs incontrôlables qui circulent, aurait-elle lieu et ensuite pourquoi la résistance serait-elle pulvérisée ? J'ai confiance en ces gens-là et je sais qu'ils ne se laisseront plus dominer. Maintenant je dois discuter avec le Comité des Nations amazoniennes libres pour savoir s'il

accepte qu'un encadrement étranger les assiste. Nous ne déciderons rien sans leur accord.

— Puis-je me permette de demander si vous estimez que voyageur Lien Rag est mort ?

— Aucune réponse n'est possible.

CHAPITRE 15

L'équipe de détection qui avait opéré sur les lieux du crash dut répondre aux ordres de l'ingénieur général Maljory et transporter tous les appareils à l'intérieur de l'épave du dirigeavion.

— Mais que recherchez-vous, s'étonna Gislake, les plans du système dirigeable de cet appareil ? Ils ne pouvaient qu'être dans le coffre et celui-ci est vide, vous l'avez constaté.

— Ces spécialistes de la détection peuvent obtenir des informations là où tous les autres échoueraient. Je vais même plus loin, ils sont capables de tirer une foule de renseignements à partir de prélèvements insignifiants. Nous allons tout analyser, non seulement les empreintes, les traces, les différents éléments de l'air, la chaleur résiduelle ainsi que le froid qui a fini par pénétrer dans la carcasse. Et nous ferons une reconstitution, aussi précise que possible, des heures qui ont précédé le crash et ensuite de celles qui l'ont suivi. Vous allez m'être très utile et déjà je vous demande de rédiger sur papier le récit de ces événements, à partir du moment où l'appareil attaqua le cargo chinois et jusqu'à la façon dont vous avez survécu, avez pu quitter l'appareil et vous en aller au hasard jusqu'à ce que vous tombiez sur un petit réseau plus au nord. Là des gens vous ont recueilli. Reconnaissez que certains détails restent obscurs.

— Vous ne me faites pas confiance, fit Gislake sans montrer de déception.

— J'occupe un grade et une fonction qui ne m'autorisent pas à considérer les gens comme irréprochables. Voyez-vous, je n'arrive pas à me mettre à votre place. Vous réchappez à ce crash et votre première idée c'est de fuir à travers cette masse d'arbres abattus, alors que toute progression dans pareil endroit nécessite des efforts inouïs. Vous emportez de quoi survivre, c'est-à-dire que vous êtes lourdement chargé, et vous parvenez, après mille kilomètres franchis en un temps record, à vous présenter dans une petite station ordinaire sur une ligne à voie unique, située heureusement en altitude moyenne. Si bien que le cyclone qui a détruit la forêt amazonienne a en partie épargné la station, mais détruit les rails. Vous avez effectué mille kilomètres en quinze jours, c'est inimaginable.

— Vous n'avez pas bien retenu les chiffres. Il n'y a que six cents kilomètres entre le lieu de l'accident et cette station, et j'ai mis vingt jours pour les franchir.

— Six cents kilomètres en ligne droite, mais vous avez dû marcher en

zigzag le plus souvent, c'est-à-dire sinon doubler mais multiplier par 1,5 la distance.

— J'ai eu beaucoup de chance, j'ai suivi une trouée que des animaux en pleine panique se sont frayée. Plus de quatre cents animaux de toutes sortes qui fonçaient devant eux en dépit des obstacles. Si vous le voulez, nous pouvons retrouver cette trouée et la remonter jusqu'à la fameuse petite station épargnée par la tempête.

— J'ai ordonné qu'une équipe refasse ce trajet, mon cher.

— Que croyez-vous donc, que je me suis fait larguer en parachute à côté de cette station, laissant mes amis s'écraser au sol ? Je vous rappelle que la moitié des occupants de l'appareil sont morts.

— Y compris Lien Rag ?

— Je n'en sais rien. Nous pensons qu'il a été expulsé au-dehors par l'énorme trou de la carlingue, cette brèche que vous avez en ce moment sous les yeux. Vous voyez bien que les fauteuils du salon ont été arrachés par l'aspiration de l'air.

— Ça c'était au moment de l'impact du missile. Nous savons qu'ensuite vous avez amerri, mais comme l'appareil se remplissait d'eau vous avez décollé à nouveau et c'est ensuite que la reconstitution est difficile à faire.

— On parle toujours du lieu du crash, mais en réalité celui-ci s'est produit à plusieurs kilomètres de là, dans une clairière miraculeusement découverte. L'ouragan avait emporté les arbres comme fétus de paille et Keverny a décidé de s'y poser. Mais faute de freins nous avons ensuite roulé sous la biomasse, dans une immense galerie dont l'ouverture s'offrait à nous en fin d'atterrissage.

— Le train des pneus fonctionnait donc ?

— En partie. Sur les seize, dix étaient crevés.

— Nous avons inspecté cette galerie, comme vous dites, ce récit est exact. Mais nous n'avons trouvé qu'un seul cadavre vers la sortie, dans la clairière en question. Ce n'était pas celui de Lien Rag.

— Je vous ai dit que j'étais dans un état semblable à du somnambulisme et que j'ai marché des jours et des nuits, sans même savoir où j'étais, ni même qui j'étais. Oui, j'avais de quoi survivre, parce qu'à partir du moment où nous avons été touchés par ce missile, nous avons rassemblé nos sacs de survie. Ceux-ci avaient été préparés la veille de l'attaque du cargo. Pour parer à toute éventualité.

Ils ne pouvaient plus pénétrer dans la carlingue durant les recherches et Gislake alla s'asseoir, jambes pendantes au bord de cette plate-forme gigogne. Il regardait défiler les troncs entassés dans toutes les positions. Certains

étaient encore à la verticale, mais les racines en haut, le feuillage en bas, un feuillage que le gel conservait dans diverses nuances de vert, du presque noir au jaune. Un seul tronc basculant et ce serait cette galerie tout entière qui s'effondrerait. Ils avaient déjà eu deux arrêts prolongés suite à des écroulements, le plus grave atteignant trois cents mètres de long. Les bûcherons avaient dû l'attaquer avec d'énormes tronçonneuses. Un bruit insupportable durant deux jours et deux nuits.

Maljory vint s'installer à ses côtés, jambes dans le vide également. Lorsqu'il devenait familier, ordinaire, il fallait se méfier encore plus de lui.

— On a relevé des traînées de fuphoc dans la soute la plus proche de la queue de l'appareil, là où on peut engouffrer des machines énormes. Je sais que cet appareil a même pu embarquer des locomotives de taille moyenne dans l'île du Titan. Qu'emportiez-vous donc, ces véhicules glisseurs interdits par la CANYST ?

— Je ne savais pas que la CANYST se réunissait encore. Ne fallait-il pas des représentants de toutes les Compagnies pour qu'elle fonctionne en toute légalité ?

— Contentez-vous de répondre à mes questions sans faire de commentaires désagréables.

— Nous emportons des glisseurs sur coussin d'air, mais une fois l'appareil touché par ce missile, Keverny a exigé qu'on les bascule tous dans le vide pour alléger le poids.

— Il y en avait combien ? En tant que pilote vous devez connaître ce nombre et aussi le poids que cela représentait.

— Il y en avait six.

— Et tous les six ont été largués ?

— Je le suppose, car dès lors le vol est devenu moins difficile et nous avons pu reprendre de la hauteur.

— Peut-être en restait-il un qui vous a permis de remonter cette fameuse trouée faite par des animaux en fuite. Nous sommes en train de l'inspecter.

— À pied ? Ou bien y avez-vous installé une voie ferrée selon les exigences de la CANYST ?

Maljory resta silencieux à regarder ces murailles de troncs d'arbres de guingois. Il tourna la tête vers l'arrière pour suivre des yeux un des troncs qui surgissait de ces murailles comme une menace, un bras tendu.

— Ne persiflez pas avec nous, murmura-t-il, et le bruit des bogies couvrit en partie cette observation. Si nous relevons des traces d'huile, de cambouis et même des reliquats de gaz carbonique...

— Les arbres se nourrissent de ce gaz. Mais comme ils sont morts, possible que de grandes accumulations stagnent dans tous les coins.

— Avec un glisseur vous n'auriez mis que trois, quatre jours, puis vous auriez attendu pour que votre épopée soit à peu près vraisemblable. Vous deviez posséder des cartes précises de cette région pour avoir tout de suite trouvé la petite station ferroviaire ?

— Je marchais au hasard, complètement halluciné. Je me souviens même avoir trouvé un animal mort, je ne sais plus ce que c'était, et d'avoir entaillé sa chair, pour prélever un morceau de viande. Je l'ai mâchonnée crue tout en marchant, mais j'avais des rations de survie en nombre suffisant.

— Si nous avions retrouvé le cadavre de Lien Rag, nous ne serions pas aussi soupçonneux, dit l'ingénieur général.

— S'il était en vie, croyez-vous que son cousin aurait organisé cette expédition qui est en train de reconquérir toutes les basses plaines et les plateaux de moyenne altitude ? Ce corps expéditionnaire ne serait jamais venu vous attaquer, croyez-moi. Personne ne peut dire ce que Lien Rag est devenu. À partir du moment où nous avons été touchés, j'ai eu l'impression de faire un cauchemar avec des événements complètement discordants, insensés, et de plus j'ai eu très peur lorsque l'eau du fleuve nous a inondés, au moment de cet amerrissage stupide. Ensuite, je ne sais pas exactement ce qui s'est passé. Je me suis souvenu qu'on avait largué les glisseurs et tous les appareils embarqués dans les soutes, ainsi qu'une grande partie de l'armement habituel de l'appareil.

— Autre chose, on n'a pas retrouvé trace de la partie dirigeable dans cette galerie où l'appareil s'est engouffré après le crash. Ce système était-il largable à tout moment ?

— Oui. Il suffisait de faire un code spécial et d'appuyer sur une série de touches, et un chapelet de petits explosifs éclatait et libérait l'enveloppe et les ballonnets. Tout ça doit se trouver plus à l'est, du côté du fleuve.

Il se coucha bien avant l'ingénieur général qui partageait son compartiment, mais Maljory le réveilla sans ménagements.

— On a décelé des sources d'infrarouge inexplicables. Des foyers actuels et non anciens. Pouvez-vous m'expliquer de quoi il s'agit ?

CHAPITRE 16

Les cameramen et les journalistes du groupe Bancala attendaient sur l'aéroport, alors que leur patron était sous l'accusation d'atteinte au moral de la population en temps de guerre. Le juge n'avait pas voulu entendre parler d'atteinte au moral des armées, puisqu'en l'occurrence il s'agissait d'un corps expéditionnaire d'importance réduite. Mais il avait accepté que l'on parle d'état de guerre.

Les cinquante volontaires descendaient de l'appareil, acclamés par la foule nombreuse et composée de personnes n'appartenant pas seulement aux familles des rapatriés. Liensun eut un petit sourire ironique en pensant que Vorgine avait cru bien faire en laissant descendre les garçons afin d'apparaître seule en haut de l'escalier. Mauvais calcul, car toute l'attention était pour ces jeunes combattants que la foule et les médias poursuivaient. Elle resta immobile, atterrée par le vide soudain qui l'attendait au pied de l'escalier. Aussi, Liensun se fit une joie mauvaise de s'approcher pour la serrer dans ses bras.

— Bienvenue, ma chère vice-présidente. Vous avez rempli merveilleusement bien votre mission et je vous en félicite.

Il se moquait bien des regards noirs qu'elle lui lançait. Du côté des bâtiments de l'aérogare, c'était maintenant du délire et les photographes s'en donnaient à cœur joie.

— Venez avec moi. Nous avons prévu un petit buffet d'accueil. Il y a la majorité des députés, Carminale, tous les grands politiques. Et je vous ai même réservé une jolie surprise, quelque chose de rare, vous serez enchantée.

Dès lors elle se méfia, et quand il lui présenta Éloi de la Compassion, le nonce apostolique dans sa pourpre de cardinal, elle crut défaillir, elle, l'anticléricale sans indulgence.

— Voici voyageuse Vorgine, qui rentre d'Amazonie où elle a eu le courage de visiter le front et de vivre parmi nos combattants. Je ne l'en remercierai jamais assez de m'avoir ainsi remplacé. Il aurait été normal que je me rende là-bas pour suivre de près les recherches concernant mon pauvre père Lien Rag, mais mon devoir était de rester ici.

— J'ai d'autant plus apprécié que vous soyez là le jour de mon installation, répondit le nonce de sa voix onctueuse, sachant que vous brûliez d'envie de courir au secours de votre père, mais je n'en félicite pas moins la voyageuse Vorgine de vous avoir remplacée avec autant de talent.

Elle ne savait plus que dire, restant déjà sous le choc de cette arrivée manquée, alors qu'elle espérait se faire longuement applaudir pour avoir ramené avec elle cinquante garçons démobilisés.

— Je crois que je dois dire quelques mots, s'excusa Liensun. Vorgine, je vous confie monseigneur Éloi de la Compassion. Le temps d'une petite déclaration qui, promis, ne sera pas longue.

Il les quitta, plein d'une jubilation enfantine, et monta sur la petite estrade pour saluer avec émotion le retour de ces braves enfants des Kerguelen qui avaient su montrer au monde leur valeur. Jamais, dit-il, jamais les Aiguilleurs n'avaient subi de tels échecs, n'avaient dû se replier vers leurs montagnes des Andes. Il termina en rappelant que la vice-présidente du gouvernement avait sacrifié de son temps pour s'envoler là-bas et effectuer une inspection chaleureuse des commandos, il obtint quelques applaudissements en faveur de Vorgine qui fulminait de l'entendre. Ainsi donc, sans Liensun ces ingrats n'auraient même pas songé à la remercier.

On se précipitait vers le buffet et Liensun vint chercher le nonce et Vorgine. Kerchinian le happa au passage pour le sermonner :

— Vous n'en faites pas un peu trop avec ce prélat ?

— Je paye les intérêts de l'emprunt qu'ils ont consenti à l'État. Et j'ai obtenu pour tous les membres de l'Assemblée des conditions de crédit surprenantes. Si vous avez envie d'un glisseur, c'est le moment.

— Je ne me baladerai jamais dans un machin qui s'appelle un Carminale, répliqua le leader de la Nouvelle Société marxiste, furieux.

— Je demanderai à Chalazy de sortir un nouveau modèle que nous baptiserons la Kerchiniane, un véhicule populaire, simple et pratique.

Ce qui finalement fit rire son adversaire politique.

— Vous êtes vraiment désarmant, dit-il, résigné.

Pour le retour, il invita Vorgine dans son véhicule et plus sérieux lui demanda un bref résumé du rapport qu'elle devrait lui remettre au plus vite. Elle se montra désagréable envers Lienty, paraissait apprécier le colonel Sank mais méprisait totalement ces *indigènes*, comme elle appelait les habitants de cette région.

— Ils auraient besoin d'être formés, instruits, au lieu de quoi Lienty estime que c'est à eux de faire leurs expériences, même si celles-ci tournent parfois à la tragédie.

— Ils ont obtenu des succès fracassants et c'est en partie grâce à eux que l'opinion mondiale s'est retournée en notre faveur. Léonora Cabana a presque rompu avec la Caste. Et les Néos sont de plus en plus décidés à nous soutenir.

— Je n'ai pas apprécié que ce nonce apostolique soit de la réception. Vous n'allez quand même pas lui maintenir ce rôle prépondérant, car dans ce cas il faudra inviter les représentants de toutes les religions des Kerguelen, sans oublier la principale figure de l'athéisme.

— Ma chère Vorgine, je fais de la politique à contrecœur et je me rends compte qu'elle est efficace. Nous verrons à la longue ce qu'il convient de faire pour empêcher ces Néos de devenir trop envahissants, mais pour l'instant nous avons besoin d'eux, de leur influence et des capitaux de la banque vaticane.

CHAPITRE 17

Une nouvelle fois la trouée se réduisait, ne laissant aucun passage latéral aux rails. Le glisseur sur coussin d'air parvenait à survoler les traverses sans trop d'à-coups, mais ce n'était guère supportable. Fargo était pourtant un champion dans son genre pour la conduite de cet engin. Il avouait que seul à la surface, il s'en était donné à cœur joie.

— Aurons-nous assez d'huile pour parcourir cette distance ? demanda Fleur, le regard fixé sur la jauge.

— Il y en a des bidons dans la soute. Beaucoup plus que de nourriture, d'ailleurs, mais pour celle-ci pas de problèmes, je suis devenu le meilleur piègeur de la région.

— Le convoi roule aussi de nuit, lui rappela-t-elle, tu ne pourras perdre ton temps à capturer des animaux.

— Le convoi a déjà dû stopper plusieurs fois et même a été immobilisé plusieurs jours et nuits, et je suis certain que ce n'est pas fini, et que plus loin cette trouée artificielle, qu'ils ont creusée dans la biomasse de ces arbres, s'écroulera plus souvent qu'ils ne l'espéraient.

Lorsque la trouée s'élargissait, leur laissant la possibilité de glisser en terrain plat, ils pouvaient accroître leur vitesse et rattraper le temps perdu. Visiblement, Fargo était heureux d'avoir accepté sa proposition, car il envisageait mal son retour dans les commandos.

— Tu as bien expliqué à ton oncle que je ne déserte pas, que je ne vole pas ce glisseur, mais que je t'accompagne pour essayer de rejoindre le dirigeavion que les Aiguilleurs emportent ?

— Ne t'inquiète pas, tout est arrangé, mais Lienty Ragus n'est pas mon oncle, tout juste un parent très éloigné de mon père. Je ne sais rien de plus sur cette parenté.

— Et ce Roux qui poursuit le convoi, c'est quoi pour toi ?

Elle tenta de le lui expliquer, mais il n'avait jamais entendu parler de Jdrien le Messie, le fils aîné de Lien Rag. Il venait de naître quand les Harponneurs de la Guilde avaient tué ce garçon.

— Jdriège croit savoir quelque chose sur mon père, expliquait-elle, et c'est pourquoi il poursuit le convoi. Il espère monter à bord à l'insu des Aiguilleurs pour vérifier son intuition.

Cette nuit-là il n'eut pas besoin de piéger leur nourriture car un gros oiseau, ébloui par les phares du glisseur, se laissa percuter. Un volatile inconnu qu'il pluma et fit cuire tandis que Fleur pilotait, non sans appréhension, car elle ignorait jusque-là ce qu'était un Carminale. Elle savait piloter un bateau, même de bonne taille, et aurait pu conduire une locomotive, mais elle avait été trop longtemps absente des Kerguelen pour savoir que ces glisseurs y faisaient désormais fureur.

— Les Aiguilleurs peuvent nous détecter grâce aux rails quand nous les frôlons. Nous devons être de plus en plus prudents lorsque nous nous rapprocherons du train.

Le lendemain ils découvrirent les restes d'un cochon sauvage rejetés sur le bas-côté, et Fleur sut qu'il avait été chassé et tué par Jdriège. Il était bien sûr congelé, mais Fargo, sans la moindre répugnance, enfonça sa main dans la blessure sur le flanc et dit que les intestins restaient tièdes. Le Roux n'avait prélevé qu'une cuisse et un filet.

— Il n'y a pas plus de vingt-quatre heures, certainement moins.

Une nouvelle fois ils relevèrent les traces d'un autre effondrement. Les bulldozers l'avaient déblayé en repoussant les troncs d'arbres sur les bordures. Levant la tête, Fleur aperçut un grand trou dans la voûte au-dessus d'eux, d'une telle ampleur qu'elle crut distinguer la lueur de surface.

Et puis les traces de pas devinrent assez nettes le long des rails pour qu'ils puissent les voir. Elles creusaient la glace de petites marques à peu près rondes.

— Il court sur la partie avant des pieds, ne posant que quelques centimètres d'orteils, dit Fargo. C'est incroyable que ce type puisse courir après des centaines et des centaines de kilomètres de poursuite.

Il n'y avait pas que les traces de pas, mais aussi des résidus d'huile. Les engins de chantier, les énormes tronçonneuses en perdaient en quantité.

— Nous allons prochainement rattraper le convoi, dit Fargo inquiet. Peut-être avons-nous déjà été repérés. Il faudrait éviter de glisser au-dessus des rails, mais il n'y a pas assez de place sur les côtés pour le Carminale.

— Tu crois que Jdriège a réussi à embarquer dans le convoi ?

— Nous finirons par le savoir.

Une dizaine de kilomètres plus loin, les traces du coureur apparurent entre les rails, puis soudain s'évanouirent. Il n'y avait plus que de la glace intacte sur la voie.

— Il a réussi, murmura Fleur.

— Réussi à sauter dans le wagon de queue, peut-être, mais a-t-il pour

autant réussi à tromper la vigilance des Aiguilleurs ? C'est autre chose.

— C'est un garçon très rusé et puis... Il dispose de possibilités supérieures aux nôtres. Surnaturelles, si tu préfères.

— Allons bon, ricana-t-il, nous voilà en pleine magie noire. C'est quoi ton neveu, un sorcier, un chaman, un prêtre vaudou ?

— Il est le fils de Jdrien le Messie, il descend de la famille des Ragus. Mon autre demi-frère Liensun, a également des pouvoirs, il pourrait te donner des hallucinations, te faire accepter une chose que tu ne souhaites pas connaître.

— Et toi là-dedans, tu fais quoi ? Tu as laissé ton chaudron quelque part ?

— Moi, je suis exclue de ces sortilèges, si j'ose appeler ainsi des qualités extrasensorielles comme la télépathie, la télékinésie et le don de faire apparaître des images qui se substituent à la réalité.

— D'accord, ne nous fâchons pas, mais j'attendrai de voir avant d'y croire. Pour l'instant ton neveu se trouverait à bord du convoi. Soit il s'y planque, soit il est en cellule.

Plus loin il arrêta le Carminale et marcha devant le véhicule jusqu'à ce qu'il s'accroupisse pour poser ses mains sur les rails. Il resta ainsi une minute puis revint.

— D'après la description que tu m'as faite de ce train, il compte au minimum entre vingt-cinq et quarante wagons, que ce soit des plates-formes ou l'ensemble gigogne. Cela représente environ plus d'une centaine de bogies dont le frottement engendre une forte chaleur. Pas étonnant que les rails soient encore dégelés. Je ne peux pas dire qu'ils sont tièdes, mais ceux de la voie de gauche, comparés à ceux de droite, n'ont plus de pellicule de glace. Celle-ci doit se reformer environ une demi-heure après le passage des roues. Autrement dit nous approchons et le convoi est à environ une quinzaine de kilomètres devant nous, vingt tout au plus. C'est maintenant qu'il nous faut dresser un plan de bataille.

Fleur consulta sa montre, regarda autour d'elle.

— Il fera plus sombre dans une heure et demie et nous allons rouler lentement. Nous attendrons la nuit complète, voire le milieu de la nuit pour tenter de pénétrer dans le convoi.

— Nous allons abandonner le Carminale ? demanda-t-il, plein de regrets.

— Non, tu le piloteras en restant à distance du convoi, pendant que je serai à l'intérieur. En cas de coup dur j'aurai encore la possibilité de sauter du convoi et de te rejoindre. À la vitesse où il roule, je ne risque pas de me casser une jambe.

— Et s'ils nous ont détectés, s'ils t'attendent, ne te laissant même pas le temps de te débattre ou de m'appeler ?

— C'est un risque à courir.

Il hocha la tête à plusieurs reprises avant de lui demander si elle prenait souvent ce genre de risques.

— Cela m'arrive. J'ai navigué sur un baleinier, la *Salamandre* si tu veux savoir, du temps où elle chassait le cachalot en bordure de la Ceinture de Feu. J'ai traversé le Chenal Noir dans les deux sens.

— Ouais ? J'aurais dû m'en douter quand tu as décidé de sauter en parachute. Je croyais que c'était seulement pour partir à la recherche de ton père. Je ne dis pas que ce n'était pas une raison importante, mais en fait tu voulais aussi découvrir les sensations qu'un saut dans le vide avec une sorte de parapluie pouvait apporter, pas vrai ?

Elle sourit.

— Tu dis vrai. Mais toi aussi tu as voulu apprendre à sauter. Toi et Teddy avez été les premiers volontaires.

Ils roulèrent lentement dans ce jour qui s'évaporait. Au loin apparut la lueur rouge d'une lanterne, celle du wagon de queue du convoi.

CHAPITRE 18

Il s'était rhabillé en vitesse, tandis que l'ingénieur général s'impatiait. Il le suivit jusqu'à l'intérieur de la carlingue et découvrit les marques faites avec un crayon phosphorescent à l'endroit où des sources de chaleur avaient été détectées.

— Il y a une double coque dans cet appareil, commença Maljory.

— Pour une bonne isolation thermique et magnétique, à cause des nombreux appareils. En même temps cette double coque peut aussi protéger des radiations nucléaires. Les plus infimes, vous le savez, peuvent détraquer tout le système électronique. Donc du côté du cockpit il y a un revêtement de plomb. Ce qui alourdit considérablement l'ensemble, mais garantit le bon fonctionnement du pilotage. Le dirigeavion n'a jamais dépassé les quatre cents kilomètres de moyenne, et généralement celle-ci était de trois cents, trois cent cinquante.

— Comment expliquez-vous ces sources de chaleur ?

— Autocombustion des isolants, peut-être. De la laine de roche, mais peut-être que s'y sont mêlés des brins de mousse. La fabrication de cet isolant remonte à une vingtaine d'années et je ne peux en dire plus.

— Pour vous tout serait donc normal ? Eh bien ! je vais vous démontrer que non. Soit vous mentez, soit vous êtes sincère, mais que pensez-vous de ceci ?

Il sortit des négatifs semblables à des radiographies, qu'il fallait regarder avec une source lumineuse interposée. Gislake découvrit effectivement sur l'un de ces négatifs l'image d'un homme accroupi, et sur l'autre une silhouette paraissait marcher à quatre pattes.

— Il s'agit du même individu, et ce sont des spectrographies rémanentes. C'est-à-dire que lorsque nous avons pris ces clichés, l'individu avait abandonné le flanc gauche, gauche si l'on est face à la porte du cockpit, et il y a laissé sous forme de chaleur son spectre. Disons qu'entre le moment où il se déplaçait et celui où le cliché a été pris, il ne s'est pas écoulé plus d'un quart d'heure. Nous aurions pu effectuer le travail avec une demi-heure de battement, mais nous n'aurions pas eu autant de précision.

Gislake ne cachait pas sa stupeur.

— J'ignorais que le spectre infrarouge pouvait persister aussi longtemps et qu'un appareil pouvait le fixer. Je sais que nous avons pour notre part utilisé

le système, mais sans rémanence, c'est-à-dire que la source de chaleur était présente, sinon le cliché ne pouvait fixer ses contours.

Maljory se rengorgea imperceptiblement.

— Nous avons travaillé des années là-dessus. Maintenant examinez bien ces clichés et dites-moi ce que vous en tirez comme enseignement.

Le pilote se concentra, approcha ou recula le négatif devant une lumière.

— Il porte une combinaison chauffante qui dégage beaucoup d'infrarouges ?

— Effectivement, on pourrait le croire. Ce n'est pas mal vu, mais pour moi et ceux qui ont l'habitude de lire les spectrographes il y a mieux. Voyez-vous, les émissions en imagerie thermique sont parfaites et dans l'hypothèse d'une combinaison chauffante il n'en serait pas de même. D'ailleurs il n'existe pas de combinaison chauffante diffusant à l'extérieur. En général elles diffusent la chaleur à l'intérieur pour baigner le corps de celui qui la porte. Nous en sommes arrivés à la conclusion que cet individu qui se déplace dans l'espace compris entre les deux cloisons est complètement nu.

— Voyons, ingénieur général, c'est impossible, il gèlerait en quelques secondes. La double coque est destinée à protéger l'intérieur de la carlingue, mais il y règne un froid dangereux. Nul ne pourrait y survivre sans être chaudement vêtu et de préférence d'une combi isotherme.

— Vous n'avez jamais entendu parler de cryohormones ?

— Bien sûr que si, mais aux Kerguelen elles ne sont données que sur des ordonnances très difficiles à obtenir. Elles sont très dangereuses pour la santé.

— Lorsque les tribus rousses hantaient les abords des stations et même grattaient la glace sur les verrières et les dômes, les femmes rousses se prostituaient souvent et les clients du Chaud absorbaient des cryohormones pour aller forniquer avec elles. C'était compris dans le prix de la passe que faisait payer le souteneur. Il y avait aussi, à l'inverse, des hormones permettant aux Roux de pénétrer dans un endroit chauffé. Et cet inconnu se baladerait à poil, protégé par ces cryohormones.

— Pourquoi prendrait-il le risque d'un cancer, alors que des vêtements chauds auraient suffi ?

— Bonne remarque. Mais pour l'instant il n'y aura pas de réponse sensée, rien que des suppositions qui pourraient nous éloigner de la réalité concrète. À votre avis, comment cet être-là a-t-il pu pénétrer entre les deux coques ? D'après les plans que je viens de consulter, il y a plus d'un mètre d'espace entre les deux. Je sais que c'est bourré de laine de verre ou de roche, de plomb et de différentes protections, mais seulement jusqu'à hauteur du plancher du premier pont. Or le bas de ces coques se prolonge sur au moins trois mètres, et

là pas besoin d'isolant ?

— Oui, c'est exact.

— L'individu a-t-il creusé dans la laine de roche pour progresser comme une taupe ? Ce type de travail aurait également provoqué un échauffement sensible à nos détecteurs. Or il apparaît que ces galeries creusées là-dedans, comme celles que les termites peuvent forer dans un tronc d'arbre, sont d'origine plus ancienne. Disons, pour ne pas chercher trop loin, que ces galeries étaient déjà là quand nous nous sommes emparés de cette épave. Et ce bonhomme à poil ne fait que les utiliser pour aller et venir, mais ça ne veut pas dire qu'il soit aussi celui qui a effectué ce réseau de tunnels creusés dans les isolants.

Il tapota l'épaule de Gislake pour exprimer une certaine satisfaction qui était plus précisément une joie.

— J'ai ordonné une expérience inattendue. Nous allons relever patiemment toute la topographie de ce réseau clandestin de galeries. Il suffit de comparer les différences de température. Nous avons moins dix-huit à l'extérieur et environ quatre degrés ici même. La présence des galeries où l'isolant n'existe plus empêche une isolation parfaite, mais tout de même atténue les moins dix-huit et donne disons moins dix. Nous pensons qu'en appliquant des capteurs thermiques, nous allons faire des relevés, des sortes d'isothermes que nous dessinerons à même la coque intérieure de la carlingue. Ce sera long, mais d'ici quarante-huit heures nous disposerons du plan de ces passages et dès lors, avec d'autres enregistreurs d'infrarouges, nous pourrons situer l'individu. Auparavant nous aurons percé des trous minuscules depuis l'intérieur, et à l'aide d'un fusil tirant des charges anesthésiantes nous endormirons l'inconnu. Ensuite il nous suffira de découper une trappe à l'endroit où il s'effondrera pour nous emparer de lui.

— Est-ce que le jeu en vaut la chandelle ? demanda Gislake, soufflé par toutes ces précisions. Je veux dire que c'est un énorme travail pour vos spécialistes en vue d'un résultat peut-être décevant.

— Vous devez savoir que depuis que j'ai découvert la carcasse de ce dirigeavion et que je vous ai écouté me raconter comment vous êtes parvenu jusqu'à nous, je suis perplexe. En admettant que vous disiez la vérité, vous ne pouvez savoir ce qui s'est déroulé par la suite dans cet appareil. Des jours et des jours se sont écoulés. Je pense qu'un des membres de l'expédition a finalement décidé de se cacher dans cette immense double coque qui offre des possibilités inconnues. Si l'on pouvait mettre à plat l'une des deux, nous obtiendrions une surface surprenante, quelque chose de sept à huit mille mètres carrés. Il s'agit d'un cylindre de vingt-cinq mètres de diamètre sur presque cent de long. C'est énorme et la traque d'un clandestin, si nous n'utilisons pas ces moyens sophistiqués, serait impossible. Mais j'en reviens

à mon hypothèse d'un individu qui ne supportait pas l'idée que nous autres, les Aiguilleurs, allions fatalement venir nous emparer de l'épave, soit pour la détruire, soit pour l'exposer comme trophée de guerre, soit enfin pour la réhabiliter.

Lorsqu'il prononça cette dernière supposition, il le fit dans un souffle, afin que nul autre que Gislake ne puisse l'entendre.

— Il s'agit donc d'un être qui préfère mourir plutôt que de se séparer de ce dirigeavion. Ou bien alors d'une personne qui a un objectif beaucoup plus ambitieux encore, celui de pénétrer dans notre sphère pour nous nuire. De toute façon il y a un clandestin dans cet appareil, et depuis deux jours il n'est plus tout seul.

— Comment ça ? Qui aurait pu le rejoindre, prendre ce convoi en marche alors que nous roulons régulièrement, à l'exception de ces effondrements qui parfois nous retardent ? Il n'y a pas d'êtres humains dans cette trouée artificielle, juste quelques animaux qui ont réussi à se frayer des accès, mais s'enfuient dès que nous arrivons.

— Un individu s'est introduit à bord au cours de l'avant-dernière nuit et s'est tout de suite caché dans l'épave. Nous avons relevé des traces de son passage depuis le wagon de queue. Il est venu rejoindre son complice qui, lui, était là depuis le début. Son complice qui s'est installé dans cette épave comme un rat dans un fromage, préparant son biotope, creusant ses galeries pour faciliter ses allées et venues, entassant des provisions, de l'eau, de quoi se vêtir chaudement. Nous ne manquerons pas de relever d'autres traces du premier occupant qui ne doit pas se balader tout nu.

— Mais qui pourrait avoir l'idée de se promener tout nu ?

— Quelqu'un qui a cru qu'en se débarrassant de ses vêtements il passerait plus inaperçu. Vous ne me croyez pas, je le vois à votre expression. Avez-vous une meilleure idée au sujet de cet inconnu ?

— Pas du tout, se hâta de dire Gislake. Vraiment pas du tout.

— Je pense que vous mentez.

CHAPITRE 19

Depuis son évasion du train où ces jumelles de la bande à Mataxa la prostituaient dans le nord de la Patagonie orientale, Songe vivait discrètement dans un traintel proche du port de Punta Arenas, ne sachant trop qu'envisager comme avenir. Elle avait de l'argent, pas mal même, cent cinquante mille océanos volés aux jumelles souteneurs. Elle avait oublié qu'elle les avait tuées pour recouvrer sa liberté. Si au début de son séjour à Punta Arenas elle redoutait que des tueurs à gages soient à sa recherche, elle commençait peu à peu à se rassurer en fonction des événements extérieurs. En Amazonie, les Aiguilleurs avaient été battus à plate couture par le corps expéditionnaire de Lienty Ragus, allié aux Simone, et la Caste avait dû abandonner toutes les plaines et les plateaux qu'elle occupait depuis des décennies pour se replier dans les Andes. La presse, les médias affirmaient que les anciens habitants de ces régions avaient aussi pris les armes pour chasser ceux qui les opprimaient depuis longtemps. Par contrecoup on ne voyait presque plus d'Aiguilleurs paradant à Punta Arenas, dans leurs uniformes sinistres noir et argent. Tous ceux qui jusque-là se déclaraient en faveur de la Caste adoptaient un profil bas, et dans ces conditions des assassins professionnels n'auraient pu passer inaperçus.

Elle occupait ses journées sur le port, attendant l'occasion d'investir son argent dans une bonne opération. Elle ne comptait pas rester en Patagonie occidentale, et souhaitait trouver un bateau se rendant dans le Sud-Est asiatique. Elle entendait sans cesse, dans les bars, les cantinas qu'elle fréquentait, des récits sur l'expansion économique, de ces régions qui non seulement commerçaient par l'océan Pacifique toujours libre de glaces, seules les côtes étant envahies par de faibles banquises, mais profitaient aussi des nouveaux réseaux ferrés qui se construisaient rapidement et couvraient par exemple l'ancienne Chine d'une véritable toile d'araignée. Du temps où elle était ministre de Tharbin, elle avait effectué plusieurs missions dans le coin. À l'époque, la principale activité des habitants du bord de mer était la piraterie, mais aux dernières nouvelles celle-ci disparaissait rapidement car les riches consortiums commerciaux possédaient leurs armées privées qui traquaient les pillers de navires. Elle rêvait de reprendre ses anciennes activités, de racheter des tonneskilomètres pour le transport de marchandises, ainsi qu'elle le faisait à Markett Station, vingt ans auparavant. Tout ce qu'il lui fallait pour l'instant, c'était un bateau ayant son port d'attache là-bas, dont le capitaine l'accepterait, elle et une certaine quantité de produits qu'elle revendrait une fois sur place. Mais avec l'ouverture du Channel Drake, les cargos allaient

directement jusqu'à Magellan Station et ne fréquentaient que rarement le détroit de Magellan. Celui-ci était de plus en plus encombré de glaces, et le garder navigable devenait difficile.

Ce matin-là elle avait rendez-vous avec un transitaire en produits orientaux qui, moyennant une certaine somme, devait lui faire connaître l'armateur d'une compagnie de cargos du Sud-Est asiatique. En principe, un de leurs bateaux devait prochainement emprunter le détroit et venir embarquer du fret dans la capitale de la Patagonie occidentale.

Ce fut à proximité des bureaux de ce transitaire qu'elle fut discrètement arrêtée par des policiers en civil et conduite dans une draine qui s'éloigna des quais maritimes. Elle eut beau poser des questions, ils ne répondirent pas. Elle pensait que le meurtre des jumelles était la raison de son arrestation. Elle ne fut pas peu surprise d'être conduite à la présidence. C'était une maison de construction classique et non un train d'habitation. La draine s'enfonça dans le parking souterrain où s'entrecroisaient de nombreux rails.

— Ne me dites pas que je suis attendue par le président, gouailla-t-elle, sans obtenir une explication.

Elle patienta dans une antichambre en compagnie de deux policiers. Ce fut une jeune et jolie femme qui vint la chercher et qui fit signe aux deux policiers de ne pas les suivre. Au lieu de l'austère bureau de Reiner, le président, Songe découvrit une sorte de boudoir très agréable.

— Asseyez-vous, voyageuse Songe. Mon nom est Marina Estaban et ma fonction est celle de chef de cabinet du président Reiner.

— Une question avant toute chose, vous saviez que je vivais dans la capitale après avoir quitté la Patagonie orientale ?

— Bien entendu, et nous savons aussi que vous avez été contrainte, par un certain Mataxa qui travaille pour la Caste, à vous prostituer dans un train itinérant qui va de station ravagée en station détruite, dans la zone interdite au nord des deux Patagonie. Zone où la radioactivité est excessivement dangereuse. Le Président n'avait pas jugé utile jusqu'ici de vous importuner, mais nous avons appris que l'ordre de vous abattre a été donné, assorti d'une prime importante. Une demi-douzaine de personnes serait sur les rangs, des tueurs potentiels. Des gens qu'à première vue on ne peut soupçonner de nourrir des intentions criminelles. Tout ce que nous en savons, c'est qu'il y a cinq hommes et une femme. Le Président a décidé de vous mettre à l'abri pour un temps.

— C'est très sympathique de sa part, fit Songe sceptique, mais je croyais que la Caste, et Mataxa en particulier, avaient d'autres soucis en ce moment. Tous ceux qui vantaient les mérites des Aiguilleurs préférèrent se taire aujourd'hui, et les Aiguilleurs présents par ici ont presque tous disparu. Je ne pensais donc pas être encore menacée.

Marina Estaban eut un sourire tranquille, sans la moindre nuance de moquerie.

— Pourtant vous n'étiez pas vraiment à l'aise ici, puisque vous avez contacté ce transitaire en produits asiatiques. Vous aviez rendez-vous avec lui aujourd'hui même.

Elle désigna le railphone sur son bureau.

— Peut-être désirez-vous l'appeler pour vous excuser et lui demander un autre rendez-vous ?

— Vous ne me gardez plus à l'abri ? s'étonna malicieusement Songe.

— Vous serez sous protection policière discrète. Nous pensons que votre projet est excellent et de plus il nous ouvre des perspectives inattendues. Nous avons donc quelque chose à vous proposer, si vous voulez bien m'écouter.

— Je suppose que le Président est trop occupé pour s'entretenir directement avec moi. Ou bien il n'a pas du tout envie de se trouver en présence d'une ancienne pute ?

Si elle fut choquée, la chef de cabinet n'en laissa rien paraître.

— Le Président est absent pour plusieurs jours. Il m'a confié cette mission avant son départ. Voulez-vous savoir de quoi il s'agit ?

— Si vous cherchez à me faire révéler certains secrets, je ne le ferai pas. Je ne tiens pas à abrégér stupidement mon existence. Maintenant, si c'est dans le cadre de mes projets, comme vous avez l'air de le sous-entendre, je veux bien vous écouter.

— C'est parce que vous désirez gagner l'Extrême-Orient que nous vous avons fait venir. Vous ne voulez pas prendre un autre rendez-vous avec ce transitaire ?

— Pourquoi pas ?

Rien qu'à la familiarité avec laquelle elle donna ses explications, Marina Estaban comprit que Songe était du dernier bien avec cet homme qu'elle connaissait pour l'avoir invité dans certaines réceptions de la présidence. Un vieux beau qui louchait sur toutes les femmes.

— Voilà qui est fait, dit Songe, en remettant le phone en place. J'ai rendez-vous ce soir au restaurant, ce qui est encore mieux. Vous pouvez y aller maintenant.

— Nous sommes disposés à vous remettre une certaine somme pour vous aider dans vos futures entreprises, et de plus nous vous trouverons le cargo et la marchandise que vous comptez embarquer pour la revendre là-bas. Cette somme sera de deux cent mille océanos.

— À ce prix-là, c'est sérieux. Qui devrai-je tuer ?

Marina la trouvait peut-être lassante, mais ne le montrait pas encore. Elle consentit même à sourire poliment cependant n'en continua pas moins ses explications.

— Nous savons que vous avez une grande expérience du commerce dans les régions asiatiques, et avant le réchauffement vous avez brillamment réussi dans les affaires. Vous aviez une grande réputation et un flair certain pour gagner beaucoup d'argent. Comment allez-vous procéder ?

— S'agit-il vraiment d'une affaire banale, ou bien me cachez-vous quelque chose ?

— Nous avons besoin de quelqu'un qui suive de près l'expansion des réseaux ferrés que l'on reconstruit avec beaucoup d'enthousiasme, beaucoup plus même que dans l'hémisphère Sud, si j'excepte ce que fait votre ami Liensun Rag en ce moment, avec sa Société Ferroviaire des Kerguelen. Il profite de l'extension des banquises pour entreprendre la construction d'un réseau nord en direction de l'Africana.

— Tiens ! Il a oublié sa Mathilda Greva, la bergère ? Au fait, elle a eu son gosse celle-là ? Quand j'ai quitté les Kerguelen, Liensun était sur le point de renoncer à la présidence et à sa société. Il faut croire qu'il a changé d'avis ? Mais d'où sort-il l'argent, puisqu'il avait déposé le bilan ?

— La banque vaticane le commandite, fit Marina Estaban. Il a repris du poil de la bête et désormais la voyageuse Vorgine a dû s'effacer.

— C'était pas un cadeau celle-là, et il a bien fait. Subventionné par la Vaticane ? En échange de quoi ? Peut-être, si j'y réfléchis, qu'en l'absence de papa il a fait miroiter la possibilité d'une nonciature à Cooktown ?

— Oui, c'est déjà fait.

— Alors c'est que Lien Rag est mort.

— Rien n'est moins sûr. Mais pour en revenir à nos préoccupations, outre l'observation de cette extension rapide des lignes ferroviaires, nous serions prêts à investir une fortune pour un dirigeable.

Songe ne s'y attendait pas. Un dirigeable ? Alors que Tharbin les avait tous fait démonter et emporter dans des caisses au nord, un seul restant en service, mais dans le plus grand secret, avec la crainte constante que les Aiguilleurs ne découvrent que ce moyen de transport interdit existait encore.

— Un dirigeable, rien que ça. Écoutez-moi, voyageuse Estaban, je suis interdite de séjour aux Kerguelen, en Patagonie orientale et également dans la Compagnie du Consortium des Bonzes.

— Mais cette Compagnie est au nord, très loin de l'Asie.

— Oui, mais Tharbin, le Président, cache là-bas tous ses anciens dirigeables démontés. Je ne vais pas risquer la peine de mort pour y retourner.

Si elle croyait effondrer la belle assurance de la chef de cabinet, elle en fut pour ses frais, car celle-ci souriait de plus belle, exhibant d'ailleurs des dents magnifiques.

— Mais, voyageuse Songe, tous les dirigeables du Consortium ne sont pas dans le nord. Je pensais que vous saviez qu'un certain nombre a été conservé dans cette grande station qui s'appelait China Voksal. Station qui depuis quelques mois redevient fort florissante, puisqu'elle a reçu le titre de station star. C'est-à-dire que plus de cinq réseaux y trouvent leur départ pour toutes les directions. Je peux vous montrer les photographies des coupoles isolantes en construction, et des nombreux trains de bureaux et d'habitation qui bordent les nouveaux quais.

Confondue, Songe eut en main un dossier rempli de ces photographies fournies par un honorable correspondant travaillant pour les services de renseignements de la Patagonie occidentale.

— C'est lui que vous rencontrerez là-bas, à China Voksal, il vous indiquera comment découvrir les dirigeables démontés et soigneusement entreposés par le Consortium. Je dis bien le Consortium des Bonzes et non Tharbin. Vous savez qu'il s'agit d'une triade, en réalité, et qu'au sein de ces organisations la défiance est de règle. Lorsque Tharbin reçut la présidence de cette Compagnie au nord de l'ancienne Europe, ses amis préférèrent prendre leurs précautions en attendant des jours meilleurs. Il semblerait que ces jours meilleurs soient arrivés et que ces dissidents occultes, Tharbin en principe ne se douterait pas de leur scission secrète, négocieraient éventuellement la vente d'un ou plusieurs dirigeables pour se constituer un capital de départ. Ils ont l'intention de lancer les bases d'une importante Compagnie qui s'emparerait progressivement de la plupart des réseaux.

Cette fois Songe reconnut sa défaite, prétextant qu'elle ne s'était pas vraiment préoccupée des nouvelles venant de si lointains pays.

— Mais votre proposition m'intéresse, avoua-t-elle. Serait-il possible d'en établir les différents aspects sur un contrat ? Je ne suis plus disposée à me contenter de belles paroles. Je vous trouve charmante avec une grande apparence de sincérité, mais cela ne me suffit pas. J'aimerais bien emporter, avant de partir pour ces régions lointaines, un contrat en bonne et due forme, signé autant que possible par voyageur Reiner, président de la Patagonie occidentale.

— Cette conversation que nous avons eue doit rester secrète. Il ne nous sera donc pas possible de répondre à votre demande. Par contre, les deux cent mille océanos promis vous seront versés intégralement au jour de votre départ.

— Si je ne peux obtenir de contrat, tant pis, mais je veux tout de suite la

moitié de la somme promise, c'est-à-dire de cent mille océanos.

— Disons cinquante mille aujourd'hui et le reste comme annoncé, le jour même de votre embarquement sur un cargo faisant route vers le Sud-Est asiatique.

— À vous voir, on n'imaginerait pas que vous puissiez être aussi dure dans les discussions d'affaires. Je suppose que je dois me contenter de ce que vous me proposez. Évidemment nous parlons d'argent liquide et non de chèque ou de traite payable à l'arrivée ?

CHAPITRE 20

À l'insu de Fargo faisant mine de sommeiller, Fleur cherchait à capter l'esprit de Jdriège. Loin de ce qu'elle avait raconté à son compagnon, elle ne savait pas si vraiment son neveu était télépathe. Lien Rag lui avait expliqué qu'il était parvenu à bloquer les niveleuses d'Opérasque lorsque celles-ci commençaient d'envahir l'Atlantique, et aussi qu'il avait réussi d'autres exploits.

Leur Carminale sur coussin d'air avançait lentement en bordure des rails, ne pouvant donner assez de puissance à cette allure pour survoler la voie. Ils attendaient le creux de la nuit pour se rapprocher du convoi, afin que la jeune femme tente de monter à bord. Mais avec l'approche de cet instant elle découvrait la difficulté d'une telle entreprise et, sans l'aide de Jdriège déjà en place, elle n'y parviendrait jamais. D'où cette tentative pour entrer en contact avec lui par la simple pensée.

— Tu dors ? demanda Fargo. Faudrait peut-être qu'on discute ensemble de la façon dont tu comptes t'y prendre. C'est que au fur et à mesure qu'on s'approche, je ne vois pas bien comment nous allons faire. Ces salauds d'Aiguilleurs, s'ils nous aperçoivent, nous mitrailleront sans regrets ni remords. Nous savons que l'enlèvement de l'épave du dirigeavion s'opère dans le plus grand secret et le patron de l'opération ne va pas laisser survivre deux témoins, nous deux, qui pourraient par la suite bavarder un peu trop. Normalement, une fois devant la carcasse de l'appareil, ils auraient dû la faire sauter ou y mettre le feu au nom de la CANYST et s'en retourner dans leur Cordillère.

Au même instant, Fleur découvrit, folle de joie et aussi intimidée, qu'elle venait de pénétrer dans l'esprit d'un Jdriège certainement endormi, car elle se retrouvait parmi ses rêves quelque peu décousus. Des images trop fugitives se succédaient sur un rythme rapide et sans lien entre elles. Puis ce défilé ralentit et elle se retrouva au milieu d'un immense troupeau d'éléphants de mer, et sans transition, face à son père Lien Rag, gisant sur une sorte de brancard, et enfin devant sa propre image dénudée, les cheveux défaits. Elle sourit car ceux-ci, dans le rêve de Jdriège, lui descendaient jusqu'aux genoux, alors qu'ils étaient beaucoup plus courts en réalité.

— Hé, Fleur, tu m'entends, faut qu'on mette les choses au point. Ça ne s'annonce pas comme nous le pensions, tu sais, et on va peut-être y laisser notre peau.

Alors il aperçut le sourire plein de tendresse de Fleur.

— Tu rêves ? murmura-t-il. Avec l'air d'y prendre un grand plaisir.

C'était évident et il se sentit comme abandonné, triste, écarté de ce songe qui paraissait enchanter la jeune femme. Il ralentit encore la vitesse du Carminale, regarda droit devant lui, n'osant plus intervenir dans le sommeil de sa compagne, devenant un intrus en la frôlant involontairement.

Fleur murmurait en pensée des phrases d'une douceur infinie pour réveiller Jdriège, et celui-ci tressaillait de bonheur, n'en continuant que de plus belle à entretenir ses visions enchanteresses. Alors elle se montra plus persuasive, lui raconta comment elle avait convaincu Fargo de l'accompagner dans cette folle aventure.

— Tu ne voulais pas de moi car je t'aurais retardé, alors j'ai réfléchi et fini par trouver comme je pouvais rattraper ce train.

Elle avait eu cette idée insensée d'utiliser le glisseur de surface, de le faire descendre au bout d'un câble de treuil jusqu'au réseau des Aiguilleurs.

— Les autres, ceux de l'équipe médicale, Teddy nous traitaient de cinglés, mais nous y sommes parvenus. Maintenant je ne suis pas très loin de toi, même pas à quelques kilomètres, et je désire te rejoindre pour que nous recherchions mon père ensemble. Je t'en prie, réponds-moi de la même façon, dis-moi comment je dois m'y prendre pour grimper dans ce convoi. Je crains que nous ne soyons depuis longtemps surveillés par les Aiguilleurs qui nous abattront dès que nous approcherons d'eux.

— Fleur ?

— Oui, cria-t-elle tout haut, faisant sursauter Fargo qui crut qu'elle lui répondait enfin.

— Je m'excuse de t'avoir réveillée.

— Tais-toi, je suis avec Jdriège.

Il ne comprenait pas, secouait la tête, se refusait à admettre ces stupidités dont elle l'avait quelque peu bassiné durant le voyage.

Jdriège lui disait qu'il allait essayer de l'aider, qu'il envisageait de mettre le convoi en panne. Il y avait un moyen, car la moindre alerte provoquait de grandes paniques du personnel de bord.

— Ils sont constamment inquiets, se doutent que nous nous cachons à l'intérieur de la carcasse et commencent à nous chercher dans l'espace de la double coque.

Elle ne retint qu'une seule information de son message télépathique.

— Qu'as-tu dit ? Que les Aiguilleurs commencent à nous chercher ? Tu as bien dit nous ? Qu'est-ce que ça signifie, que tu n'es pas seul à l'intérieur du dirigeavion ? Deux fois tu as laissé échapper un « nous ».

Elle ne se rendait pas compte qu'elle basculait en pleine confusion, se servant à la fois de la parole et de la pensée, devant un Fargo de plus en plus inquiet qui se demandait si elle ne devenait pas folle. À moins qu'elle n'ait une fièvre carabinée qui la faisait délirer. C'était bien le moment, alors qu'ils se rapprochaient de ce fichu convoi.

— Écoute, Fleur, tu ne peux songer à t'embarquer ainsi dans ce convoi si tu perds la tête. Peut-être que nous avons présumé de nos capacités, tu sais.

CHAPITRE 21

Elle les recevait les uns après les autres pour des entretiens d'apparence informelle, mais elle enregistrait ses questions et leurs réponses. Ils comparaissaient tous, les fidèles comme les opposants, les sceptiques comme les enthousiastes. Elle était décidée à n'accorder aucune faveur, à n'avoir aucune considération pour l'âge, la situation de famille, les diplômes, les travaux effectués, les publications faites dans les revues scientifiques, les communications aux grands instituts universitaires. Par souci d'impartialité, elle avait établi une fois pour toutes la liste des questions, mais l'ennui c'étaient les digressions, surtout avec les plus anciens qui la plupart du temps ne répondaient pas directement à ce qu'elle attendait d'eux, et qui s'embarquaient dans des considérations oiseuses pour la plupart du temps. Cette volubilité, cette tendance à se répandre sur soi-même en un assortiment d'autosatisfactions, de regrets, de plaintes, d'amertumes et de jalousies, dévoraient son timing. Elle aurait souhaité que chacun dispose d'environ une demi-heure, voire de quarante minutes, mais pas au-delà, toujours pour respecter une certaine justice.

Le plus insupportable fut le vétéran Simplon qui n'avait jamais oublié, à plus de soixante-cinq ans, les seuls enseignements dignes d'intérêt à ses yeux, ceux reçus dans une université de la Caste où il avait ingurgité des cours d'un formalisme à crier, en même temps qu'une condamnation sévère des sciences anciennes. Et il ne s'en était jamais remis, il avait dû, bon gré mal gré, s'orienter vers l'astrophysique, n'ayant plus d'offres d'emploi depuis quelques années et survivant dans les sphères gouvernementales comme conseiller. Et même à ce poste on ne le consultait jamais, et, confiné dans un minuscule compartiment, il passait ses journées à rédiger ses mémoires d'une part et des théories fumeuses sur l'inexistence d'un système solaire. Aveugle au monde inédit jailli du réchauffement, il s'était rendu compte fort tard que l'astronomie devenait l'objectif fascinant de tous les nouveaux étudiants et qu'un conseiller en cette matière, puis un deuxième étaient apparus dans les compartiments-bureaux voisins. Et puis un jour un inspecteur général de l'administration le convoqua pour lui demander quelle était sa fonction exacte.

— Vous figurez sur les bordereaux de salaires sous une vague désignation, et je voudrais savoir quelle est votre spécialité.

Il se souvint alors du sujet de sa thèse présentée quarante ans auparavant, et pour laquelle il avait obtenu une mention très bien.

— Je suis spécialiste des fluides atmosphériques en altitude élevée.

— Que voulez-vous dire par ce terme trop général d'altitude élevée ? Troposphère, ozonosphère, mésosphère ou encore thermosphère, ou pour finir exosphère ?

Ahuri, Simplon ne sut tout d'abord que répondre, avant de se rappeler un texte paru depuis quelque temps et qui lui avait fait hausser les épaules. Ces noms barbares que l'inspecteur général récitait tranquillement lui disaient vaguement quelque chose, et à tout hasard il choisit le mot d'ozonosphère.

— Vous vous intéressez donc à cette couche d'ozone découverte depuis que l'enveloppe de cendres et de poussières lunaires s'est quelque peu dissipée ? Justement, nous avons besoin de gens qui étudient cette partie de l'atmosphère, car si la couche d'ozone se rétracte encore c'est le monde entier qui disparaîtra, grillé à cœur. Je pense que vous perdez votre temps dans l'administration centrale, et je vous propose une inscription dans l'une des récentes universités consacrées à l'astronomie en général et à la Terre en particulier.

À l'idée qu'il allait donner des cours à une bande de petits voyous insolents, Simplon avait pâli, mais la suite le rassura.

— Vous allez vous recycler durant six mois, voyageur Simplon, et ensuite vous serez affecté à l'un de ces trains-observatoires qui viennent d'être lancés.

Il avait pensé s'en tirer à bon compte en suivant ces six mois de recyclage, mais vu la faiblesse de ses résultats, il avait recommencé six mois supplémentaires avant d'être envoyé à NPST où personne ne souhaitait travailler. La proximité du pôle refroidissait les enthousiasmes.

Louria se disait qu'elle avait fait là un fichu héritage, car depuis qu'elle avait expliqué sa théorie sur les logiciels biologisés, devenus en quelque sorte des e-gènes indépendants, des chromosomes digitaux, il s'était révélé comme un opposant farouche au nom de l'orthodoxie scientifique. Elle comprenait mieux pourquoi Ann Suba, qui l'avait précédée dans cette fonction, avait gardé ce vieux fossile. Il était toujours d'accord avec elle et la soutenait quand quelque jeune impudent s'avisait de la contrarier.

Lorsque le temps accordé à cet homme atteignit les quarante-cinq minutes, elle claqua sèchement sa main sur son bureau, faisant sursauter Simplon.

— Je veux maintenant une réponse franche, êtes-vous partant pour étudier la théorie de la biologisation numérique, oui ou non ?

— C'est contraire à mon éthique scientifique.

— Vous êtes admis à faire valoir vos droits à la retraite. Je transmettrai votre demande par e-mail, mais vous pouvez quitter le train-observatoire dès

maintenant. Tant que votre cas ne sera pas réglé, vous toucherez votre traitement. Je vous remercie.

Statufié, il ne bougeait pas et, une seconde, elle le crut soudé au fauteuil sous l'effet d'une minéralisation subite.

— Vous pouvez vous retirer, voyageur Simplon.

Il ne bougeait pas, le regard fixe, le visage de pierre.

— Voulez-vous que j'appelle l'infirmerie ? Que l'on vous reconduise à votre cabine ?

La menace fut déterminante. Il se leva et, raide, marcha vers la porte. Mais celle-ci franchie, il hurla dans la coursière :

— On m'assassine et avec moi c'est toute la bonne science, la seule, la vraie que l'on assassine. Au secours, mes amis, au secours, nous allons tous être abattus par cette sorcière qui mélange magie noire et scientisme.

Les autres bureaux s'ouvraient, le service de sécurité accourait ainsi que celui des incendies. Les hurlements étonnants, sortis de cette cage thoracique affaiblie, avaient retenti dans tout le train, et ils accouraient tous pour regarder, ébahis, le vieux chercheur continuer de crier qu'on l'assassinait ainsi que la science officielle.

Par chance, il prononça cet adjectif d'officielle, ce qui dédramatisa la scène, les plus jeunes astrophysiciens ne pouvant s'empêcher de sourire, certains d'éclater de rire. Rires brefs car la détresse de ce vestige de l'enseignement faussé, orienté des Aiguilleurs, faisait tout de même de la peine. Jane Marwell qui arrivait dans son fauteuil roulant secouait la tête avec pitié, se rappelant les absurdités qu'il proférait lorsqu'il trouvait une oreille complaisante. N'était-il pas allé jusqu'à prétendre que les Roux n'étaient autre que des humains métamorphosés en animaux poilus par la puissance divine, et ainsi chassés de la société du Chaud pour leur hostilité aux règles de la CANYST.

Bien que bouleversée elle-même, Louriya continua de recevoir les chercheurs, mais comprit que depuis la crise de Simplon, ceux-ci n'osaient plus répondre sincèrement, de crainte de se voir proposer une autre affectation ou une préretraite, pour ceux qui approchaient de l'âge limite. Elle décida d'interrompre ces rencontres durant vingt-quatre heures afin que chacun retrouve enfin son naturel.

Mais Simplon avait tout de même fait du mal, semé la méfiance par ses hurlements et ses accusations d'assassinats. Bien sûr, le concept de science officielle avait quelque peu ridiculisé ses invectives, mais chacun se demandait jusqu'où la science, dans son acception générale, pouvait être remise en cause par la directrice du train-observatoire. Il n'y avait plus vraiment de science officielle, mais celle qui était enseignée dans les

universités, les grands instituts, tous issus de la volonté éducative de la Compagnie, ne pouvait être baptisée que de cette épithète-là. Un grand désarroi se développait chez les plus fidèles, et même Roggery, chercheur en mécanique ondulatoire, apparaissait mal à l'aise en présence de Lourià. Celle-ci souhaitait que le vieux Simplon se hâte de quitter le train-observatoire, emportant dans ses bagages l'atmosphère pesante qui paralysait tout le monde. Mais aux dernières nouvelles, conscient de sa nuisance, il ne paraissait pas pressé de partir.

CHAPITRE 22

Lorsqu'il se pencha sur la civière où reposait ce voyageur X, Lienty éprouva une émotion certaine. Bien que le visage fût torturé, amaigri, livide, il n'eut pas le moindre doute. Avant de quitter Ragustown, il avait examiné longuement les rares clichés concernant celui qui gisait là dans un demi-coma. Demi parce qu'il en sortait pour regarder autour de lui avec stupéfaction. Il se hâtait alors de baisser ses paupières, et même le docteur Disting ne pouvait affirmer s'il était conscient ou non. Tout ce que Lienty possédait sur cet homme, c'étaient deux mauvais clichés photographiques, un dessin à la plume, peut-être d'une technique superbe mais de vraisemblance incertaine, des caricatures et enfin le portrait écrit par un ancien compagnon de route, Aiguilleur lui-même, mais converti à l'idéologie d'une nouvelle société moins coercitive. Il avait écrit cet article lorsque la Panaméricaine était gouvernée une première fois par Fortalès. Par la suite il avait été censuré dans ces différents écrits.

De ce portrait, Lienty avait surtout retenu les précisions sur le comportement, les expressions du visage, des mains, du corps tout entier, mais de l'apparence physique ne restaient que quelques notations diffuses. L'une d'elles cependant était intéressante. Il se pencha une nouvelle fois sur le visage et observa le coin extérieur de la paupière gauche. Elle était bien là. Une minuscule verrue rose. Le journaliste, ancien condisciple du blessé, expliquait que celui-ci avait failli devenir aveugle en essayant de faire disparaître cette excroissance avec un acide. Une goutte avait atteint l'œil, détruisant un peu de liquide vitreux. Rien de grave, mais son compagnon n'avait plus jamais récidivé. Est-ce que cet unique signe de reconnaissance pouvait être pris en compte ? se demandait Lienty, alors que Disting l'observait attentivement. Il avait rencontré d'autres personnes qui portaient le même petit bourgeon de chair au même endroit. Il se redressa, soupira :

— Nous pouvons procéder au transfert vers la surface, dit-il.

Lui-même avait emprunté le monte-charge pour atteindre ce niveau inférieur où avait été installée la cellule médicale. Il avait écouté le jeune Teddy, l'un des deux assistants de Fleur, lorsque celui-ci lui avait raconté leur aventure, depuis le largage en parachute jusqu'à l'établissement d'une piste d'atterrissage, la lente pénétration dans la masse des troncs d'arbres, l'arrivée jusqu'à la voûte qui surplombait la clairière où l'épave se trouvait, cinquante mètres plus bas. Cet assemblage d'arbres était un véritable miracle. Il y en avait eu deux, en réalité. Le premier, cette ouverture, comme celle d'une caverne, sous l'épaisseur des troncs fauchés par l'horrible cyclone, et pour

finir cette immense salle faite de murs, de plafond de bois où les survivants avaient pu se décompter. Et ce fut là, dans le secret des chuchotements, que Lienty en apprit un peu plus sur ce qui s'était réellement passé. Jusque-là on avait évité de trop en dire dans les messages radio, sachant fort bien que les Aiguilleurs à l'affût pouvaient les décoder un jour ou l'autre.

— Qui survivait ? demanda alors Lienty.

— Gislake, Keverny blessé mais qui a fini par guérir, Joffran et cinq hommes, je crois, qui avaient choisi de monter la garde à l'extérieur.

Lienty respira à fond à plusieurs reprises avant d'en exiger plus.

— Je ne sais pas. Ils n'ont rien voulu dire. Ni s'il était en vie ni s'il était mort. Fleur était la principale intéressée et je ne pense pas qu'ils l'aient pourtant mise dans la confidence. Mais avaient-ils seulement des confidences à faire ?

— Il y avait X.

— Nous ne l'avons pas su tout de suite.

— Je veux descendre tout en bas, décida Lienty. Vous avez bien aidé au treuillage du Carminale que ces deux fous, Fleur et votre ami Fargo, utilisent pour poursuivre ce convoi ?

— Oui, voyageur Président. Je vais vous accompagner avec une arme. On ne sait jamais. Il y a d'énormes sangliers très agressifs. Mais il y a aussi des biches, des ours descendus de l'hémisphère Nord depuis le refroidissement.

Visiblement, Teddy, une fois sur les lieux mêmes où se trouvait l'épave du dirigeavion, n'était pas rassuré et jetait autour de lui des regards attentifs. Lienty, tout d'abord, n'avait vu que les murs de troncs d'arbres avant de découvrir les failles, les meurtrières étroites, les passages déjà élargis par les animaux. Au risque de provoquer des effondrements catastrophiques, les gros sangliers fondaient contre les troncs qui gênaient leur ruée et parvenaient à les déplacer suffisamment. Les biches et d'autres animaux venaient gratter la couche de glace pour déterrer des racines, des feuillages raides de gel.

Lienty alla se pencher sur les voies, incrédule devant ce travail effectué par les Aiguilleurs. Leurs engins de travaux ferroviaires étaient d'une efficacité incroyable. Rien d'étonnant d'ailleurs puisque depuis des siècles la Caste ne se consacrait qu'à ce seul idéal, répandre avec les rails, les voies, les réseaux, la culture artificielle de la société ferroviaire, appelée aussi société du Chaud.

— Une aberration de plus, se dit Lienty, comme jadis la volonté de convertir les pays essentiellement agricoles, ceux du nomadisme, au culte de la grosse industrie, ou bien de convertir par l'horreur de l'inquisition le monde entier à une seule religion, plus exactement à l'adulation d'une seule Église,

avant que d'adorer le dieu créateur de cette même Église. Brûler pour ce faire des innocents qui avaient leur propre idole.

— Ils ont d'abord envoyé une reconnaissance de draines, vous pouvez voir là-bas les rails en résine microbienne. Puis le gros des engins est arrivé avec pas mal de personnel. Tout de même ils ont dû tenir compte du plafond insuffisant pour un grutage normal. Nous autres, là-haut, dans notre planque, nous sentions menacés car un bras de ces grues pouvait d'un coup se libérer de son câble de frein et arracher notre plancher. Nous n'en menions pas large.

Il ne pouvait pas lui demander quel genre de garçon était ce Fargo qui accompagnait la fille de Lien. Il aurait aimé qu'il le rassure, lui affirme que c'était un type auquel on pouvait faire confiance. Mais Teddy paraissait le détester, lui garder une solide rancune, peut-être rongé par la jalousie. Mais lorsqu'il lui demanda si lui aurait pu accompagner Fleur à la place de Fargo, l'autre réagit en ricanements significatifs :

— Ce sont deux cinglés, l'un et l'autre, ils courent après des conneries. C'est elle qui a eu l'idée, mais avec cet illuminé de Fargo elle n'a pas eu de mal à le convaincre. Ils foncent vers rien du tout.

— Vous n'avez jamais couru après des conneries, vous-même ? ironisa Lienty.

Teddy, surpris, lui jeta un regard perplexe.

— Celle-là était la pire de toutes, celle à ne pas commettre.

— Peut-être que Fargo était amoureux de ma petite cousine, ce qui serait normal, et lorsqu'on aime on ne se soucie pas de prendre les risques les plus insensés. Vous n'êtes pas de mon avis ?

Par pitié il s'éloigna pour ne pas le voir rougir puis pâlir. Dès lors Teddy resta silencieux, certainement ravagé par le regret de ne pas s'être montré à la hauteur. Il avait joué les indifférents, les blasés quand Fleur lui était en quelque sorte tombée dans les bras, mais il ne pouvait plus l'oublier et ce bonhomme, le patron en quelque sorte, lui faisait toucher du doigt qu'il n'avait pas été digne de son sentiment.

Lorsqu'ils remontèrent, le malade avait été lentement hissé vers la surface avec des précautions infinies. Un infirmier se trouvait avec lui sur le monte-charge, surveillant attentivement l'ascension de celui-ci, évitant qu'il ne balance et ne heurte une paroi. Le danger d'éboulements était toujours présent et mieux valait prendre son temps. Il fallut deux heures pour amener X tout en haut. L'hydravion était là et décollerait dès que l'homme serait parfaitement bien installé à l'intérieur. Mais auparavant Lienty tint à donner un briefing très sobre, rappelant à tous qu'ils étaient tenus au secret absolu. Il ne leur confia aucune précision sur leur destination, celle-ci ne leur serait annoncée qu'une fois en vol. Tous allaient trouver la décision prise très désagréable, mais pour

l'instant Lienty n'avait pas trouvé mieux.

Le repaire de l'expédition lancée par Fleur au début serait complètement vidé de toutes traces. Un commando spécialisé dans ce genre de nettoyage absolu allait intervenir lorsque eux-mêmes seraient déjà loin.

— Mais votre nièce, dit Dusting, si jamais elle revenait vers ici ?

— Vos successeurs attendront deux semaines complètes, répliqua sèchement Lienty. Et ce n'est pas ma nièce.

CHAPITRE 23

La nuit où il parvint à envoyer son hologramme en balade dans les coursives de la Locomotive, sans quitter son bureau, surveillant sur écran les déambulations de son sosie pas aussi virtuel qu'il l'avait cru d'abord, mais défini dans une structure que plus tard il identifia comme étant un plasma presque palpable, fut une merveilleuse récompense pour lui. L'expérience terminée il s'octroierait une faveur, du champagne ou du vin rouge réputé jadis en Transeuropéenne, mais les deux étaient disponibles dans les caves réfrigérées et hydratées. Il avait revêtu sa représentation d'une combinaison noire afin qu'il se fonde dans un certain anonymat. Il jouait sur les touches du clavier avec jubilation, obtenait ce qu'il désirait. En fait c'était une véritable marionnette puisque ses propres mains organisaient sa vie, ses mouvements, et les fils habituels étaient remplacés par les ondes.

Jusqu'ici les essais avaient été décevants, car il n'avait pas su trouver la bonne longueur d'onde, ni le récepteur disposant de multiples canaux qui transmettaient ses ordres à la nano-motorisation. Il avait découvert que les réserves contenaient des milliers et des milliers de ces nano-moteurs, et que certaines étaient sous protection prophylactique, destinées à des implantations, des greffes corporelles. Il ignorait que la chirurgie pratiquée dans cette Locomotive par des robots médicaux avait atteint un tel niveau de technicité, et il se promettait de parcourir les fichiers de l'ordinateur gestionnaire de cette infirmerie. Pour l'instant, donc, il essayait de prolonger la promenade de sa créature, mais sans prendre trop de risques. Il savait que les caméras enregistraient cette errance d'un être virtuel, et que bientôt par la voix de Mylord on lui demanderait quelques explications. Il avait une réponse toute prête. Mais, curieusement, pour l'instant c'était le silence total, et intrigué il connecta un autre écran pour essayer de court-circuiter les caméras des corridors. Il avait déjà pratiqué ces détournements d'images, ce n'était pas très compliqué lorsqu'on disposait de la fréquence de ces objectifs. C'était un peu plus ardu avec les caméras filaires rattachées à un circuit de câbles aussi fins que des cheveux. Pour en démêler les écheveaux, il fallait une patience d'ange avant de trouver lequel était intéressant dans ces centaines de brins.

— Je crois, mon cher ami, que le sosie que nous allons vous ramener bien sagement à la dimension d'un simple disque contient toutes les infos vous concernant. Vous allez dormir jusqu'à la nuit prochaine, mais j'espère que la petite sortie vous aura plu et vous aura aéré.

Mais lorsqu'il voulut faire disparaître sa créature, celle-ci s'obstina à rester debout dans un couloir, immobile, comme plantée au sol. Il s'énerva sur

les différentes touches, pensa qu'un élément défectueux mettait tout le système en panne.

Et soudain, sur l'écran, une flaque d'ombre commença de se répandre comme l'aurait fait un liquide. Éclairée par un spot, une créature approchait, et Kurty crut d'abord que c'était un être vivant, un intrus qui avait réussi à s'introduire dans la Locomotive, il ne savait trop comment, car depuis la veille celle-ci roulait à quatre-vingts kilomètres de moyenne dans de grandes étendues désertiques du Moyen-Orient. Peut-être l'ancienne Turquie, et aussi la mer Noire complètement envahie par la banquise. Puis il comprit sa méprise. Cet intrus n'était autre que l'hologramme de son père, qui errait comme un fantôme dans les entrailles de sa machine et venait de rencontrer la propre reproduction virtuelle de son fils. Il crut défaillir, ne respirant plus, s'étouffant sans savoir comment relancer le réflexe de l'aspiration.

Ce qu'il voyait là, sur cet écran, dépassait l'entendement. Son père venait de poser ses deux mains sur ses épaules. Son cerveau enfiévré par ce spectacle, non seulement se leurrerait sur son sosie, mais aussi sur celui de Kurts le pirate. Il essaya de reprendre son équilibre mental, mais la séquence d'une longueur infinie, sans raccords, était d'une intensité superbe. Sublime avait-il envie de dire, alors qu'à nouveau il pouvait respirer, pas encore normalement, à petites coups rapides. Mais son cerveau était à nouveau irrigué de sang oxygéné. Et voilà qu'il, son hologramme, appuyait son front contre la poitrine de Kurts qui le dépassait d'au moins vingt centimètres. Il ne se rappelait pas que son père fût aussi grand, aussi large, mais il sentait contre son front la chaleur de son corps, les battements de son cœur.

— Impossible, connard ! se lança-t-il, les larmes aux yeux, impossible entre deux irréalités fragiles, deux clones virtuels en quelque sorte. Tout peut disparaître sans même laisser de traces. Une bulle de savon abandonne quelques gouttes, mais les hologrammes, pour si perfectionnés qu'ils fussent, non.

— Indéfectiblement sentimental, cria-t-il encore, je me croyais dur comme l'acier et je ne suis qu'un paltoquet amateur de mélés les plus nuls.

Peut-être, mais il fondait littéralement à ce spectacle. La main musclée de son père remontait dans la chevelure de son personnage, soulevait ses cheveux dans une caresse d'affection.

— Impossible ! Les cheveux ne sont pas dotés de nano-motorisation, ils doivent normalement rester plaqués sur le crâne. C'est une aberration totale de mon cerveau surchauffé. Je ne suis pas certain d'être éveillé, mais je dois rêver. Il faut que je sorte de cette mélasse douceâtre d'une réconciliation écœurante entre père et fils de méchante comédie.

C'était au-dessus de ses forces, insupportable, trop éprouvant à tous les niveaux physiques et mentaux. Il envoya ses mains à l'aveugle, sans lâcher

l'écran, et la trouva enfin, cette fameuse touche qui fit s'évanouir sa créature. Il ricana de voir le bras de son père encore arrondi autour des épaules de l'hologramme évaporé.

— On dirait que tu n'en reviens pas, lui lança-t-il, des sanglots dans la voix.

Puis, la gorge nouée, il se tut. Kurts le regardait avec une infinie tristesse dans ses yeux clairs. Il resta ainsi une dizaine de secondes, parut se retirer, mais en réalité une ombre l'aspirait, le dévorait par le dos, et bientôt ne subsista que le masque de la figure d'une telle vérité que Kurty le crut détaché du reste, comme un masque de fête.

Puis le néant. À son tour, comme son propre hologramme, celui-là disparut. Il n'y eut plus que ce couloir faiblement éclairé par un spot assez triste. Une rue mal famée de film ancien. Une image que Kurty, hébété, ne pouvait se résoudre à effacer. Avec elle disparaîtrait l'enchantement de cette rencontre extraordinaire.

Lorsqu'il l'eut fait, il ferma les yeux et essaya de mettre de l'ordre dans son incohérence où les sentiments les plus stupides l'emportaient sur la logique, sur le simple équilibre qui aidait à survivre.

— Qui est le manipulateur ? Il a fallu envoyer cet hologramme après l'avoir sélectionné, le manœuvrer à distance. Qui m'a joué cette ignoble comédie ? Qui croit pouvoir jouer avec des sentiments que je ne puis éprouver, sachant ce qu'était mon père ?

S'il y avait un manipulateur, il y avait aussi son mensonge à lui. Il trichait en proclamant que désormais il ne pouvait accorder un atome d'affection à son créateur.

CHAPITRE 24

Les galeries creusées dans l'isolant de la double coque ne dépassaient pas les quatre-vingts centimètres de diamètre et le plus souvent étaient assez rectilignes, et à ras de plancher du pont principal. Mais des embranchements permettaient de remonter en pente assez raide vers les ponts supérieurs. Gislake se demandait, d'ailleurs, comment un individu pouvait ainsi se déplacer avec un angle de cinquante degrés à escalader. Maljory, avec son obstination maladive, cherchait à saisir la raison de ces travaux clandestins.

— Pour quelle nécessité ces gens-là circulent-ils de haut en bas et d'avant en arrière ? Nous n'avons découvert aucune issue secrète leur permettant de sortir de la double coque. J'ai beau étudier les plans, et j'y consacre plusieurs heures par jour, je n'ai rien repéré de tel. Pouvez-vous m'en expliquer la raison ? Y aurait-il à notre insu des équipements spéciaux ainsi dissimulés ou bien des dépôts de nourriture, ou d'autres choses ?

— Je n'en ai jamais entendu parler, répondait chaque fois Gislake. Je n'étais qu'un pilote mécanicien, et j'étais le plus souvent occupé par les réacteurs que par les aménagements intérieurs.

— C'est un véritable labyrinthe. Jamais je n'aurais pensé qu'il en serait ainsi. J'ai souvent aperçu le dirigeavion en vol. J'étais surpris par ses dimensions, mais je ne m'attendais pas à tant de mystères. Nous savons une chose, il y a au moins deux personnes qui se cachent dans la partie inférieure et sous le plancher du pont principal. Ces deux personnes se déplacent le long d'un réseau de galeries étroites où elles doivent ramper le plus souvent. Quatre-vingts centimètres de large, c'est peu, et la plupart du temps elles doivent effacer leurs épaules en lançant un bras en avant et en ramenant l'autre en arrière.

— C'est donc, fit remarquer Gislake, qu'elles n'utilisent que peu souvent ces galeries. D'abord on y gèle, ensuite on y étouffe.

— Oui, mais elles en ont un besoin essentiel et nous ne savons pas pourquoi. Nous ne parvenons pas à explorer toute la partie inférieure, le sous-sol, si j'ose dire, de cet appareil, car lors du choc tout ça s'est écrasé. Nous y avons envoyé des gens, mais ils ont dû faire demi-tour. Et pourtant nos deux inconnus y vivent et se moquent bien de nous. La hauteur initiale de ce dessous de coque était de cinq mètres. Elle se trouve le plus souvent réduite à deux et même à un mètre avec éclatement des cloisons intérieures, si bien qu'il faudrait découper ces obstacles à la lance thermique. Nous ne pouvons nous le permettre, car les réservoirs de carburant sont fissurés et des gaz

inflammables se sont répandus un peu partout.

Il regardait Gislake sans cacher ses soupçons, mais le pilote avait fini par s'y habituer.

— Avez-vous entendu parler de ces insectes que l'on appelle termites ? Avant que cette série d'ouragans fantastiques ne déracine les arbres de l'Amazonie, ces termites commettaient des ravages énormes. Le quart de cette forêt était leur proie. Ce réseau de galeries creusées dans la double coque me rappelle leurs termitières. Si je retrouve les vues en coupe, je vous les montrerai et vous comprendrez.

— Vous avez retrouvé les stocks de nourriture dès que vous avez rejoint la clairière où l'appareil était échoué. Vous en avez relevé l'importance et depuis personne n'y a touché. S'il y avait vraiment des individus, comme vous dites, le stock aurait tout de même diminué.

— Justement, ces gens-là avaient tout prévu et les galeries sont destinées à les conduire vers ces stocks cachés. Je persiste à dire qu'au départ de ce convoi, une fois l'épave grutée, il semblait n'y avoir qu'un individu, mais un autre l'a rejoint. Celui qui se déplace nu dans la double coque pour une raison inconnue. L'isolant étant de la laine de roche, il doit avoir la peau lacérée sur toutes les faces.

Les tracés à la peinture rouge, à l'intérieur de la carlingue, maculaient le revêtement précieux de la contre-coque. Lors de sa construction à Lacustra City, on n'avait pas lésiné sur ces équipements décoratifs, et si Ann Suba avait pu voir ce qu'ils étaient devenus, elle n'aurait certainement pas apprécié. Comme si Maljory cherchait à radiographier l'espace entre les deux coques, il fixait ces trainées de peinture, capable de passer de longues minutes de la sorte. Il en suivait le cheminement vers les étages supérieurs et Gislake l'accompagnait en silence, sachant que s'il essayait de rester en arrière, l'ingénieur général le rappellerait.

— Nous sommes sur la piste de cette brillante scientifique Ann Suba, dit-il soudain, surprenant le pilote qui quelques secondes auparavant pensait également à cette femme.

— Nous la ferons venir lorsque l'épave sera arrivée à bon port.

— Je ne pense pas qu'elle acceptera, dit Gislake.

— Pourquoi pas ? Elle a déjà travaillé pour la Panaméricaine, puis pour la Compagnie du Consortium des Bonzes. Elle n'y a pas remporté de gros succès, mais nous avons appris que Tharbin attendait d'elle qu'elle accepte de construire un deuxième dirigeavion. Il y avait aussi un autre candidat sur les rangs, le président d'une Compagnie, la Tcherskicie au nord-est de l'ancienne Sibérienne.

— L'inventeur du premier type de glisseurs, poursuivit Gislake. Un

modèle fut apporté aux Kerguelen par l'actuel président Liensun Rag, et à partir de là s'est développée une importante industrie de fabrication de véhicules sur coussins d'air.

Cette précision fit grimacer Maljory.

— Si elle refuse de travailler pour vous, que ferez-vous ?

— Ce n'est pas le problème, répondit Maljory.

— Pourquoi reconstruire cet appareil alors que vous ne serez jamais autorisé par les lois de la CANYST à le faire voler ?

— Ça ne vous regarde pas.

Ce qui ne découragea nullement le pilote.

— Penseriez-vous l'utiliser pour des travaux de levage ? La reconstruction des anciens réseaux ferrés est une entreprise fantastique qui vous engagera pour toute une génération et exigera des moyens colossaux. Le dirigeavion peut transporter vers des régions difficiles, inaccessibles, tout le matériel nécessaire pour implanta des rails.

Il savait fort bien que ce n'était pas l'objectif de l'ingénieur général. Plus il vivait auprès de lui, plus il se persuadait que Maljory préparait une sorte de schisme contre la Caste en général, qu'elle soit au sud ou au nord. Il était assez intelligent, et surtout pragmatique pour réaliser que le transport par train avait ses limites. Jamais plus les banquises ne recouvriraient la planète en totalité. L'océan Pacifique et l'océan Indien résistaient, possédaient des réserves de chaleur qui leur permettraient de rester navigables durant des décennies. L'hégémonie de la Caste ne pourrait donc jamais conquérir ces immensités représentant plus de deux cent cinquante millions de kilomètres carrés, avec la partie de l'Atlantique Sud rebelle aussi à la glaciation.

— N'allez pas bâtir des suppositions chimériques sur ce que nous ferons de cet appareil, lui lança Maljory, se doutant qu'il entretenait des pensées trop dangereuses.

— Venez avec moi, nous allons pénétrer dans le sous-sol de l'épave. Je veux vérifier certains points.

CHAPITRE 25

Depuis que Zixiss avait repris possession de la navette, Ann Suba avait retrouvé une certaine tranquillité d'esprit. Elle dormait mieux, était moins sur le qui-vive.

— Je vous ai parlé de ce pilote de navette que j'ai eu la chance de rencontrer dans cette Compagnie lointaine de la Panaméricaine ? Il était en compagnie d'une jeune femme que je connais bien puisque ses parents, originaires comme moi de Flatty, m'ont caché longtemps chez eux, lui avait-il expliqué par échange mental.

S'il avait appris une chose des Terriens qu'il avait côtoyés, c'était l'art de la dissimulation. Lorsqu'il était, avec les autres sphales dans le Bulb, il ne songeait jamais à cacher ses pensées, même les plus désagréables pour lui et les autres. Mais son séjour sur Terre lui avait appris l'hypocrisie, et il ne raconta pas à cette femme comment il avait dû abandonner cet asile que lui offraient les Marqua, après avoir assassiné un certain nombre de personnes innocentes. Il préférait qu'elle ignore que parfois sa personnalité se dédoublait pour faire de lui un redoutable prédateur. Dans le Bulb, les sphales avaient un ennemi héréditaire, les laineux, des animaux qui vivaient dans la flore intestinale de la créature de l'espace, une véritable jungle. Les sphales appartenaient à la faune intrinsèque des Bulbs, alors que les laineux étaient des parasites ravageurs. Les Bulbs demandaient aux sphales de les débarrasser des laineux. Et au fil des millénaires l'obsession des sphales était donc leur destruction, avec le plus souvent des dérapages catastrophiques. Zixiss, à plusieurs reprises au cours de son séjour sur Terre, avait cru voir des laineux en lieu et place des hommes et les avait massacrés. Désormais il se surveillait féroce, et quand des pulsions étranges le secouaient, il préférait s'éloigner des humains.

— Quand vous m'avez appelé, je me trouvais à la frontière Ouest pour attendre ce pilote qui se nomme Césaire Sangole. Je pense qu'il va nous apporter toutes ses connaissances et nous faire effectuer de grands progrès en quelques jours. Ah, je dois vous dire que Césaire est un Noir. Je sais que certains humains se détestent à cause de la couleur de leur peau.

— La couleur de celle de ce Sangole n'a pas d'importance pour moi. Je n'appartiens pas à ceux qui se comportent ainsi.

— Ce Césaire doit arriver à Alma Ata, s'il réussit à traverser de si grandes distances. Alma Ata est un terminus de train. Pour le Gobi il n'y a que des caravanes de chameaux ou parfois des chevaux. Peut-être pourra-t-il en

acheter un pour atteindre les environs de Landal Gobi. Il ne pourra aller plus loin sans risquer sa vie. J'irai le chercher. Nous avons prévu un harnais que je suspendrai à mon corps. Je peux transporter l'équivalent de son poids, par bonds de vingt de vos kilomètres environ. Entre chaque vol, il me faudra récupérer au moins une heure, si bien qu'au cours d'une nuit ce système nous laisse la possibilité de cinq vols. Au-delà je serais trop épuisé pour continuer. Et le dernier sera exténuant, car je devrai hisser Césaire jusqu'au cockpit. C'est pourquoi vous devrez passer cette nuit-là dans la navette.

C'était bien ce qu'elle appréhendait depuis qu'il y avait fait allusion, quelque temps auparavant.

— Je devrai me justifier auprès de Oul-Azam, le seigneur de la guerre. Il sera furieux, car une femme, même une femme de mon âge, doit rentrer à la nuit chez elle et ne plus en sortir. Je devrai prétexter un travail particulièrement absorbant et urgent, mais malheureusement il a des doutes sur mes compétences scientifiques. C'est un primitif qui ne croit qu'en la magie, les forces obscures, les chamans.

— Sans votre aide je n'y parviendrai pas, déclara brutalement Zixiss, peu habitué à des discussions interminables. Oul-Azam sera bien forcé de vous laisser faire, si vous ne descendez pas de la navette quand ses hommes hisseront la plate-forme. Vous préparerez un billet pour qu'on le lui remette.

— Cela va le remplir de méfiance et il fera éclairer la navette par tous les projecteurs. Si bien que lorsque vous arriverez en volant, ce Césaire pendu en dessous de votre corps, vous apparaîtrez en pleine lumière et les gardes vous tireront dessus. Non, je crois que je vais devoir habituer Oul-Azam à me voir passer des nuits tout là-haut, dans l'habitable. Je lui expliquerai qu'avant le retour de Tharbin, je dois effectuer un travail minutieux et très long.

— J'ai bien voulu revenir ici, mais ce sera tout. Vous ne me reverrez qu'en compagnie de Césaire Sangole. Je ne comprends pas pourquoi vous m'avez fait revenir. J'ai cru qu'il y avait quelque catastrophe en prévision.

— Je ne supporte plus de rester seule au milieu de ces gens-là. Nous vivons les uns à côté des autres dans un décalage constant. Je suis à des siècles de leur façon de vivre, de leur religion, de leurs mœurs, et je ne supporte plus d'en être le témoin.

— Vous êtes trop... comment dit-on déjà dans votre langue ? Même par télépathie j'ai du mal à l'exprimer.

— Imbue de moi-même, soupira-t-elle, c'est certainement exact, mais je ne vais pas changer à mon âge.

— Je ne comprends pas ce que l'âge vient faire, répondit-il. Lorsque je vous ai contactée la première fois, alors que vous étiez dans cette exploitation pétrolière, vous m'avez aussi traité avec mépris, même quand par la suite vous

avez compris ce que j'attendais de vous. Votre haute culture scientifique vous empêche d'accéder à de simples demandes indignes de votre savoir.

Elle acceptait la leçon sans révolte, trop lasse, trop démoralisée par ce long séjour dans ce lieu effroyable, pour faire appel à ses indignations virulentes dont elle était prodigue naguère.

— Ce n'est pas tout à fait ça, reconnut-elle avec lassitude. Si je me suis montrée hautaine, c'est que je ne me suis jamais intéressée à tout ce qui touche à l'espace. Je suis quelque peu coincée dans l'enseignement que j'ai reçu et dont j'ai développé certains acquis, mais toujours dans une logique dont je refusais de m'écarter. Pour pénétrer dans les mystères de l'espace, il faut avoir un esprit plus large que le mien, des facultés de curiosité que j'ai perdues. Je vis, depuis maintenant vingt ans, sur ce que j'ai thésaurisé en connaissances. Je ne m'en écarte plus et ce que vous attendez de moi m'effraye plus que ça ne me vexe.

Avait-il saisi les nuances de sa réponse, elle ne pouvait le dire. Il annonça son départ pour la nuit prochaine, lui dit que lorsque Césaire arriverait à ce terminus frontalier, il le lui annoncerait.

— Je le ferai de nuit, vers les dix heures. À partir du quatrième jour après mon départ, ouvrez votre esprit chaque soir à cette heure-là.

Le lendemain, lorsqu'elle remonta dans l'habitable, il était parti, comme annoncé. Elle venait à peine de s'installer lorsqu'une rumeur monta du campement, et elle regarda vers le bas à travers un hublot, vit que tous les gens rassemblés levaient la tête. Elle ne pouvait rien voir, même en se tordant le cou. Mais lorsqu'une masse apparut enfin elle sut que c'était le dirigeable de Tharbin. Elle faillit hurler de rage. Cet imbécile intervenait trop tôt.

Puis à la réflexion elle trouva que ce retour rapide du Président avait une signification et elle s'attendit au pire.

CHAPITRE 26

Jdriège se matérialisa devant le Carminale où Fargo, installé aux commandes, était en train de se demander s'il devait continuer d'avancer ou si mieux valait patienter. Devant eux le convoi avait stoppé brutalement, peut-être bloqué par un écroulement de la voûte ou des murailles. Il essayait de percer l'obscurité pour distinguer la lanterne arrière du fourgon de queue réduite à un petit point lointain, lorsque celle-ci s'occulta puis se ralluma.

— Bizarre, le feu arrière clignote comme s'ils avaient des problèmes électriques à bord.

Quittant la couchette où elle essayait non de dormir mais de calmer son anxiété, Fleur colla elle aussi le nez au pare-brise et comprit tout de suite ce qui se passait.

— Il y a quelqu'un dehors. Un bonhomme qui marche entre les rails et qui parfois masque la lumière ou la découvre.

Elle surprit la main de Fargo cherchant son lance-missiles personnel.

— Attends. Je crois que c'est lui.

— Ton sauvage, ton rouquin ?

Il ne pouvait se permettre d'envoyer les faisceaux de ses phares et se recroquevillait sur son siège, certain que Fleur se trompait et que c'était une patrouille d'Aiguilleurs qui arrivait sur eux. Il enclencha la marche arrière, mais furieuse elle coupa le contact et déjà suspendue à dix centimètres du sol, le Carminale s'affaissa dans les replis de sa jupe. Jupe qui emprisonnait l'air de sustentation lors de la marche.

— Il vaut mieux prendre le large, protesta-t-il.

— Inutile, il nous rattraperait le temps qu'on atteigne une certaine vitesse, et en marche arrière ce n'est pas évident.

Elle ouvrit la portière droite et sortit. C'était bien Jdriège, elle le reconnut à l'odeur de sa fourrure. Une odeur animale, mais pas désagréable.

— Vous êtes plus proche que prévu, constata-t-il.

Il se pencha par l'ouverture de la portière pour examiner Fargo qui n'en menait pas large. Malgré l'obscurité ambiante, il avait déjà évalué la carrure impressionnante du Roux.

— Salut, fit ce dernier. Vous venez aussi ?

— Non, je reste avec le glisseur.

— Alors nous y allons, car ils finiront par trouver la panne. Un fusible qui a déclenché une alerte au feu. Le temps de vérifier et ils repartiront.

— Je ne savais pas que tu avais de telles connaissances en électricité, remarqua Fleur intentionnellement.

Fargo se faisait la même réflexion et comprit qu'il y avait une autre explication dans cette histoire. Mais déjà Jdriège repartait en direction du train, et Fleur eut juste le temps de l'embrasser sur les deux joues, avant de lui courir après.

— Nous devons longer une bonne partie du convoi, remonter toute la chenille des plates-formes pour pénétrer à l'intérieur. Quand il y a une alerte, les gardes se mettent en position un peu partout. Nous devons attendre le démarrage pour monter à bord, car alors ils rejoindront leur casernement.

— Mais je ne pourrai jamais courir aussi vite, protesta-t-elle dans un souffle. Déjà j'arrive à peine à te suivre.

— Ce convoi pèse des milliers de tonnes et le démarrage est presque imperceptible. Pendant près d'un kilomètre, il roule bien moins vite qu'un type qui se promènerait avec son chien, comme j'en ai vu chez toi, aux Kerguelen. J'avais trouvé bien amusant qu'un bonhomme fasse ça.

Il s'écarta des voies, se colla aux murailles de troncs irrégulières qui offraient de multiples cachettes, certaines même devaient déboucher sur l'autre côté de ces enceintes.

Des lumières jalonnaient le convoi jusqu'aux locomotives, et Jdriège s'arrêta.

— Restons ici, c'est quand il démarrera que nous devons courir.

— Longtemps ?

Il avait toujours eu du mal avec le calcul des distances en kilomètres ou en miles. Les Roux comptaient en jours de marche, sans trop chercher la précision. Les Hommes du Chaud voulaient toujours être fixés au maximum sur chacune des tâches à accomplir dans un délai donné.

— Tu entends ?

— Les locos ?

— Pleine puissance et les roues patinent. Le convoi n'est pas prêt à démarrer. Les gardes ne vont pas tarder à s'en aller, mais il faut en être certains. Ils ont ordre de tirer sur tout ce qui leur paraît suspect autour du convoi.

— Ils se doutent que nous les suivons ?

— Non, il ne s'agit pas tellement de vous, mais des autres Aiguilleurs. Ce qui se passe avec l'épave du dirigeavion est très bizarre. C'est une opération clandestine de récupération, ignorée de la majorité de la Caste. Ce sont des gens qui veulent récupérer le dirigeavion pour eux-mêmes, sans qu'on sache ce qu'ils veulent en faire.

Fleur colla presque ses lèvres à son oreille qu'elle avait toujours trouvée gracieuse sous les cheveux qui ondulaient.

— Hé, Jdriège, tu ne l'as pas trouvée tout seul cette histoire d'Aiguilleurs voulant s'emparer de l'épave aux dépens des autres. N'essaye pas de me faire croire le contraire, car dans le fond de toi-même tu te fiches bien, de ces manigances entre Aiguilleurs, puisque ce sont des Hommes du Chaud que dans votre langue vous appelez même les Hommes du Cauchemar. Moi aussi, je suis une Fille du Cauchemar.

Le convoi s'ébranlait vraiment, les différentes voitures s'entrechoquaient, excepté la chenille dotée d'un système d'attache gigogne hydraulique qui manœuvrait dans silence total. Mais pour l'instant on aurait pu suivre l'ensemble sans peine.

— Il faut courir un peu, les gardes s'en vont.

Elle le croyait sur parole, car elle ne voyait rien à cause des lumières éblouissantes. Elle surveillait la vitesse du train, redoutant que soudain celle-ci ne s'emballe et qu'elle ne puisse accompagner son neveu. Mais visiblement les locomotives peinaient à atteindre une moyenne même faible, les roues patinant toujours sur un verglas épais dans une vapeur blanchâtre. Les arbres mêmes gelés, devaient exsuder une grande humidité qui se déposait sur le sol et les rails.

Ils atteignaient l'extrémité de cette chenille qui ondulait sur les rails. Ceux-ci posés à la hâte ne respectaient pas un parallélisme parfait, mais les bogies spéciaux corrigeaient les écartements variables. Ils se hissèrent assez loin de l'épave et rampèrent pour s'en rapprocher. Le revêtement de ces plates-formes était recouvert de verglas, ce qui demandait de gros efforts pour avancer. Et avec les cahots il fallait se cramponner sous peine d'être éjecté en bas du convoi. Enfin ils atteignirent la carcasse et la longèrent encore un peu. Jdriège tâtonnait du bout des doigts et soudain une trappe jaillit, s'abaissant vers l'extérieur.

— Vas-y, je te suis.

Elle eut l'impression de plonger dans un autre univers qui empestait le fuphoc, l'huile minérale de vidange, l'ozone des appareils électriques et l'odeur rance du renfermé.

— On peut marcher à quatre pattes puis on pourra se relever, accroche-toi à moi.

CHAPITRE 27

Lorsqu'il appela Louria par le railphone, il ne pouvait expliquer ouvertement les trouvailles qu'il avait faites en recherchant dans les plus anciennes archives de la Panaméricaine. Mais son amie comprit qu'il envisageait de mettre au point un ancien système de communication dont elle ignorait tout.

— Je vais venir passer deux jours avec toi. Ici, j'ai effectué un tri parmi les pour et les contre, je ne veux pas m'embarrasser de gens qui seront plus un frein qu'une force de progrès. Je me contenterai d'une petite équipe, s'il le faut. Les autres iront où ils voudront. Il ne manque pas de laboratoires, d'observatoires, d'écoles de recherche et même d'instituts de l'enseignement universitaire qui ne seront que trop heureux d'accueillir d'anciens astrophysiciens de NPST. Nous sommes quand même une référence, non ?

— Attention au syndrome Ann Suba de la grosse tête, répliqua-t-il, quelque peu inquiet de l'entendre tenir ce langage.

— Je mets au point les lettres de recommandations pour ceux qui vont partir, ce qui explique que je me jette ainsi des fleurs. Je ne veux pas qu'ils soient au chômage, même si je n'ai pas la moindre amitié pour eux.

— Tu es dure avec ceux qui n'admettent pas cette fameuse théorie.

— C'est aussi la tienne, ne l'oublie pas. Je sais que je suis intransigeante sur le sujet, mais ne viens pas me dire que nous faisons fausse route. Regarde un thermomètre et tu constateras que nous avons tout de même eu nos petits succès.

Il retourna à ses écrans où les plans de ces vieux ordinateurs figuraient, il y en avait de deux sortes, les uns fonctionnaient avec des fluides et pendant plus d'un demi-siècle avaient été utilisés dans l'ex-Australienne, une fédération de petites Compagnies ferroviaires appartenant à la sphère géographique de l'ancienne Australie. C'était un système qu'il qualifiait de baroque, mais qui avait tout de même fait ses preuves. Il n'était pas très rapide et nécessitait des capillaires parfaits. Il estimait qu'on pouvait y songer dans le cas d'une installation intérieure d'un même endroit, mais que pour envoyer des informations à grande distance ce serait hasardeux. Et surtout d'une lenteur désespérante. Mais il semblait que les gens de cette fédération, jadis, disposaient de tout le temps nécessaire et ne se bousculaient pas inutilement dans la vie.

Il était beaucoup plus intéressé par une autre invention, qui elle aussi avait

eu quelques années de gloire dans une autre partie du monde, vers le nord de l'Asie par exemple : les ordinateurs protéiniques utilisant les fonctions chimiques d'hétéroprotéines et leur rôle dans la structure et les fonctions de la cellule. Ce système reprenait à son compte le mode d'expression de l'information génétique tout simplement, mais détourné de sa véritable destination. Le dernier problème à résoudre était celui de la transmission des données une fois l'information codée génétiquement. Il avait déniché un très ancien catalogue de récepteurs radio datant de l'année 1928, et tout de suite avait buté sur un sigle TSF, sans savoir ce que ça signifiait. Téléphonie sans fil, mais dans le sens de radiodiffusion. Et vers la fin de ce catalogue il découvrit une série de pages proposant du matériel divers pour la réparation de ces récepteurs. Ces derniers étaient de véritables meubles qui ne pouvaient qu'encombrer les intérieurs. On voyait d'ailleurs des illustrations avec toute une famille en vêtements d'époque, dans un salon ahurissant d'encombrement, regroupée autour d'un de ces appareils. Les mots d'hétérodyne, de lampes triodes, lui étaient inconnus et les explications attendues étaient ailleurs que dans cet ouvrage uniquement publicitaire, destiné à la vente. Il flairait une possibilité de transmettre les messages génétiques en dehors du système habituel fait de circuits intégrés et de logiciels. L'essentiel, pour l'instant, c'était de pouvoir contacter Louri et les quelques personnes qui participeraient à cette mission. La fabrication de ces émetteurs-récepteurs d'un type préglaciaire ne pourrait être confiée à une entreprise, tout juste à un artisan acceptant d'en garder le secret.

CHAPITRE 28

Dans son traintel, Songe réfléchit à la proposition que le président Reiner lui avait faite par l'intermédiaire de cette Marina Estaban. C'était la directrice de cabinet de Reiner et vers la fin de l'entrevue elle lui avait demandé si, dans le temps, elle avait connu Lien Rag. Tout de suite, Songe avait compris, rien qu'au ton ému de cette question, que cette fille avait pour l'ancien glaciologue beaucoup plus qu'un élan de curiosité. Elle n'avait pas sa pareille pour flairer chez les autres les regrets ou les espoirs d'une passion amoureuse, et cette Marina avait certainement eu une aventure avec Lien. Elle eut d'abord envie de la rendre jalouse, puis elle estima qu'elle avait plutôt besoin de cette femme pour l'avenir de sa mission.

— Je l'ai connu, bien sûr, puisqu'il est le père de Liensun avec lequel j'ai eu une liaison durant de nombreuses années, une liaison quelque peu élastique, je le reconnais, mais nous ne pouvions totalement nous oublier, et lorsque nous parvenions à nous rejoindre c'était tout de même merveilleux. Je n'ai jamais eu avec Lien Rag que des rapports assez formalistes.

— Nous serions très heureux de le savoir en vie, murmura Marina, croyant donner le change avec ce « nous » qui paraissait englober aussi le président Reiner.

Songe préféra ne rien dire, mais dans le fond d'elle-même elle était persuadée que Lien Rag était mort, et trouvait que cette expédition pour le retrouver prenait des proportions exagérées, avec ces engagements militaires sans raison réelle. L'argent qui se dépensait en Amazonie finirait par mettre les Kerguelen en déficit.

Pourquoi se serait-elle souciée du budget des Kerguelen ? se dit-elle plus tard, une fois dans son compartiment. Elle allait partir à l'autre bout du monde et se moquait bien des affaires de ce pays. Mais d'avoir indirectement parlé de Liensun, lorsqu'il avait été question de son père, avait ravivé en elle cet émoi qu'elle avait toujours ressenti pour lui. Parfois elle le haïssait et le quittait pour de longues périodes, mais elle finissait par ressentir un désir irrésistible de le revoir.

Elle s'écroula sur son lit, essayant de retenir ses larmes. Elle repartait pour China Voksal, à plus de dix mille kilomètres de là, et peut-être ne reviendrait-elle jamais. Elle restait allongée, les yeux fermés, lorsque soudain il y eut énormément de bruit dans le couloir de son étage et puis quelqu'un tira deux coups de feu. Elle se redressa, s'approcha de la porte, vit avec stupeur que celle-ci était trouée en deux endroits. En même temps une voix rude s'éleva

de l'autre côté :

— Voyageuse Songe ? Je suis le commandant Tisly chargé de votre protection. Nous venons d'intercepter un individu qui était en train de trafiquer votre serrure. Voulez-vous nous ouvrir, s'il vous plaît ?

Elle resta debout, silencieuse, plus effarée que vraiment apeurée.

— Voyageuse Songe, auriez-vous été touchée ?

— Non, réussit-elle à dire, mais je ne peux vous ouvrir sans m'assurer de votre qualité de policier.

— Téléphonnez à voyageuse Estaban pour qu'elle vous confirme ma qualité de commandant de la Sécurité. Vous avez son numéro, m'a-t-elle dit.

— C'est bon, je vous ouvre.

Ils étaient quatre dans le couloir, dont deux maîtrisaient un homme qui lui tournait le dos.

— C'est un tueur à gages venu de Magellan Station. Nous le pistons depuis qu'il a débarqué d'un bateau régulier. Nous avons son signalement. Nous surveillons ce traintel depuis plusieurs jours, sur ordre de la présidence. Vous n'êtes pas blessée ? Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Oui, d'un verre de quelque chose de fort, répondit-elle.

Dès lors elle cessa d'entretenir sa nostalgie au sujet de ce départ, ayant même hâte de se retrouver en pleine mer, en route pour le Sud-Est asiatique. Mataxa ne désarmait pas, alors que la situation de la Caste était de plus en plus fragilisée.

On lui monta une bouteille de vodka dont elle se servit un plein verre, mais au moment de boire elle jugea stupide de choisir cet anesthésiant pour oublier durant quelques heures qu'elle avait failli être tuée. Elle n'en prit que quelques gorgées, alla déposer le restant dans la salle d'eau. Elle refusait de fuir, étant bien décidée à faire face. Reiner lui offrait une belle occasion de s'en sortir et elle voulait réussir. Si bien qu'au lieu de ressasser le danger qu'elle venait de courir, elle préféra imaginer l'avenir, se voyant revenir à bord d'un dirigeable qui se poserait au milieu d'une foule admirative sur l'aéroport de Punta Arenas. Mais elle n'était pas femme à s'entretenir d'illusions, et elle s'assit à la petite table rabattante de son compartiment avec de quoi écrire.

Elle n'avait jamais imaginé que le Consortium des Bonzes puisse avoir dissimulé, à l'insu de Tharbin, une partie des dirigeables. Dans le temps, ceux-ci portaient toujours des noms où figurait le mot de soleil, et la Compagnie elle-même s'intitulait Compagnie des Cargos-Dirigeables du Soleil. Elle s'en voulait d'avoir manqué d'intuition. Tharbin était le chef du Consortium, mais les Bonzes qui en constituaient l'effectif étaient tous, à

l'époque de leur apogée, de riches négociants qui disposaient de moyens illimités. Certes, le réchauffement avait semé une grande panique chez eux, et la proposition d'Opérasque de leur offrir une Compagnie dans l'Extrême-Nord, était une opportunité bienvenue. Mais de là à renoncer à leurs richesses, à douter de l'avenir, il n'en était pas question chez eux. Ils appartenaient à des lignées qui bâtissaient leur empire sur des générations, sans jamais renoncer ni se décourager devant les événements les plus cruels. Ils avaient l'éternité pour eux.

— Conclusion, les dirigeables sont bien pour la plupart à China Voksal ou dans les environs, et j'ai été stupide. J'aurais dû y revenir lorsque j'ai quitté Tharbin, au lieu de fuir dans l'hémisphère Sud où en définitive je me suis fourrée dans des situations inextricables. Je suis interdite un peu partout et pire, menacée d'être descendue par ce fou de Mataxa. À son propos, j'ai manqué une belle occasion de m'en débarrasser. À bord de ce bordel ambulante qu'il avait imaginé pour moi, j'aurais dû patienter jusqu'à ce qu'il me rende visite, histoire de jouir de mon avilissement. Il aurait fini par venir, mais il attendait patiemment, comme une sale ordure sadique qu'il est, que je tombe au plus bas et que j'en vienne à me traîner à ses pieds pour le supplier de m'arracher à cet enfer. J'ai une fois de plus manqué de patience. Aujourd'hui je serais débarrassée de lui. Et à tous les coups Mataxa finira par savoir que je me suis réfugiée là-bas au loin, à China Voksal, et dépensera des fortunes, s'il le faut, pour m'envoyer une équipe de tueurs. Je ne pourrai lui échapper éternellement.

Elle appela Marina Estaban, mais on lui dit qu'elle ne serait de retour qu'en fin d'après-midi. Elle laissa un message demandant qu'on la rappelle, et cette jeune femme le fit.

— J'ai appris cette tentative d'assassinat, mais j'étais en réunion en dehors de la capitale.

— Écoutez, dit Songe, ce tueur était envoyé par Mataxa. Si vous ne parvenez pas à intercepter celui-ci, je ne serai jamais en sécurité. Il me fera assassiner aussi loin que j'aille, et votre mission ne sera jamais accomplie. Il fallait que vous le sachiez. Je vais à China Voksal, mais tant que je n'aurai pas la certitude que Mataxa ne peut plus me nuire, je ne mettrai aucun enthousiasme pour retrouver ces foutus dirigeables, même si je découvre où ils peuvent bien être cachés.

— Vous vous êtes engagée à respecter notre contrat. Vous avez touché le quart des deux cent mille océanos, vous ne pouvez nous faire chanter avec ce Mataxa.

— Je vais me gêner, tiens. Vous ne savez pas que je suis une planche pourrie sur laquelle vous vous êtes cramponnée ? Et qui parle de contrat ? Je vous en ai demandé un et vous avez refusé de me satisfaire. De crainte qu'on

ne retrouve des preuves de notre alliance, pour ne pas dire complicité. Car enfin, aller voler un dirigeable dans une station appartenant aux Bonzes, c'est tout de même une cause d'incident diplomatique, non ?

Il y eut une demi-minute de flottement au cours de laquelle Songe redouta d'être arrêtée sur-le-champ et dépouillée de cette avance de cinquante mille océanos.

— Notre Sécurité recherche activement le commanditaire de cette tentative de crime et au besoin poursuivra son enquête en dehors de nos frontières. Satisfaite ?

— En partie seulement. Lorsque je serai là-bas, débrouillez-vous pour me tenir au courant. J'ignore tout de la situation actuelle de China Voksal, possible que la Caste y soit solidement implantée, désormais. Dans ce cas, Mataxa disposera d'une base d'opérations. Ma mort sera la fin de vos espoirs.

CHAPITRE 29

C'est en vain qu'il essaya de sortir des réserves cet hologramme représentant son père, Kurts le pirate allant et venant. C'était un film repiqué de séquences antérieures, très certainement, mais justement où étaient ces dernières ? Non seulement il ne trouvait pas le support de son hologramme, mais ceux de ses activités passées avaient aussi disparu. C'était inimaginable. Son père, qui n'avait jamais caché son narcissisme excessif, en serait arrivé à détruire ces témoignages de toutes ces années exaltantes pour lui. Il se vantait souvent de ses exploits. Lorsqu'il était mort, Kurty n'était qu'un enfant, mais il gardait le souvenir de ces récits enflammés de son père, surtout lorsqu'il discutait avec Lien Rag. Ils avaient partagé pas mal d'aventures ensemble, et la plus extraordinaire avait été ce séjour dans le Bulb, là-haut dans l'espace. Là où lui-même avait été conçu, où Lien Rag avait perdu la tête, étant devenu un légume soigné par Kurts et lentement ramené à la conscience de la réalité. Dans ces discussions entre les deux amis, c'était surtout son père qui exultait le plus, s'enflammait dans de longues tirades épiques qui laissaient admiratif même Lien Rag.

Non, son père avait trop le culte de lui-même pour avoir détruit avant sa mort tout ce qui faisait sa gloire passée. Il avait peut-être enregistré certaines volontés, réglé même les circonstances de la vie future de son fils, mais n'aurait jamais consenti à ne pas laisser de traces. Au contraire, ces enregistrements sur sa vie ne pouvaient, dans son esprit, que redonner à Kurty l'envie de l'égaliser, et même de le surpasser. Kurts le pirate cultivait ce genre de concept éducatif assez rétrograde, et en contradiction totale avec l'anarchisme dont il se réclamait le plus souvent.

Il se doutait bien que ses fouilles désespérées dans le tréfonds des différents dépôts ne passeraient pas inaperçues, mais il fut tout de même surpris lorsque Mylord, la Voix de son Maître, ainsi qu'il le surnommait, intervint avec son expression la plus douce.

— Nous pouvons certainement vous venir en aide. Depuis quelque temps vous paraissez avoir perdu quelque chose et peut-être sommes-nous à même de le trouver ?

— Mylord, mon ami, je voudrais savoir une chose, répondit-il, suivez-vous des cours de diction ?

Depuis quelque temps il avait mis au point ce genre de réplique lorsqu'une intervention de Mylord le gênait, il savait qu'ainsi il le laissait sans voix, et que tout le système dont il n'était que la synthèse vocale se démenait,

pour comprendre où il voulait en venir avec une demande aussi saugrenue.

— Je ne suis pas à même de vous répondre, avoua Mylord, retrouvant du même coup un accent métallique habituel.

— Pourtant c'est flagrant, mon cher. Vous avez depuis quelque temps de subtiles nuances dans la voix. Ce n'est plus la voix fabriquée artificiellement du début, mais selon les circonstances vous pouvez être compatissant, mielleux et même il vous arrive d'avoir des raucités d'un érotisme certain, comme si vous me faisiez des avances amoureuses.

Là, il allait être tranquille un bon bout de temps, celui nécessaire aux ordinateurs pour digérer cette réflexion. Il savait pertinemment que tout ce qui prenait une tournure graveleuse dans les échanges vocaux insupportait la synthèse informatique. Ce qui correspondait à la personnalité austère de Kurts. Non que ce dernier détestât le sexe et le plaisir qu'il pouvait en tirer, mais les à-côtés comme la gaudriole ou les plaisanteries salées l'horripilaient. Et les ordinateurs en avaient toujours tenu compte.

Il poursuivit donc ses recherches encore deux bonnes heures avant que Mylord ne se manifeste à nouveau, et cette fois d'une voix gourmée, comme amidonnée de bienséance.

— Nous n'avions aucunement l'intention de vous déplaire en modifiant la tonalité de la voix de synthèse que vous désignez habituellement sous le nom de Mylord. Nous vous avons entendu vous plaindre, au début de votre venue dans la Locomotive, de sa sécheresse artificielle et nous avons cherché comment y remédier. Mais désormais nous en resterons à cette tonalité, en vous présentant toutes nos excuses. Pouvons-nous maintenant vous apporter notre aide dans vos recherches ?

CHAPITRE 30

Lorsque Liensun prit connaissance du message codé de Lienty, il entra dans une colère si violente qu'il dut la réserver à l'équipement de son bureau, car il lui était impossible d'en divulguer la raison. Il craignait surtout que la vice-présidente Vorgine n'en soit avisée et ne lui demande des explications. Il essaya de se calmer en brisant une chaise et en cassant la porte vitrée de sa bibliothèque. Les gardes intervinrent selon l'obligation qui leur en avait été faite, mais il raconta qu'il s'était montré maladroit et ils n'en demandèrent pas plus. Quelqu'un vint nettoyer les dégâts, emporter les restes de la chaise, et promit que lorsque le bureau serait vide on remplacerait la vitre cassée.

Lienty annonçait l'arrivée d'un de ses hydravions mais celui-ci ne transportait qu'un petit nombre de passagers. Le fameux X, l'équipe médicale, un certain Teddy, deux vigiles. C'était tout. Et cet appareil n'allait pas se poser sur l'aéroport, mais à proximité de la petite île des Messieurs, à l'extrémité est de l'archipel. Une île qui servait de relégation pour les criminels endurcis. Lienty demandait son évacuation. L'hydravion amerrirait au plus proche du petit port, et l'équipage utiliserait ses propres canots pneumatiques pour le transfert des passagers et attendrait la relève, et lorsque celle-ci serait aux commandes il serait également consigné dans cette île des Messieurs.

Ainsi donc, Lienty bafouait son autorité et se permettait de mettre en place le lieu secret où ce X serait soigné, mais détenu.

— Il ne se rend pas compte, fulminait à voix basse Liensun, que le passage et l'amerrissage de l'appareil auront de nombreux témoins. Il y a des chalutiers en mer, il y a des oisifs un peu partout qui lèvent la tête pour un oui pour un non. On saura qu'un hydravion a amerri du côté des Messieurs et on va faire les suppositions les plus alarmistes, dire que l'appareil a débarqué des jeunes volontaires atteints d'un mal incurable, par exemple. Cette dissimulation sera tellement commentée que les résidents étrangers, dont les diplomates, chercheront à en savoir plus. Surtout le chargé d'affaires patagon oriental. Et on finira par apprendre que l'îlot abrite un personnage mystérieux. Genre « l'homme au masque de fer » que j'ai lu autrefois. En moins d'une ou deux semaines, le secret sera bien mal en point. Il faut que Lienty trouve un autre endroit.

Seulement aucun baleinier ne permettait de faire le relais radio en direction du ravitailleur *Madam*, et le *Dragon* ne serait en mer que dans huit jours. D'ici là cette décision de Lienty serait accomplie, qu'il le veuille ou

non.

Il dut signer avec rage l'ordre d'évacuer le petit centre pénitentiaire de l'île des Messieurs et d'envoyer une équipe faire des aménagements. Il dut passer des heures à détailler ces travaux sur un plan primitif de l'endroit.

Là-dessus, Vorgine lui demanda une entrevue qu'il ne put refuser.

— Qu'allez-vous faire de l'îlot des Messieurs, puisque vous le faites évacuer par les trois, quatre relégués ?

— Un centre d'expérimentation d'armes nouvelles. C'est top secret, et en tant que chef de l'armée je ne peux en dire plus.

— Je partage cette charge avec vous, selon la constitution.

— Seulement si je suis déficient, estimez-vous que je le sois ?

— Cette évacuation fera grand bruit. Ces relégués, criminels endurcis redoutés par la population, seront emprisonnés dans le centre pénitentiaire habituel, non loin d'ici.

— Allez-vous informer Bancala vous-même ?

Elle se raidit sous l'accusation.

— Vous n'avez pas le droit de m'accuser de fournir des informations à ce magnat de la presse.

— Toujours en détention, et c'est encore plus grave d'informer un homme sous le coup d'une accusation d'atteinte au moral de l'opinion publique.

Elle s'en alla en claquant la porte. Il ne s'agissait que de l'une de leurs escarmouches quasi quotidiennes, mais lorsque la nouvelle de l'amerrissage d'un hydravion presque vide serait connue, ce serait bien autre chose. Il n'aimait pas savoir qu'un personnage comme X serait désormais dans l'archipel, au risque d'attirer vers cet îlot tous les journalistes de l'hémisphère Sud, mais aussi les services secrets. Et ceux de la Caste, malgré les défaites subies par celle-ci, restaient encore puissants et présents un peu partout. Il convoqua le commodore Farawel, non sans appréhender la rencontre. Le commodore revendiquait le grade de vice-amiral, estimant que pour assumer son autorité il était humiliant pour lui d'en rester au grade de commodore. Liensun avait beau lui faire remarquer que la faiblesse d'une flotte uniquement composée de vedettes rapides et d'un aviso récupéré dans le cimetière de la Guilde des Harponneurs, quasiment un rafiot infâme, ne correspondait pas à une telle exigence, il s'obstinait. Et allait mettre une mauvaise volonté certaine à exécuter ses ordres, il ne pouvait le limoger, n'ayant personne sous la main pour le remplacer. Il avait pensé à Grathe pour reprendre en main cette flotte militaire, mais le garçon avait refusé. Il trouvait que son père avait négligé cette marine, alors que la flotte commerciale et celle de pêche étaient importantes.

Farawel arriva, bien déterminé à renouveler ses exigences, mais il le prit de court :

— Je vais vous confier une mission de surveillance qui va engager votre avenir. Selon votre réussite ou votre échec, vous savez ce qui s'ensuivra.

C'était plus une menace qu'une promesse, mais Farawel n'entrevit que cette dernière et dès lors accepta tout ce qu'on exigeait de lui, sans protester ni mettre en avant la faiblesse de ses moyens. Il allait faire le blocus de l'îlot des Messieurs, en verrouiller totalement l'accès et chasser les curieux jusqu'à trente milles au large.

CHAPITRE 31

— Mais pourquoi me kidnapperait-on ? demanda-t-elle, fébrile, utilisant un terme qu'elle trouvait inadapté à son cas, puisqu'elle n'était plus et de loin un enfant. Mais sa constante observation du langage pouvait la tracasser, même dans des moments dramatiques.

Dès que le dirigeable s'était accroché à son mât, Tharbin s'était fait treuiller au sol, avait rapidement salué Oul-Azam, s'impatientant à cause des salamalecs interminables. Il avait dû finalement accepter le traditionnel verre de thé, les paroles oiseuses, avant d'entraîner Ann Suba dans l'habitacle de la navette, pour lui expliquer enfin ce qui le ramenait aussi vite dans ce camp du seigneur de la guerre.

— Ne jouez pas l'innocente, cria-t-il, vous le savez bien pourquoi. Vous représentez une valeur scientifique sûre. Oh, certainement pas en astrophysique où vous ne brillez pas vraiment, si j'en juge à vos piètres résultats.

Elle donna l'impression de s'élancer pour le gifler, toutefois ne fit que deux pas menaçants vers lui. Déjà il se mettait en position de combat, mais souriait méchamment.

— Il s'agit de vous utiliser en tant que constructrice de ce fabuleux dirigeavion. Je sais que vous avez déjà refusé toutes les offres à son sujet, y compris celle de ce crétin de Tcherskicie et de ce fou de colonel Majahong, en quoi vous avez eu tort, car à la réflexion j'aurais pu en profiter pleinement, au lieu de perdre mon temps avec une fusée que vous êtes incapable de faire marcher.

— Mais qui sont ces gens qui veulent m'enlever ?

— C'est extrêmement sérieux et je ne sais si vous échapperez à cette menace, même si je fais tout ce que je peux pour que vous y échappiez. Il s'agit de la Caste du Sud, celle qui depuis la cordillère des Andes est la maîtresse de toute une partie du monde. Cette fraction nargue même la Panaméricaine et caresse le projet secret de la conquérir un jour.

— Mais la Caste est contre l'utilisation de moyens de transport autres que le train, et n'a cessé de condamner l'usage des dirigeables, des hydravions et surtout de ce merveilleux appareil que j'ai inventé et construit, le dirigeavion.

Stupéfait, il n'en croyait pas ses oreilles. Cette femme, qui lui paraissait atterrée par son propre échec avec la navette spatiale, sortait de son

humiliation pour s'auto-encenser de la plus ridicule façon. Jusque-là, lui avait-on dit, elle refusait qu'on la crédite seule de cette création, mettant en avant les noms de ses associés, mais voilà qu'elle craquait et s'attribuait seule la gloire de cette réalisation.

Agacé, il haussa les épaules pour lui montrer qu'il n'était pas vraiment impressionné.

— Bon d'accord, mais il n'y avait pas que vous dans ces ateliers de Lacustra City, les ateliers Kurts, et vous avez reçu des aides de gens comme lien Rag et surtout de Charlster, le plus grand scientifique de l'époque.

— C'est faux. Il était complètement gâteux à cette époque-là, obsédé par les petites écolières. Il fallait l'enfermer à son domicile, lui coller de fausses ingénues pour le calmer. Il ne pensait qu'à ça et il ne nous a pas vraiment aidés. C'est moi, moi seule qui ai conçu ce bijou.

— Un bijou qui aux dernières nouvelles, non confirmées, giserait quelque part dans la forêt amazonienne mais je n'en sais pas plus, je l'avoue honnêtement. Ce que je sais, c'est que j'ai eu une information curieuse. Je n'imaginai pas que puisse exister à Talmyr une cellule de renseignements fonctionnant pour la Caste du Sud. Je n'en aurais jamais vu l'intérêt si l'un des agents, arrêté pour tout autre chose, une histoire sexuelle, n'avait révélé le pot aux roses. Cette cellule est là depuis un mois et vous recherche activement, ma chère, avec la ferme intention de vous enlever d'abord et de vous proposer ensuite de travailler pour eux. Je crois qu'avec vous c'est la bonne méthode, et nous aurions dû l'appliquer.

— Ils peuvent m'enlever tant qu'ils voudront, je ne céderai jamais, affirma-t-elle, sans trop de conviction pensa Tharbin.

— Eux auront les moyens de vous convaincre, faites-leur confiance. Mais réfléchissons à ce que nous devons faire pour vous mettre à l'abri. Ici, grâce à Oul-Azam, vous êtes en sécurité face à n'importe quel ennemi, mais avec la Caste du Sud, c'est tout à fait illusoire.

— Qu'allez-vous me proposer ?

— De vous cacher dans ma base secrète que vous connaissez déjà, là où le dirigeable nous ramènera directement d'ici. Je ne pense pas que vos éventuels ravisseurs vous y retrouvent, et de toute façon ils ne sont pas assez nombreux pour déborder le service de surveillance. Ils ne pourraient s'y rendre qu'en prenant les trains habituels et seraient vite repérés par nos agents qui vivent au sein de la population autochtone. Vous y resterez le temps qu'il faudra, c'est-à-dire celui pour nous de neutraliser ce nid d'agents secrets.

— Vous voulez dire que je vais me morfondre des mois pour échapper à une vague menace ? Si je pars d'ici, c'est pour rejoindre mon ministère à Talmyr. Je ne supporte plus de vivre de façon aussi provisoire. Ici, dans un

camp de nomades inconfortable et puant, à Toura dans une véritable caserne. Désolée, mais je refuse. Autant subir les règles écrasantes d'Oul-Azam. Et d'ailleurs où sera la différence dans ma protection ? Ici, l'armée de chameliers du seigneur de la guerre est tout aussi efficace que vos flics. Non, ce que vous voulez c'est que j'aïlle dans cette base pour me convaincre de dresser les plans d'un nouveau dirigeavion.

Tharbin ne parut pas autrement confus d'être ainsi démasqué. Il haussa les épaules.

— Que vous le vouliez ou non, de gré ou de force vous serez embarquée dans le dirigeable et vous débarquerez dans cette base. Je ne vais pas parlementer plus longtemps avec une vieille entêtée qui s'oppose à tout ce qu'on lui propose. Ne vous rendez-vous pas compte qu'à force de ruer dans les brancards, de toujours dire non, de prendre des grands airs outragés, vous faites votre propre malheur et que plus vous allez, plus vous dégringolez dans le peu de réputation qu'il vous reste ? Vous avez échoué en Panaméricaine. La construction de la raffinerie de pétrole vous a quelque peu remise en train, mais ce genre d'entreprise est très éloigné de la recherche pure que vous prétendez être la seule valable. Je vous nomme ministre de la Recherche et vous vous opposez à ce malheureux Majahong.

— Vous devriez enquêter sur lui, il n'est pas aussi honnête que vous le pensez, ni aussi fidèle. Songez aussi à vos amis, les Bonzes du Consortium qui ne vous accordent peut-être pas toute leur confiance et qui, d'après ce que j'en sais, disposent eux aussi d'une base secrète où ils voulaient m'enfermer, tout comme vous, pour que je leur construise une nouvelle mouture du dirigeavion. Décidément c'est une obsession pour un certain nombre de personnes.

Ces révélations laissaient le président du Consortium apparemment indifférent. Peut-être que les Bonzes avaient sous-estimé ses possibilités et son apparence de gros poussah satisfait de lui-même.

— La discussion est close, dit Tharbin en se dirigeant vers le sas de sortie. Nous repartons cette nuit même.

CHAPITRE 32

Lorsque le président Reiner lui avait présenté son désir de venir sur la ligne des combats contre la Caste, Lienty avait d'abord eu une réaction négative, ne souhaitant pas que le responsable politique de la Patagonie occidentale vienne fourrer son nez dans cette expédition. Il savait que des liens étroits unissaient Reiner et Léonora Cabana, son aller ego en Patagonie orientale, et il redoutait que sous couvert d'une visite informelle, Reiner ne soit chargé par la présidente d'un sale travail d'espionnage. Mais dans le contenu du message, Reiner se montrait très explicite, affirmant que son voyage vers l'Amazonie se ferait sous le sceau du secret et qu'il viendrait avec deux hydravions, dont l'un resterait affecté à l'expédition jusqu'à ce que celle-ci soit rapatriée aux Kerguelen et au Channel Drake. Dans ces conditions, il ne pouvait refuser d'accueillir le successeur de Yeuse. Lorsqu'il en parla à Sank, ce dernier fut très enthousiaste.

— C'est une forme de reconnaissance pour l'action militaire que nous avons conduite aussi triomphalement contre la Caste. Et je suis certain que Reiner a reçu le soutien secret de Léonora Cabana pour cette visite.

— Il prétend que c'est de sa propre initiative qu'il vient nous voir.

— Qu'il aille raconter ça à d'autres, moi je ne suis pas dupe, mais je ferai bonne figure, car lorsqu'on apprendra que le président Reiner s'est déplacé vers une si lointaine région, et croyez-moi ce sera bientôt connu dans tout l'hémisphère Sud, nous en percevrons les bénéfices et vous verrez que tous les autres États voudront eux aussi envoyer un représentant pour nous féliciter.

— D'ici qu'ils y songent, nous ne serons plus ici. Je commence à réfléchir au repli. Et d'ailleurs je veux que Reiner se rende compte que depuis quelque temps ce sont les habitants de ce pays qui sont en première ligne et se comportent en combattants valeureux.

Sank se dressa d'un coup, furieux.

— Ah non, je n'admets pas que le rôle de nos commandos soit ainsi minimisé, que ces petits gars volontaires venus de Cooktown soient spoliés de leur bravoure.

— Colonel, je reconnais le mérite de tout le monde et je n'oublie pas les commandos Simone de Centdix, leur chef, ni la collaboration de Tom-Tom, ni les missiles de croisière de la *Chimère*. Ces stations qui se croyaient suffisamment éloignées de la guerre pour poursuivre une vie normale ont été frappées rudement. Vous savez bien que sans la destruction de stations stars,

de stations X et Y, les renforts seraient arrivés si vite que nous aurions dû céder du terrain. Or nous avons eu largement le temps de consolider nos positions et d'entraîner ceux que nous appelions des supplétifs et qui, désormais, sont les combattants des Nations amazoniennes libres. C'est leur fierté et nous ne pouvons les négliger. Reiner ira où il voudra, se rendra compte de ce qui a été fait, des pertes, des destructions, mais aussi de cette renaissance d'un peuple abruti par des esclavagistes pendant des dizaines et des dizaines d'années, car leur mise sous tutelle date de bien avant la Caste du Sud, et même d'avant la dictature de Lady Diana.

— Yeuse Semper qui la remplaça ne fit pas grand-chose pour améliorer leur sort, insinua fielleusement Sank.

— Je sais, mais sa nomination par Lady Diana comme héritière provoqua des réactions violentes chez les Aiguilleurs, et elle eut fort à faire dans le nord de la concession avant de pouvoir se préoccuper du sud. Puis ce fut le réchauffement brutal.

Il fut donc heureux d'accueillir Reiner à sa descente d'hydravion et constata avec gratitude qu'on second appareil se posait peu après. Depuis que celui qui avait transporté X et sa suite dans l'îlot des Messieurs avait décollé, il manquait sérieusement de moyens de transport. Sank, intrigué par ce vol avec si peu de passagers, l'avait en vain harcelé de questions.

Dans le train rapide qui les emmenait vers les stations proches du front, Reiner montra sa déception d'apprendre que Lien Rag restait introuvable. Il fut surpris que Fleur soit partie à sa recherche ainsi que Jdriège, le fils de Jdrien, le Messie des Roux. Puis il parut réfléchir en silence avant de regarder Lienty dans les yeux.

— Avez-vous interrogé les prisonniers Aiguilleurs dernièrement ? Acceptent-ils de raconter ce qui se passe à l'arrière, comment les habitants des stations lointaines bombardées par les Simone se comportent ? Où en est leur moral ?

— Ce qui est surprenant, avoua Lienty, c'est que les simples soldats sont farouchement muets, ne donnent aucun renseignement, même le plus anodin alors que des quartiers-maîtres, par exemple, sont disposés à se montrer plus bavards. J'en ai tiré non une conclusion qui serait trop hâtive, mais le sentiment que la Caste est agitée de soubresauts du fait de factions rivales. Mais je peux me tromper.

— Je suppose que pour eux Lascasas reste une sorte de dieu, ou d'idole, plutôt. En parlent-ils ?

— Tous possèdent au moins une, sinon plusieurs photographies du Grand Maître, qualifié dans la légende de ces clichés de Maître Suprême, titre usurpé et qui ne peut être accordé que par le conseil supérieur dont la majorité des membres se trouve en Panaméricaine. Je crois que le culte reste très vivace.

C'est au niveau des maîtres principaux et des grands maîtres en second que les frictions s'effectueraient. Et d'ailleurs parfois nous avons l'impression que le commandement militaire d'en face cafouille, comme si deux ou plusieurs états-majors donnaient des ordres contradictoires. C'est une des raisons de nos succès, ce qui ne diminue en rien la vaillance des combattants de toutes origines.

— Lienty Ragus, sommes-nous, dans ce compartiment-salon, à l'abri d'indiscrétions ?

Choqué, Lienty essaya de sourire.

— Croyez-vous que je fais enregistrer notre conversation ?

— Pas du tout, mais je voudrais vous faire part d'une rumeur qui s'est répandue depuis deux à trois semaines dans les deux Patagonie et même au-delà, et mieux vaudrait être certain que personne ne nous écoute, car si ce n'est qu'un faux bruit, inutile qu'il se répande ici également. Je pensais que les interrogatoires des prisonniers vous auraient peut-être alerté.

Lienty ouvrit les portes, vérifia que les couloirs étaient vides, revint s'asseoir au plus près de son visiteur.

— On chuchote que Lascasas aurait disparu, serait mort dans le naufrage du cargo chinois le *Tsingtao*. La Caste envoya plus tard des commandos clandestins pour retrouver son cadavre, mais en vain.

Lienty resta impassible, marquant juste un étonnement sceptique.

— Une rumeur, certainement.

— Oui bien sûr, murmura Reiner. Il faut aussi que je vous dise que Léonora Cabana m'a appelé avant mon départ, elle ignorait que je me préparais à quitter Punta Arenas. J'ai inventé une histoire de voyage dans le sud de l'Antarctique. Oui, elle m'a appelé pour me raconter que son chargé d'affaires à Cooktown, vous savez que l'ambassadeur en titre est parti suite à la réalisation de Channel Drake, en signe de protestation donc, le chargé d'affaires a parlé d'une histoire bizarre. Liensun a fait évacuer un îlot pénitentiaire, celui des Messieurs, et fait rénover les bâtiments. Il paraîtrait qu'un hydravion aurait amerri à proximité et que plusieurs personnes auraient été transférées sur cette terre. Je vous le raconte pour vous mettre en garde contre une éventuelle rumeur selon laquelle Lien Rag a été retrouvé dans le coma et qu'on le cache dans cet îlot.

— Dit-on que sa fille Fleur, son petit-fils Jdriège faisaient partie des personnes débarquant sur l'îlot ? Ce serait une contrevérité puisqu'ils sont quelque part sous ces piles de troncs d'arbres couchés par une série de tempêtes monstrueuses, en train de rechercher patiemment les traces de Lien. Là où en définitive le dirigeavion s'est échoué.

Il se lança dans des explications superflues, parlant du crash puis de la glissade, faute de frein, sous les entassements d'arbres, et pour finir l'arrêt dans une clairière inattendue. Poli, Reiner l'écoutait sans marquer d'agacement.

CHAPITRE 33

— Mais comment t'es-tu procuré cette monstruosité ? demanda Louria, lorsque Harold la conduisit dans l'atelier qu'il avait fait agencer au ministère de la Recherche et de la Réforme universitaire. Il n'était pas titulaire du poste, mais avait reçu le titre de coordonnateur des activités scientifiques.

Louria venait de tomber en arrêt devant ce qu'elle appelait une monstruosité, une sorte d'armoire d'un mètre quatre-vingts de haut sur un de large. Harold ouvrit les deux portes, dévoila d'un côté un grand écran de télévision, de l'autre ce qui ressemblait à un tuner, mais comme jamais la jeune femme n'en avait vu, même pas parmi les objets retrouvés dans les GED, les gisements économiques diversifiés, forages profonds qui permettaient de retrouver les objets de la civilisation préglaciaire.

— Ceci est un écran tridimensionnel comme nous n'avons jamais su en fabriquer, et à côté c'est une TSF telle qu'on les fabriquait vers 1920. Mais le meuble date de 2045, car le snobisme voulait que l'on achète chez les antiquaires ces vieux postes de téléphonie sans fil. Ils crachouillent beaucoup, mais représentaient le top de la décoration de l'époque. C'est ce que je croyais lorsque mon père m'a fait livrer celui-ci.

— Ton père ? s'écria Louria. Tu as vu ton père et tu ne me le disais pas, alors qu'il est convenu que nous aurions besoin de lui pour combattre la gangrène des réseaux informatisés.

— Laisse-moi terminer avant de te mettre en colère. J'ai cherché en vain à contacter mon père. Par contre c'est lui qui m'a appelé. Pour l'instant il m'a expliqué qu'il avait mieux à faire que de venir collaborer avec nous, mais que d'ici deux semaines il verrait ce qu'il peut faire. Je lui ai vaguement expliqué ce que nous envisagions. Je lui ai parlé de cette possibilité d'une informatique protéinique et il a été emballé. Et j'ai aussi parlé des vieux appareils comme cette TSF. Le lendemain je recevais ça.

— Un objet de décoration qui crachouille ? fit Louria désappointée. Parfois tu descends au niveau de ton père, dans une sorte de gaminerie insouciant. Vous êtes pareils, prêts à vous amuser comme des fous avec ces gadgets d'un autre millénaire.

— Je t'en prie. Laisse-moi poursuivre. Mon père m'a fait une remarque bizarre. Il a retrouvé les derniers possesseurs de ce meuble encombrant. C'était une société d'ingénierie qui travaillait dans les télécommunications. Une boîte privée de conseillers. Difficile de croire que snobisme aidant ces

ingénieurs aient acheté cette relique qui pouvait valoir un prix fou. Le salaire annuel de toute une équipe de chercheurs. Mon père a pensé qu'il y avait autre chose comme explication et, ma foi, j'ai ma petite théorie. Et si je ne me trompe pas, cette société d'ingénierie planchait sur un projet qui se rapprochait éventuellement du nôtre. Possible qu'ils aient été chargés de mettre au point des réseaux évitant l'utilisation de logiciels numériques, ceux-ci étant devenus suspects.

— Tu dérailles, mon pauvre vieux.

— Non. Les logiciels biologisés d'Altaï existent depuis cette époque, mais ne sont que le produit d'une mutation intervenue sur Terre. Là où ces e-organismes « génétiquement » modifiés ont débordé dans tous les réseaux, les ont envahis, se les sont appropriés pour devenir les maîtres absolus de toutes les informations en circulation. Mais les scientifiques de l'époque, ils avaient atteint un niveau que nous ne pouvons espérer avant deux ou trois générations, ont certainement découvert cette mainmise et ont cherché à lutter contre. D'où cette société d'ingénierie. L'achat d'une TSF comme moyen de transmission par procédé antique de lampes triodes, hétérodynes, etc. Et nous, nous allons tout reprendre de zéro.

— Tes petits copains de 2045, comment comptaient-ils remplacer les logiciels pourris ? Pensaient-ils déjà à une informatique protéinique ?

— Je ne pense pas. Ils avaient envisagé un système plus simple, mais je ne vois pas lequel. Ils avaient besoin de passer outre les réseaux contaminés pour pouvoir assainir progressivement ceux-ci. Je pense que les logiciels ont dû petit à petit être retirés des ordinateurs et de tous les appareils imaginables. Un jour nous découvrirons un cimetière de logiciels, comme dans les romans de jadis on découvrait les cimetières d'éléphants. Un cimetière où gisaient des milliards de logiciels condamnés pour velléité d'indépendance.

Louria se surprit à frissonner.

CHAPITRE 34

Maljory et Gislake étaient en train de fouiller le « sous-sol » du fuselage gigantesque lorsque le train stoppa brutalement. Ils se trouvaient coincés dans des tôles déchiquetées, des parois tordues, sans trop savoir où chercher. L'ingénieur général décida de revenir sur leurs pas et d'aller voir la raison de cet arrêt brutal. Il leur fallut pas mal de temps pour s'extirper de ce que Gislake, dans son for intérieur, appelait des catacombes. Lorsque enfin ils purent se renseigner, ils apprirent qu'il y avait une alerte au feu, on ne pouvait exactement situer où. Puis peu après on annonça qu'un fusible avait sauté et c'est là que l'ingénieur général commença d'avoir des soupçons. Il se rendit dans le secteur technique où les armoires abritaient le système des fusibles et les inspecta attentivement, tandis que l'ordre du départ était donné et que les locomotives enrageaient pour arracher les roues déjà soudées aux rails par le gel.

— Il n'est pas normal que ce fusible, un micro-disjoncteur, se soit déclenché. Il n'y a pas eu surtension et l'installation est toute récente dans cette partie du convoi composé de cette chenille, une suite de plates-formes articulées.

Il se rendit au central des enregistrements de surveillance. Celle des arrêts était particulièrement renforcée et Gislake en connaissait la raison. Il était de plus en plus persuadé que Maljory agissait dans la plus grande illégalité. Comment s'y était-il pris pour organiser cette opération ? Il avait fallu tromper des centaines et des centaines de gens, court-circuiter les systèmes de transmissions pour dissimuler qu'un réseau se construisait sous la grande masse des arbres abattus. Le repérage du dirigeavion avait été effectué dans le plus grand secret et la plupart des Aiguilleurs, dont les grands chefs, ne se doutaient pas que l'épave de l'appareil avait été chargée sur des plates-formes et dirigée vers un site inconnu où des réparations importantes seraient entreprises. De plus, Maljory faisait rechercher l'initiatrice du projet dirigeavion, Ann Suba, pour qu'elle coiffe ces travaux de réhabilitation. C'était trop énorme pour que le secret reste longtemps ignoré de Lascasas. Mais justement, Lascasas paraissait avoir disparu. Au point que Gislake se demandait si les Aiguilleurs du Sud n'avaient pas entretenu une fiction sur son existence. Nul autour de lui n'en parlait jamais, n'y faisait référence. Il avait entendu dire qu'une sorte de culte lui était rendu, mais depuis qu'il avait rejoint les Aiguilleurs, il n'avait jamais assisté à une quelconque cérémonie, ne pensait pas que des rites soient observés. Y avait-il des luttes internes pour le pouvoir, mais en même temps une volonté de présenter au monde la Caste

comme unie et dirigée par un seul homme ? Il se demandait si avant de partir en guerre contre cet homme. Lien Rag s'était renseigné sur lui, avait cherché des points de repère. D'où sortait-il, qu'avait-il donc fait pour atteindre un si haut sommet de pouvoir ? On disait qu'il avait rencontré Opérasque lorsque ce dernier voulait conquérir l'Antarctique, mais aucune photographie, aucun texte n'avaient suivi cette annonce. Les agences de presse, surtout celles des Patagonie et du Vatican étaient restées muettes à ce sujet.

— Vous me paraissez bien songeur, dit Maljory dans son dos, le faisant tressaillir.

— Je réfléchissais à ce sous-sol de la carlingue, dit-il. Il faudra de gros travaux pour pousser plus loin, et comme ça empeste l'huile de graissage, une huile minérale très inflammable, on ne pourra utiliser des lances à plasma.

— Un véhicule nous a suivis sans qu'on me le signale. Les responsables seront punis. Il y a eu un grand relâchement. Parce que nous sommes très éloignés de notre lieu de départ ainsi que de l'arrivée, les gens s'imaginent que nous roulons en parfaite tranquillité. Ce véhicule, depuis, s'est éloigné, mais je suppose que quelqu'un a rejoint les deux personnes qui se cachent dans les infrastructures de l'appareil et utilisent les galeries de la double coque.

— Mais qui aurait osé s'introduire dans la carcasse ? s'étonna Gislake.

Maljory le regarda étrangement.

— Je ne pense pas à un étranger, vraiment, mais à quelqu'un qui aurait des raisons de vouloir me nuire.

— Mais vous ne pouvez avoir d'ennemi parmi vos proches ?

— Qu'en savez-vous ?

CHAPITRE 35

Épuisée, Fleur finit par s'asseoir et prit sa tête dans ses mains. Surpris, Jdriège retourna en arrière. Il n'avait pas l'habitude avec les femmes rousses de ces accès de fatigue et il s'assit à côté de sa tante, dans la vague luminescence qui venait d'on ne savait trop où, peut-être des voyants d'appareils à jamais éclairés. Même si elle n'avait pas leur résistance, elle possédait une grande force de caractère, car depuis qu'il l'avait prise en charge, elle n'avait posé aucune question sur l'endroit où ils allaient se réfugier, ni qui ils allaient rencontrer. Il avait parlé de « nous » à un moment donné et ce lapsus ne lui avait pas échappé. C'était une fille très vive d'esprit, très intelligente. Il se demandait pourquoi elle se trouvait dans cette région. Avait-elle quitté son capitaine de baleinier, ce Kurty qui naguère commandait la *Salamandre* à bord de laquelle il avait lui-même navigué, quand il était parti dans le Nord pour soustraire des tribus à l'emprise des Hommes du Chaud et les conduire vers l'Antarctique en empruntant le Chenal Noir, cette barrière de glace qui partageait la Terre en deux, d'un pôle à l'autre ?

— Je marque une pause, souffla-t-elle, la respiration encore haletante, car je ne veux pas me présenter dans un aussi triste état. Mais ne t'inquiète pas, je serai vite en forme.

— Il faudra encore peiner. Je ne me doutais pas, lorsque ton père me faisait voler dans cet appareil, qu'il était aussi compliqué de toutes parts. On dirait une otarie géante, mais l'endroit où l'on peut vivre, manger, dormir, n'est qu'une faible partie de l'ensemble.

Elle était de son avis et reconnaissait qu'elle avait surtout voyagé sur mer et non dans les airs. Elle avait rencontré au cours de sa vie de nombreuses personnes qui lui vantaient les qualités extraordinaires du dirigeavion, mais ne voyaient que les dimensions démesurées, les ponts superposés, et n'en connaissaient pas plus.

— Je crois que je suis prête pour une nouvelle étape, annonça-t-elle dans un chuchotement.

— Ce sera la dernière.

Elle serra les dents sur la question qui démangeait ses lèvres. Jdriège obéissait-il à une sorte de censure personnelle ou bien était-ce une volonté extérieure à la sienne qui lui avait demandé de garder jusqu'au bout son incognito, craignant peut-être que Fleur ne tombe entre les mains des Aiguilleurs et ne soit handicapée par le secret à préserver ?

— Nous allons nous glisser dans des passages que je n'aurais jamais trouvés seul, l'avertit-il. Et tu ne dois pas me lâcher d'une main, tu cramponneras ma fourrure s'il le faut. Ce sera très fatigant, mais assez bref. Ensuite nous pourrions marcher presque debout sur nos jambes.

Si Jdriège y voyait dans la nuit, elle ne distinguait pas grand-chose, mais les mains sur les hanches du garçon elle emboîtait littéralement ses pas et ce rapprochement intime la troublait, même si elle essayait de repousser toute équivoque. La fourrure était douce, la chaleur agréable, et elle pensait à son père qui avait fait l'amour avec Jdrou, la Rousse de laquelle était né Jdrien. Jdrien lui-même avait été le partenaire de femmes qu'elle connaissait et en particulier de Yeuse. Qu'éprouvait-elle lors de ces relations insolites ?

Les issues inattendues dont il avait parlé étaient vraiment impossibles à déceler. C'était une double cloison de renfort qui conduisait à un passage si étroit qu'ils devaient s'y insérer de profil et faire glisser leurs pieds.

— Nous approchons d'une zone plus large, mais il faudra basculer dans une sorte de puits. Ne te préoccupe pas de l'odeur, c'est ce que les pilotes appellent le cloaque. Toutes les eaux de condensation, les toilettes, les déchets de toute nature atterrissent là dans des bacs spéciaux qui se sont crevés lors du crash. Bouche-toi le nez.

C'était vraiment ignoble comme endroit et elle sentit qu'elle s'enfonçait dans une couche boueuse, n'essayant pas de savoir ce que c'était. Puis ils continuèrent de descendre d'au moins deux mètres, et elle renonçait à imaginer dans sa totalité la structure de l'appareil quand il était en parfait état de vol. Elle n'aurait jamais cru qu'il fût aussi complexe. Puis elle se souvint qu'il avait été conçu par Ann Suba à la personnalité difficile à comprendre, pour ne pas dire bizarre, et cette structure, peut-être, en découlait. Avait-elle reporté sur les plans en cours d'élaboration sa propre complexité ? Car enfin ces cloisons, ces contre-cloisons, ces sortes de bas-fonds à la mesure d'un subconscient, n'étaient pas vraiment conçus par un esprit serein.

— Ne t'inquiète pas, nous allons bientôt arriver.

— Tout va bien.

Menteuse avec ça. Mais si elle s'inquiétait et même paniquait à l'idée que cette approche difficile, compliquée, elle avait l'impression de tourner sur elle-même, finirait bien par atteindre son but, elle préférerait ne pas trop en espérer en soulagement ou même en bonheur.

Ils s'enfonçaient un peu plus et elle se souvint que le fuselage n'était pas vraiment cylindrique sur toute sa longueur. En dessous du grand poste de pilotage qui comportait plusieurs annexes pour différents postes, la radio, le radar, les centraux opérationnels en cas de combat, la coque possédait une sorte de ventre plus accentué, un carénage qui lors d'un amerrissage entrerait directement en contact avec l'eau, relayé ensuite par les flotteurs. C'était

également la partie qui au moment du crash aurait dû être la plus endommagée. Elle l'était sûrement en apparence, mais le centre avait résisté et c'était là qu'on les attendait. Il fallût croire que l'endroit était sécurisé car une petite lampe y luisait. Une silhouette apparut.

CHAPITRE 36

Un chalutier, chargé d'une équipe de télévision travaillant pour Bancala, avait essayé d'approcher de l'îlot, mais avait été arraisonné par une des vedettes rapides de la surveillance portuaire. Il y avait eu bagarre et l'une des caméras avait été jetée à la mer, ce qui faisait grand bruit dans l'archipel, du moins dans les médias, mais aussi à l'Assemblée où le gouvernement fut prié de s'expliquer. Ayant prévu de se rendre ce jour-là dans l'îlot des Messieurs, Liensun chargea Vorgine de répondre aux interpellations.

— Pourquoi serait-ce moi ? protesta l'intéressée. Vous ne me tenez au courant de rien, vous avez fait votre coup tout seul, je n'ai rien à répondre.

— Je vous fais confiance, vous répondrez.

— Je sais seulement que toute cette histoire bizarre est liée aux messages que reçut Lienty, alors que je me trouvais auprès de lui en Amazonie. Et ces messages codés étaient envoyés par la fille de Lien Rag. Faut-il en conclure que son père a été retrouvé, mais que pour des raisons inconnues il vient d'être transféré dans cet ancien pénitencier de relégation ?

— Et moi qui pensais que vous manquiez totalement d'imagination quand vous étiez directement aux affaires, je vois qu'il n'en est rien.

Elle s'en alla en claquant la porte, et sans attendre il s'envola pour l'îlot des Messieurs. Il passa en revue les mesures de protection, vit que les vedettes patrouillaient et que le débarquement clandestin dans cette île minuscule serait difficile. Il restait depuis toujours une sorte de tour en pierres volcaniques qui servait de poste d'observation.

Le docteur Dusting l'accueillit avec ses aides qui ne paraissaient pas enchantés de se retrouver là, loin des leurs, sur une terre ingrate battue par les vents. La mer, côté sud, s'acharnait sur des roches hostiles et Liensun fut à même de comprendre la morosité de ces gens-là.

— Notre blessé va beaucoup mieux, mais il est toujours en soins intensifs et devra y rester encore quelque temps.

— Il s'exprime d'une façon ou d'une autre ?

— Il ne parle pas, mais nous ne parvenons point à déterminer si c'est par prudence ou bien parce qu'il souffre d'une aphasie traumatique. Cet homme a subi un choc très grave, compliqué d'un début de noyade, si bien que son cerveau a manqué d'oxygène un certain temps, nous ignorons combien exactement. Il fut réanimé à bord du dirigeavion dans les circonstances

dramatiques que vous savez. Il y avait d'autres blessés nécessitant des soins et X n'avait certainement pas, aux yeux du personnel médical, autant d'importance que les passagers de l'appareil. Ce qui est tout de même humain. On l'a réanimé, c'est-à-dire que son cœur battait et que sa respiration n'était plus assistée, mais par la suite, quand nous l'avons pris en charge, il fallut à nouveau l'aider à reprendre son souffle par périodes. Je reste assez pessimiste quant à la possibilité de lui rendre toute son intégrité mentale et physique.

— Vous savez de qui il s'agit ?

— Comme tous ceux qui se trouvaient sous des millions d'arbres déracinés avec moi.

Liensun pénétra dans la chambre du malade et s'en approcha lentement. Sa curiosité n'était pas très vive, car il ne parvenait pas à croire que le malade n'était autre que le Maître Suprême de la Caste du Sud. Il n'existait que très peu de documents représentant le visage de Lascasas, et le visage qu'il découvrirait aurait pu être celui de n'importe quel individu aux cheveux blonds, au système pileux peu apparent. Il pensa qu'on le rasait tous les jours, mais une infirmière lui assura que non, seulement tous les huit jours.

— Le reste du corps est très peu poilu, dit-elle sans nuancer son propos. Il y aurait chez lui une tendance à l'albinisme. Je me demande comment il a pu supporter les rayonnements en haute altitude.

— Aviez-vous déjà vu un portrait de cet homme ? lui demanda Liensun.

Elle secoua la tête.

— Non, en tout cas je ne m'en souviens pas. On en parlait comme d'un monstre presque imaginaire ou légendaire, non ? Sans savoir comment il se présentait réellement.

Il s'attendait presque à cette déception, mais il alla retrouver le docteur Dusting pour lui demander s'il serait possible de reconstituer une sorte de portrait-robot de l'homme avant son accident et son début de noyade.

— C'est une question qui concerne vos services de police. Je sais que le professeur Allemi, patron des légistes, n'a pas son pareil pour reconstituer l'apparence d'un visage à partir d'un crâne, par exemple. Non seulement il est médecin, mais c'est un passionné d'archéologie et surtout de paléontologie. Mais vous serez forcé de lui faire prêter serment.

Cette réflexion ne surprenait pas Liensun. Le professeur Allemi était un excellent professionnel, mais aussi un mondain réputé pour impressionner ses conquêtes féminines avec des récits précis sur ses pratiques dans les autopsies. Il n'hésitait pas, disait-on, à faire visiter la morgue, et si l'une de ces jolies femmes de son entourage le souhaitait, il l'invitait à assister à son travail. Ce que voulait dire Dusting, c'est qu'avec Allemi le secret sur l'identité de X ne serait peut-être pas en sécurité.

— Je vous remercie. Je suis en train de réfléchir sur la possibilité de trouver une équipe qui vous relèverait de votre isolement, peut-être pas définitivement mais pour quelques semaines, le temps de vous remettre en forme. Peut-être pourriez-vous me dire quel confrère pourrait éventuellement vous remplacer avec son équipe.

— Je n'en vois qu'un, Président. Il sera aussi incorruptible que nous le sommes tous ici, mais à une condition. Qu'il vienne ici avec sa maîtresse actuelle, et qu'il reçoive trois ou quatre fois le montant de ses honoraires pour la période de séjour dans l'îlot.

Liensun ne put retenir un sourire.

— Le seul obstacle, c'est la maîtresse qui sera peut-être moins impliquée dans la discrétion et portée à bavarder.

— C'est sa meilleure interne, précisa Disting rapidement, comme agacé de faire écho aux ragots du milieu.

— Je m'en occupe dès mon retour à Cooktown. Vous êtes sûr que votre équipe saura rester muette ? Je ne vous cache pas que vous serez littéralement harcelé par les journalistes de tous les médias, et surtout par ceux du groupe Bancala.

— Nous venons de l'enfer, Président. La vie en Amazonie, par des dizaines de mètres enfouis sous des empilements d'arbres déracinés, n'avait rien de réjouissant. Quand on a connu ça, on est capable de serrer les dents en n'importe quelle occasion, et quelques pisse-copies ne nous font pas peur, surtout pas ceux du groupe en question. Je n'ai jamais apprécié leur façon d'effectuer leur travail. La chaîne de Bancala est peut-être la plus regardée, mais personnellement j'ai l'impression de me souiller quand j'y jette un œil.

En débarquant, les services de sécurité lui avaient appris que le policier militaire Teddy Molta, compagnon de sa demi-sœur au cours de cette mission sur les lieux du crash, était consigné dans sa chambre pour tentative d'évasion de l'îlot.

— N'est-ce pas un peu trop dur comme accusation ? Les gens qui sont forcés de rester ici ne sont tout de même pas des prisonniers. Qu'a-t-il fait ce garçon ?

— Il a récupéré une vieille embarcation encastrée dans les rochers du sud et a réussi en quelques jours à la renflouer. Il a quitté l'îlot une nuit, mais un de la vedette l'a repéré sur son écran radar et intercepté. Il a fallu quatre marins pour le maîtriser, car il en a assommé deux dont un est tombé à la mer et souffre de congestion pulmonaire.

— Eh ! dites donc, un sacré gaillard semble-t-il. Peut-être faudrait-il lui donner quelques responsabilités. Il a prouvé son courage, a appris à sauter en parachute ce qui est tout de même exceptionnel. Il n'y a pas un seul membre

d'équipage d'hydravion qui ait essayé de s'entraîner à ce sport. Rendez-lui sa liberté et trouvez-lui une occupation. Quand il était en Amazonie, il avait pas mal de travail à assumer et il l'a fait sans problème.

Il rendit visite à ce Teddy qui lui avoua regretter de ne pas avoir accompagné sa demi-sœur et Fargo dans leur folle poursuite du combat.

— Je ne sais pas s'ils ont réussi à le rejoindre et ce qu'ils ont fait par la suite, peut-être sont-ils prisonniers des Aiguilleurs ou morts, mais ici c'est pire que la mort. Je recommencerais, vous savez ? Je ne vais pas rester dans un pareil endroit.

— Si vous patientez quelque temps, vous retournerez à votre affectation première, Channel Drake, et vous serez nommé moniteur d'une école de parachutistes. Nous voulions justement former un corps d'élite pour envisager certaines opérations, sauvetages, interventions policières, etc.

Teddy plissa ses yeux de méfiance, puis voyant le sérieux du Président commença de sourire.

— Vous ne blaguez pas ? Ce serait chouette.

— Déjà ici même, aux Messieurs, vous allez recevoir une affectation qui vous permettra de tuer le temps plus agréablement, mais désormais n'essayez plus de filer.

Lorsqu'il retourna à la présidence, il apprit que Vorgine s'était admirablement bien tirée d'affaire lorsqu'une meute déchaînée de députés, la plupart stipendiés par le groupe Bancala, n'avaient cessé de la harceler de questions et de manifester avec bruit. Elle leur avait répliqué qu'en temps de guerre certaines opérations secrètes ne pouvaient être rendues publiques, avait cité les articles qui mentionnaient les sanctions prévues, et notamment celles qui pouvaient aussi bien frapper un quelconque individu qu'un parlementaire. Elle avait ajouté avec ironie :

— Si vous désirez qu'une enquête parlementaire soit désignée sur les origines de rumeurs inacceptables, il n'y a qu'à procéder à un vote global et la décision prise donnera le feu vert à la commission chargée de cette enquête.

Ce fut décisif. Il n'y eut plus de chahut, encore moins de questions.

CHAPITRE 37

Il n'était plus dans ses intentions de quitter définitivement la Locomotive. Cette scène semi-virtuelle entre l'hologramme de son père et le sien l'avait bouleversé, et il souhaitait que de nouvelles rencontres aussi émouvantes se reproduisent. Il avait longtemps réfléchi sur cette séquence au cours de laquelle Kurts le pirate avait étreint son fils Kurty avec amour. Ensuite ils s'étaient séparés, mais dans le regard de cette réplique irréaliste de son père, il avait lu une infinie tristesse sans s'en expliquer la raison. Il ne pourrait pas s'éloigner de la Machine sans essayer d'en savoir plus, et dès lors il modifia sa tactique. Il s'efforça de se montrer beaucoup plus conciliant avec Mylord, essaya de ne pas se moquer de lui. Parfois il lui était difficile de concevoir que ce n'était qu'une simple voix, issue d'une boîte vocale qui exprimait la synthèse des informations diffusées par l'ensemble des ordinateurs de bord. La voix sortait de baffles nombreux disséminés dans les coursives, les pièces à vivre. On pouvait la couper, mais lorsqu'elle surgissait dans votre dos, on avait furtivement l'impression que c'était une véritable personne en chair et en os qui vous parlait. Et c'était cette personne-là que Kurty avait pris en haine et dont il se moquait sans la moindre pitié, sachant bien que ça ne faisait ni chaud ni froid à la boîte vocale et encore moins aux différents systèmes informatiques.

C'est ainsi qu'il prit l'habitude de s'attarder dans le poste de pilotage, de s'intéresser à ces contrées qu'ils essayaient de traverser, mais où les réseaux ferrés manquaient. La plupart se terminaient en impasse et ils devaient faire demi-tour pour retrouver un aiguillage les dirigeant vers une extension de ligne inattendue. Les témoins de ces errements n'étaient que de rares habitants qui ne paraissaient plus s'étonner de rien. La EEC, Ecuadorian Eastern Company, s'associait à des Compagnies locales en formation pour exiger des concessions de tous les petits potentats locaux qui se montraient gourmands en affaires. Ils exigeaient de l'or, des océanos et des dollars à la rigueur, mais à cette latitude les dollars estampillés et signés par Lascasas étaient refusés. Les comptes rendus des écoutes radio renseignaient Kurty sur l'évolution de ces contrées, mais désespéraient le pouvoir central qui régnait sur la Locomotive sans qu'il puisse en définir la nature. Il avait cru un temps que c'était la mémoire rémanente de Kurts, son père, qui dominait encore cette mécanique sophistiquée, mais il en doutait de plus en plus. Un virus, un bug monstrueux possédant un certain quotient intellectuel s'était éventuellement emparé des commandes, mais existait-il réellement ou bien était-il téléguidé de l'extérieur, d'un lieu lointain et dans une intention mal définie ? C'était

bien entendu la première explication qui lui venait à l'esprit, la plus évidente, la plus aisée à admettre aussi, mais lorsqu'il réfléchissait au calme, il avait tendance à la dépouiller de tout un fatras de non-vérités. À quel moment ce virus, ce bug aurait-il pris le pouvoir alors qu'il avait été toujours présent, dès l'instant où la Locomotive géante était sortie de la mer ? C'était là que péchait le premier raisonnement, et il était tenté de croire que cette entité inconnue qui dominait l'ensemble existait déjà, quand pour la première fois il avait franchi le sas de la Machine par plus de vingt mètres de fond. Était-ce par prudence ou par refus de quitter le milieu marin qu'elle lui avait opposé une certaine résistance, avait tenté de l'induire en erreur ? Il avait obtenu des informations décourageantes au début, notamment sur les capacités de la Machine et des batteries microbiennes fabriquant cette résine nécessaire au continu des rails et des traverses de secours. Il avait été trompé suffisamment longtemps pour qu'il décide de se procurer, auprès de la famille Kalami, le nécessaire pour établir une voie suffisamment longue sur laquelle la Locomotive pourrait se hisser hors de l'eau. Mais il y avait eu d'autres informations tronquées.

Il n'aimait pas ce mot d'entité qui se parait de mystérieuses menaces, lui préférant celui de virus et, mieux encore, le mot bug qui avait quelque chose de moins inquiétant. Il pouvait même, s'il le souhaitait, l'interpeller ce bug, lui dire affectueusement Buggy, varier à l'infini les plaisanteries sur son compte. Un terme qui signifiait punaise ne pouvait être pris vraiment au sérieux, sauf dans certains accouplements, comme bugbear signifiant cauchemar. Peut-être que Bug était un cauchemar qu'il faisait tout éveillé, qui pouvait prétendre le contraire ? Il préférerait Buggy qui jadis avait désigné un véhicule lunaire, puis avait eu le sens de « bagnole » du temps des véhicules automobiles. Il finit par découvrir que dans la période préglaciaire on désignait également ainsi un personnage important. Et de fait, Bug était vraiment important s'il était devenu le maître de la Locomotive.

— D'accord, se disait-il, mais comment cette Machine extraordinaire aurait-elle pu, quand mon père fut mort dans un accident d'hydravion, abattu par les Harponneurs de la Guilde, comment aurait-elle trouvé assez d'indépendance, d'initiative pour venir s'emparer de son cadavre et de désespoir aller se jeter avec dans la mer proche de l'île de Palauan ? Si elle a fait ça, elle aurait pu repousser Bug et ne pas se laisser dominer par cette saloperie.

Il regretta de l'avoir traité ainsi, préférant adopter un profil bas. Tout ce qu'il désirait, c'était que l'hologramme de son père reparaisse sur ses écrans, qu'il puisse situer l'endroit exact où cette image virtuelle évoluait afin qu'il la rejoigne. Il voulait prendre la place de son propre hologramme, mais se demandait si une rencontre entre le réel et l'irréel serait possible, si comme dans le cas de deux pôles aimantés de même valeur, il ne serait pas repoussé par l'image de Kurts.

Il parvenait à redonner vie à son hologramme réapparu dans les réserves, et l'envoyait presque chaque nuit dans une longue errance le long des couloirs, des coursives, le faisait plonger dans les bas-fonds de la Loco, le baladait un peu partout, mais il y avait une destination qu'il n'osait lui faire prendre, celle du mausolée où gisait dans son cercueil de verre le cadavre de son père. À plusieurs reprises il avait été tenté, mais au dernier moment avait cliqué pour que son spectre s'en aille ailleurs. Il n'était pas prêt à commettre ce qu'il considérait comme un sacrilège. Le cadavre de Kurts, parfaitement bien conservé, à jamais figé dans sa mort, était tout de même une réalité. Il se devait de le respecter et ce sosie virtuel qui déambulait dans la Locomotive n'était qu'une sorte de marionnette, quelque peu ridicule pensait-il. Les deux genres ne pouvaient coexister. Un cadavre respectable d'un côté, et de l'autre le résultat d'une amusante expérience ancienne, quelque peu améliorée, certes, mais tout de même une amulette, un jouet pour adultes.

Donc chaque nuit son hologramme allait et venait dans une solitude désespérante. Seules les caméras pivotaient pour le suivre, passer le relais à la suivante, mais c'étaient les seuls signes de vie enregistrés et parfois, au bord des larmes, il renvoyait cette image fictive sur son support, dans la réserve des enregistrements vidéo. N'y aurait-il plus jamais de rencontre entre le père et le fils virtuels ? Saurait-il jamais qui, l'autre fois, avait manipulé l'hologramme de Kurts ?

CHAPITRE 38

En remontant vers le nord, le dirigeable se trouva pris dans une tempête avec des vents de plus de deux cents kilomètres à l'heure. Tharbin insista pour que Toz, le commandant de bord, garde le cap, mais au bout d'une heure le dirigeable s'enfuit vers l'est.

— Nous avons gaspillé inutilement du carburant et devons faire escale pour nous ravitailler à la Sakhalin Oil, si vous souhaitez atteindre la base dans de bonnes conditions. Depuis l'île nous contournerons la dépression.

Ann Suba avait remarqué qu'à chaque voyage qu'elle avait effectué à bord de ce dirigeable, il y avait des altercations entre le Président et Toz. Tharbin en voulait au commandant d'avoir conduit Songe dans l'hémisphère Sud, pour une soi-disant mission diplomatique au cours de laquelle la jeune femme avait déserté le bord. Tharbin accusait Toz de n'avoir pas réembarqué la dissidente de force dans l'appareil.

Tharbin détestait cette escale et pourtant c'était grâce à elle qu'il avait pu s'emparer de Movane Marqua, alors que déguisée en chamane elle vivait au sein d'une caravane de nomades marchands. Dans cette île isolée du continent, dépourvue de réseaux ferroviaires, donc de représentants de la Caste des Aiguilleurs, l'apparition du dirigeable ne créait aucun véritable effet de surprise. Pourtant Tharbin restait méfiant et obtint que l'appareil puisse stationner au-dessus des réservoirs, simplement maintenu au sol par ses câbles d'ancres. Durant tout le temps que dura le pompage, il veilla à ce que ses gardes soient sur le qui-vive et lui-même allait et venait avec un lance-missiles portatif. Aucun incident ne vint troubler les quelques heures nécessaires pour faire le plein, et Toz apprit au Président que la fameuse tempête s'éloignait vers l'ouest, d'après la météo de Tcherskicie.

— Peut-on se fier à ce que disent les gens de ce pays ? ricana Tharbin, qui n'acceptait pas l'existence de cette ancienne Compagnie dirigée beaucoup plus démocratiquement que la sienne, et où l'on produisait des véhicules qui se déplaçaient sans le besoin de rails.

Quand ils reprirent l'air, Tharbin, soulagé, déclara qu'il allait se reposer quelques instants et demanda qu'on l'avertisse seulement quand l'aérostat s'accrocherait à son mât d'amarrage.

— Eh bien ! nous voilà plus tranquilles, déclara Toz à Ann. Je suis toujours nerveux quand le Président est à mes côtés. Je sais très bien qu'il a de gros ennuis en ce moment, mais autrefois à China Voksal il assumait plus

sereinement.

— Quels ennuis ?

— Le Consortium.

— Pouvez-vous m'en parler ?

— La plupart des Bonzes souhaitent reprendre leurs habitudes à China Voksal, c'est-à-dire le négoce international, ou comme on devait dire jadis le commerce inter-Compagnies. Il semblerait que l'on construise à nouveau d'importants réseaux ferrés dans le Sud asiatique et que le développement économique ne cesse de croître. Vous savez, le Consortium a toujours préféré le commerce à la politique, et je suppose qu'à Talmyr ils ne se sentent pas chez eux. D'ailleurs la population ne leur est guère favorable. Elle les subit, mais n'aime guère les Bonzes.

Ce n'était pas nouveau, et Ann Suba avait personnellement eu affaire à des représentants des Bonzes qui souhaitaient qu'elle travaille uniquement pour eux. Évidemment sur un nouveau projet de dirigeavion commercial.

— J'ai bien failli rester avec Songe dans le Sud, lui avoua soudain Toz, après avoir regardé autour de lui avec méfiance. Je suis certain que les Kerguelen, par exemple, auraient bien accueilli le dirigeable et son pilote. J'ai résisté à cette envie pour rester fidèle à mon contrat, mais je le regrette. Je ne vole que très peu et uniquement pour me rendre à Londal Gobi et en revenir.

Lorsque Toura approcha, on alla réveiller Tharbin et peu après commençait l'accrochage du dirigeable. Quand Tharbin et Ann Suba atteignirent le sol à bord de la petite nacelle d'un ascenseur, des inconnus en uniforme d'Aiguilleurs se ruèrent sur eux.

— Président Tharbin, vous êtes inculpé de non-observation des lois de la CANYST, hurla un maître pointant son arme sur eux.

CHAPITRE 39

Cette nuit-là, alors que Gislake croyait pouvoir enfin se reposer, l'ingénieur général lui imposa plusieurs heures de travail supplémentaires. Ils n'étaient pas retournés dans la partie inférieure de la carlingue, car d'après l'ingénieur c'était inutile s'ils ne pouvaient se frayer un chemin dans ces amas de tôles tordues et de matériaux écrasés. Il avait étalé sur plusieurs tables des tirages des plans du dirigeavion et exigeait que le pilote les étudie, et signale tous les détails qui paraissaient ne pas y figurer.

— Je suis certain que ces plans sont incomplets et que ce monstrueux appareil nous dissimule bien des secrets. Lorsque je le contemplais en plein vol, je ne me doutais pas qu'il pouvait tromper ainsi son monde. J'imaginai une carlingue avec des fauteuils, quelques aménagements à cause des ponts supérieurs, mais jamais je n'aurais pensé un seul instant que c'était une sorte de château du mystère volant. Vous ne savez pas ce qu'est un château du mystère. Bien sûr, il aurait fallu lire les romans d'épouvante du passé. Je suis un rationaliste, Gislake, et rien n'est logique dans l'agencement du dirigeavion. J'en arrive à me demander de quelle nature est l'esprit de voyageuse Ann Suba. Il doit être bien tortueux pour que soit sorti de ses circonvolutions une telle énigme.

Puis il se tut, regarda Gislake comme s'il était soudain frappé d'une évidence.

— Qu'ai-je dit à l'instant ?

— Que l'esprit de la voyageuse Ann Suba devait être bien tortueux.

— Non, autre chose.

— Vous parliez des circonvolutions de son cerveau, Maljory asséna une grande claque sur l'épaule de Gislake qui vacilla, ivre de fatigue. Ils étaient debout, depuis maintenant vingt-quatre heures.

— Voilà, les circonvolutions certainement compliquées de voyageuse Ann Suba. Vous l'avez souvent rencontrée, je suppose ?

— Bien entendu, puisqu'elle était l'associée de Lien Rag et de Liensun Rag dans la propriété de cet appareil. Elle savait même le piloter et le faisait avec beaucoup de professionnalisme. Mais c'était effectivement une femme peu commune, assez secrète et avec laquelle on ne pouvait se permettre de plaisanter.

— Dites-moi, avait-elle une sorte d'idéologie, une philosophie personnelle

en ce qui concernait la conception même du dirigeavion ? Qu'avait-elle voulu en faire au départ quand elle avait élaboré les premiers plans ? C'est une scientifique, mais aussi une intellectuelle, et je suis certain qu'elle ne recherchait ni un but commercial ni quoi que ce soit de basement matérialiste. Alors quoi ?

Gislake se surprit à réfléchir sincèrement sur la personnalité d'Ann Suba. Il était assez facile de comparer les complications labyrinthiques d'un appareil comme le dirigeavion aux circonvolutions cervicales d'une femme à l'intelligence supérieure, comme si les premières étaient la projection inconsciente des secondes. Mais lui-même n'avait jamais été très à l'aise lorsqu'il devait se trouver en face d'Ann Suba, discuter avec elle, voire la contredire en tant que mécanicien travaillant sur du concret, alors qu'elle évoluait toujours dans des sphères de pensées, certes cohérentes, mais dont le contenu dépassait son entendement. Il avait souvent l'impression qu'elle utilisait un système de traduction simplifié lorsqu'elle s'adressait à lui, comme si depuis longtemps elle avait jugé les limites de son intelligence et se résignait à une schématisation de ses instructions, ce qui ne manquait pas d'entraîner un appauvrissement de sa pensée et l'humiliait, lui. Jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'elle agissait de la sorte avec tout le monde, y compris Lien Rag. Mais ce dernier, même s'il ne disposait pas d'un capital scientifique aussi important que celui de cette femme, avait su élargir ses connaissances par les nombreuses expériences qui composaient sa vie d'aventures. Il pouvait lui répliquer, la dominer même, car il possédait aussi une grande facilité d'expression et un vocabulaire aussi riche. Enfin son esprit ouvert, la curiosité chaleureuse qu'il montrait pour la vie, les êtres vivants, l'environnement, lui avaient apporté un savoir universel exempt de tous les préjugés, lavé des conformismes scientifiques qui prévalaient dans les périodes les plus exécrables de l'enseignement universitaire sous la férule des Aiguilleurs. Ann Suba n'avait jamais pu s'en détacher totalement, même si elle voulait donner l'apparence de s'en être affranchie.

C'était ce qu'il aurait pu tenter d'expliquer à Maljory, mais ce dernier n'était-il pas lui-même un pur produit de cette science dépravée par des considérations extérieures ? Une doctrine scientifique qui rayait des programmes quantité de disciplines, comme l'histoire, la géographie d'avant la glaciation, l'astronomie bien entendu, la sémantique, la sociologie et encore bien d'autres. Les professeurs étaient chargés de démontrer, insidieusement bien sûr, la supériorité de la civilisation actuelle sur celle de la période préglaciaire alors que tous, professeurs et étudiants, ne faisaient que se référer à ces époques dès qu'ils se heurtaient à un problème. Mais, pour ce faire, l'accès aux archives antiques exigeait une obstination constante et une résistance ferme à tous les interrogatoires des services de la Sécurité.

— Elle m'intimidait, finit-il par répondre, et je me sentais vraiment diminué devant elle. Je ne pouvais oublier que successivement elle avait

inventé le filtre à hélium, le dirigeable puis le dirigeavion. Mais il y a aussi toute une foule d'améliorations qu'elle aurait apportées à la vie de tous les jours, quand elle dirigeait les Rénovateurs du Soleil des Échafaudages d'épouvante dans la Tibétaine.

Il avait conscience d'agacer son compagnon par le rappel des Rénovateurs du Soleil et de leurs activités scientifiques.

— Cela ne m'explique pas ce qu'elle a imaginé pour ce dirigeavion. Voulait-elle vraiment en faire une sorte d'unité urbaine volante ? Car c'est bien de ça qu'il s'agit. Cet appareil peut emporter la population d'une petite station d'une centaine d'habitants et vivre en autarcie totale. La production d'hélium est illimitée, ne resterait que le ravitaillement en carburant et en nourriture. Avait-elle dans ses documents le projet d'un appareil encore plus colossal ?

— Étant donné les ressources limitées des Kerguelen en matières premières, il y avait seulement dans les conversations l'idée de fabriquer sur le même modèle quelques unités, mais il n'y a jamais eu le commencement de quoi que ce soit sur le sujet.

— Gislake, qui sont ces clandestins ? Ils sont trois au minimum, peut-être plus. Je ne vous cache pas que je suis très inquiet.

— Je ne pense pas qu'il s'agisse de rescapés, dit Gislake avec le maximum de conviction. Ceux qui ont survécu n'ont pas attendu que vous arriviez sur les lieux de l'échouage et se sont enfuis dans l'entassement des troncs d'arbres.

— Inutile de vouloir m'en convaincre comme si vous redoutiez qu'il n'en fût rien, fit l'ingénieur général avec une certaine indifférence.

D'abord sur le qui-vive, le pilote fut soulagé de le voir s'éloigner de cette possibilité.

— Mais alors... murmura-t-il comme pour lui-même, sachant que le susceptible Maljory supportait mal qu'il s'adresse à lui pour des questions trop directes.

Le grand maître en second le considérait comme inférieur, même s'il était capable de piloter un appareil qu'il admirait en secret. Et il possédait sinon une science, mais une technique que peu de personnes dans le monde avaient pu acquérir. Gislake allait même jusqu'à affirmer que jamais Maljory ne pourrait devenir un bon pilote, parce que son éducation de base serait toujours là pour le culpabiliser. Il contournerait les lois de la CANYST, réparerait cet appareil, mais jamais, au grand jamais, ne pourrait se mettre aux commandes. Et au cours des différentes conversations il avait, sans le vouloir vraiment, développé cette partie de ses projets futurs. Une fois le dirigeavion en état de voler, il formerait une équipe de pilotes grâce à son aide, tous choisis en

dehors de la Caste. Ces équipages futurs appartiendraient à une classe inférieure, sous le parrainage et la haute surveillance de la Caste.

Eux seuls relèveraient de la juridiction CANYST. Et qui disait classe inférieure sous-entendait une organisation à tendance esclavagiste. La Caste avait toujours procédé de la sorte avec les populations dominées, incapable de clairvoyance et de tirer profit et autocritique des dernières défaites.

CHAPITRE 40

Le père d'Harold, Edgon Kowning, ne cessait de promettre sa prochaine venue, mais il avait toujours de bonnes excuses pour repousser celle-ci au lendemain ou même à la semaine suivante. Son fils protestait, lui laissait entendre qu'il y avait de l'argent à gagner, cependant le brillant escroc en informatique paraissait se défilier. Peut-être redoutait-il de se laisser piéger par des recherches si passionnantes qu'il devrait y consacrer beaucoup trop de temps et négliger ses activités préférées, les arnaques sur le réseau et la fréquentation de toutes les femmes après lesquelles il courait, charmeur, séduisant, irrésistible. Cristella Marlone était l'une d'elles et acceptait de le partager avec d'autres, pourvu que de rares fois il lui accorde quelques heures, voire une nuit, ce qui était l'exception. Louria était convaincue que fuyant son âge et l'approche de la vieillesse, Edgon Kowning galopait après une jeunesse qui lui échappait, des possibilités amoureuses en déficit. Mais elle n'en parlait pas à son ami.

— Il finira par venir, affirmait celui-ci sans en être vraiment convaincu. Il lui est de plus en plus difficile de piller les comptes virtuels de ses riches victimes, car les défenses sont de plus en plus efficaces et les services de sécurité sont au courant de toutes ses astuces pour s'approprier l'argent qui ne lui appartient pas. Il est certainement piégé par un bug indétectable, et chaque fois qu'il clique depuis n'importe où son intervention sur le réseau est aussitôt transmise au central de surveillance informatique. J'irai même plus loin en supposant que nos amis, les e-logiciels infiltrés dans nos réseaux, ne tolèrent guère que mon père les détourne en quelque sorte à son profit. Ces e-gènes sont toujours sur le qui-vive et d'autant plus qu'ils ont connaissance de notre hostilité envers eux. L'action que nous avons menée contre les logiciels indépendantistes d'Altaï n'a pu que se répercuter sur Terre. Les noms de Louria Finister, d'Harold Kowning sont donc fichés, et par suite logique celui de mon père.

— Tu penses qu'il aurait désormais des difficultés pour se remplir les poches ?

— Je sais qu'il mégote, et comme il a l'habitude de mener la grande vie, il doit s'essouffler à se démener pour si peu de fric à récupérer. Il a toujours été très généreux avec tout le monde, mais surtout avec les femmes. Je suis sûr qu'il reviendra. Nous avons une nouvelle fois besoin de lui, après que nous l'avons sollicité pour l'affaire du cerveau biologique du professeur Charlster. Dans le cas présent, nous avons deux difficultés à franchir, réserver l'information protéinique à notre seul usage, alors que celle-ci est jusqu'ici

destinée à satisfaire les demandes et les besoins de la matière vivante. Les explications que j'ai trouvées sur les quelques ordinateurs protéiniques ayant fonctionné dans le monde sont maigres, n'effleurent que le problème. Donc, nous devons utiliser ce support de l'information protéinique, et ensuite la transmettre par les ondes à l'aide d'appareils émetteurs-récepteurs anachroniques. Rien que ça.

— Je pense que là-bas, dans le train-observatoire de NPST, Roggerly pourrait se charger de cette recherche. Question ondes de toute nature, il ne craint personne et plus particulièrement quand il s'agit d'ondes radio.

Harold hocha la tête avec un petit sourire entendu. Il s'imaginait qu'elle avait un penchant pour ce garçon avec lequel elle s'entendait à merveille. C'était un ami, presque un frère, mais elle n'était pas fâchée de rendre Harold quelque peu agacé, peut-être jaloux à cause de cette connivence.

— Nous devons utiliser une énergie porteuse ensuite, pour la transmission de nos messages. Une énergie qui ne pourra donc être qu'un courant électrique. Nul besoin qu'il soit puissant car nous pourrions toujours utiliser des relais, mais la difficulté c'est de le produire. Une seule solution, il faudra que cette énergie provienne de la transmission synaptique de l'influx nerveux. C'est inévitable. Nous n'allons pas nous disperser dans plusieurs directions. Nous débutons avec des protéines qui nous amèneront aux cellules, celles-ci à la transmission synaptique et enfin l'influx nerveux.

Influx nerveux alerta Louria. Tout d'abord elle ne comprit pas la raison de cette soudaine méfiance, alors qu'Harold continuait de développer les grandes lignes de son projet.

— Nous devons provoquer artificiellement la synapse, cette zone de contact entre deux cellules nerveuses. Autrement dit des neurones. C'est à son niveau que se produit la conduction de l'influx nerveux.

— Tu auras besoin d'un spécialiste pour parvenir à détourner l'ensemble destiné, depuis la création du monde, aux fonctions organiques chez tout être vivant. Tu dis que cela s'est déjà produit, mais crois-tu qu'un spécialiste en système nerveux le ferait sans le moindre scrupule ? Il te faudra un chercheur n'ayant aucune appréhension de la malédiction divine, ce qui exclut tous les fanatiques religieux et même les plus tièdes.

Harold parut surpris du ton qu'elle employa pour le mettre en garde. Elle se moquait bien des scrupules religieux, mais restait fidèle à une certaine déontologie scientifique. Lui ne voyait pas en quoi ce détournement pouvait nuire à l'espèce humaine en particulier, et au règne vivant en général. Il y avait une autre explication à la brusque irritabilité de Louria.

— Nous aurons besoin, dit-il, espérant alléger l'atmosphère et se préparant en fait à la rendre encore plus irrespirable, nous aurons donc besoin de quelqu'un qui se soit déjà intéressé à ces éléments-là, un neurologue

confirmé. Nous savons qu'il en existe deux que nous connaissons très bien, deux femmes.

— Comme par hasard, fit Louria avec un sourire glacé.

— Oui, deux femmes, continua-t-il dans la plus grande innocence. Odela Sauvern qui appartient à l'équipe du train-observatoire, et nous savons qu'il y a déjà deux ans elle s'est intéressée aux cerveaux semi-biologistes et biologistes. Je me souviens même que c'est la première scientifique qui a fait allusion devant moi à des ordinateurs protéiniques. C'est une fille extrêmement compétente.

— Une jolie fille jeune et divorcée, ajouta Louria, essayant la désinvolture.

Harold commença de se douter qu'il avançait en terrain marécageux et lui lança un regard en coin. Il la connaissait trop bien, savait que si la petite veine bleue de sa tempe gauche palpitait, il devait se tenir sur ses gardes, surveiller ses propos. Le plus étrange était que ce même signe sanguin apparaissait chez Louria quand elle était sexuellement excitée.

— Souviens-toi, insista-t-il pour l'amadouer alors que c'était maladroit, elle a collaboré avec nous sur cet échiquier qui avait reçu le cerveau biologisé de Charlster. Nous avons quand même progressé grâce à elle.

— Il y avait aussi Olga Tireligne, professeur universitaire de neurologie. Une référence dans le milieu. Mais pas au point de vue moral. Elle est mère de deux filles, mais cela ne l'empêche pas d'avoir trois amants et aussi, m'a-t-elle avoué, une amante, quand elle éprouve le besoin de féminité. Je ne te surprendrai pas en disant que j'ai évincé Odela Sauvern de mon équipe, car je la trouvais trop tiède dans l'acceptation pure et simple de la théorie sur les e-logiciels. J'avais demandé des réponses sans ambiguïté. Pour moi c'était oui ou non, et elle s'est amusée à soulever des tas d'objections de toute nature, et pas seulement scientifiques. Si tu veux mon opinion, c'est une emmerdeuse chichiteuse.

— Et Olga Tireligne est une allumeuse sans la moindre retenue, fit-il désabusé. Très bien. Nous allons nous rabattre sur une sorte de pontife de la neurologie, tout aussi formaliste que les astrophysiciens formés en quelques mois que nous avons déjà rencontrés.

— J'ai renvoyé Simplon se faire admirer ailleurs pour sa redondance et ses conceptions périmées. Mais le salaud s'accroche car il joue les victimes, le pauvre vieux accablé par l'injustice d'une directrice jeune. Si tu l'avais entendu gémir dans les coursives et amener le personnel, surtout celui des cuisines toujours prêt à verser une larme sur le moindre mélo, que ce soit à la télé ou dans la vie.

Elle devenait plus qu'acide, ne le faisant plus vraiment rire par ses

remarques acerbes. Elle virait vers la méchanceté, un peu trop imbue de ses extraordinaires talents scientifiques.

— À tout prendre, je préfère Olga Tirelignè. Je suis certaine qu'elle sera emballée lorsque je lui dirai qu'elle va travailler avec toi, ici à Salt Lake Station, pendant que moi je retournerai à NPST essayer de me rabibocher avec cette Odela Sauvern. Mais celle-là je la fourrerai dans le giron de Roggery. Il ne sera pas fâché d'avoir une telle collaboratrice, encore qu'une fois lancé dans ses travaux il oublie qu'il existe des femmes, de la nourriture et même des lits pour dormir un minimum.

Ce fut finalement lui qui appela Olga Tirelignè, et contrairement à ce que croyait Louria, elle ne parut pas autrement excitée en reconnaissant la voix de Harold.

— Nous sommes chargés par l'amiral Kinnjone, dit-il, quelque peu douché par son accueil, de mettre au point un système différent de ceux que nous pratiquons dans certains domaines.

— Je ne comprends rien à ce que vous me dites, le coupa-t-elle sèchement.

Louria attribua cette attitude revêche à une déception.

Peut-être avait-elle pu parvenir à ses fins avec Harold autrefois, mais il n'avait pas paru y trouver une raison suffisante de prolonger son séjour à NPST et l'avait rejointe elle, Louria, au train-observatoire. Jamais elle n'aurait envisagé le contraire, à savoir que Harold n'avait jamais succombé à cette tigresse qui depuis lui vouait une antipathie profonde.

— Je ne peux vous l'expliquer ainsi, dit-il, il faut que je vous rencontre au plus vite.

— Êtes-vous ministre de la Recherche scientifique ou celui de la Santé ? Moi je dépends de la Santé et je ne peux perdre mon temps à satisfaire les impatiences des autres secrétaires d'État. D'ailleurs vous n'en avez pas le titre, je pense ?

— Aucun n'a été crédité de ce titre effectivement, rectifia-t-il, l'amiral estimant qu'il ne disposait pas des pouvoirs nécessaires, qu'il n'assumait qu'un intérim. Vous ne pouvez pas me recevoir ?

— Pas avant une semaine. Transmettez mon bon souvenir à votre père. C'est vraiment un homme délicieux et j'aimerais le revoir s'il se trouve dans la capitale.

— Je ne manquerai pas de lui transmettre votre souhait, répondit-il, à la fois déçu et amusé.

Il raccrocha, regarda Louria avec le même air joyeux.

— On n'aura qu'à lui envoyer mon père. Je me doutais qu'il avait dû la rencontrer à plusieurs reprises. J'espère qu'il saura la convaincre, car elle nous a prouvé ses hautes capacités au sujet du cerveau biologique de Charlster. Nous n'y serions jamais parvenus seuls. Mais Odela ayant déjà fouiné dans ces rares informations sur les ordinateurs protéiniques ne doit pas être exclue de ces recherches.

— Je te l'ai dit, je vais me réconcilier avec elle, même si je dois encaisser ses remarques désagréables sur Altaï et les logiciels biologisés. Tu sais ce qu'elle m'a sorti, que j'avais trop regardé de films sur les pirates dans mon enfance pour croire que des logiciels puissent se comporter comme ces forbans. Je ne regardais jamais ces stupidités fabriquées pour la jeunesse et qu'on achetait clandestinement, car à l'époque toute allusion au passé, même le plus ancien, était sévèrement réprimée.

— Les logiciels pirates, c'est pas mal trouvé pourtant, fit-il pour la titiller un brin.

Lorsque son père appela ce même soir, c'est-à-dire vers minuit, alors qu'il dormait aux côtés de Louria, il lui annonça qu'il aurait besoin de lui pour convaincre Olga Tireligne, la neurologue, de travailler avec eux.

— Tu es fou, gémit Edgon Kowning, tu veux ma mort ? Cette femme est une véritable sangsue, si tu veux savoir, et j'ai préféré fuir que de passer plus d'une nuit avec elle. Sais-tu, fiston, que je commence d'atteindre un âge certain où je dois me protéger des femmes trop exigeantes ? Eh bien ! cette Olga en fait partie.

— Pourtant elle m'a parlé de toi avec un grand enthousiasme, alors que dans la conversation qui a précédé j'ai compris que je n'étais pas le bienvenu.

— Bien sûr, tu as refusé ses avances, jadis.

Louria qui écoutait sur un autre poste haussa les épaules, pensa que c'était une entente convenue entre le père et le fils pour lui faire admettre qu'il ne s'était rien passé entre Olga et Harold.

— Elle était vraiment mordue et je n'étais qu'un substitut, je m'en suis rendu compte, et mon narcissisme en a beaucoup souffert, ajouta-t-il dans un immense éclat de rire.

— Écoute, tu ne peux pas nous laisser tomber, c'est excessivement important et pour te convaincre j'ai une belle histoire à te raconter. Je ne peux te la communiquer par railphone ou par tout autre moyen, mais je vais quand même te poser une question. N'es-tu pas surpris, depuis quelque temps, de ne pas réussir comme tu le souhaiterais tes... comment dire, tes manipulations informatiques ? Alors que voici à peine six mois tu faisais des prouesses que chacun admirait, il semble que depuis tu aies perdu la forme ou bien que le matériel utilisé se dérobe. Comme si des jaloux voulaient t'empêcher de

prosperer, me comprends-tu ?

Il y eut un silence éloquent fait d'irritation, d'humiliation de se voir ainsi mis à nu, de réflexion soudaine sur un sujet qui devenait préoccupant.

— Je suis brutal, mais je suis certain que tu y as déjà songé.

— Et ce serait toi, qui ne m'arrives pas à la cheville dans ma partie, qui aurait élucidé ce qui effectivement me tracasse en ce moment ? Je ne parviens pas à y croire et tu piques ma curiosité, même si tu m'as profondément blessé.

— Pardonne-moi, mais il fallait que je te le dise.

— Je veux en savoir plus et j'arrive. Je sais où tu es.

— Mais il est bientôt une heure du matin, paniqua Harold.

— Je n'ai pas la patience d'attendre. Je serai chez toi dans trois quarts d'heure, d'ici là tu as le temps de terminer ce que tu faisais avec ton amie Louria, sale voyou.

CHAPITRE 41

Lorsque Songe se retrouva dans l'immense gare de China Voksal, elle sut tout de suite qu'elle retrouvait tout ce qu'elle aimait et pour commencer les odeurs. Le central des voyageurs était mal séparé de la gare des marchandises, et de celle-ci lui parvenaient les mille parfums, odeurs, relents qui autrefois étaient également présents et auxquels elle avait fini par ne plus prêter attention. Les dominantes venaient des épices cultivées sous serre, du poisson séché surtout, ou bien du salé. Il y avait ensuite la viande fumée, de porc essentiellement, mais lorsque poussée par une intense curiosité elle s'approcha des docks nouvellement installés dans de très longs trains frigorifiques, elle vit que des quartiers de bœuf étaient portés à dos d'homme un peu partout. Des draïnes, des chariots électriques surchargés de caisses, de containers, de couffins, de cageots en roseaux synthétiques, allaient et venaient. Mille à deux mille personnes travaillaient là, tous des Asiatiques maigres, parfois faméliques mais affairés, infatigables avec chacun une seule idée en tête, s'enrichir au plus vite, tout comme du temps où elle les fréquentait pour d'interminables négociations. Chaque cent économisé arrondissait un pécule, ensuite venait le premier achat revendu sur-le-champ le double, et ainsi de suite. Elle avait presque fait la même chose, mais au départ elle agissait dans une intention sociale, procurant à ses amis et parents Rénovateurs du Soleil, isolés dans les Échafaudages d'Épouvante, de quoi survivre. On appelait Échafaudages d'Épouvante des passerelles construites à flanc de falaises du Tibet, et destinées à la cueillette des lichens fournissant l'alimentation des yacks enfermés dans des cavernes-étables. Ces animaux procuraient la viande, le lait, la laine. Ces passerelles légères, souvent mal équilibrées, avec des passages sans garde-fous, ne pouvaient être empruntées sans risques et les chutes restaient nombreuses, même après des années de vie sur ces hauteurs.

Elle disposait d'une somme très importante et ne savait encore comment elle allait procéder. Elle devait d'une part s'installer professionnellement, et ensuite chercher à racheter un dirigeable au Consortium des Bonzes dont certains membres étaient revenus dans la nouvelle China Voksal. Et s'ils refusaient de vendre, elle le ferait voler, une fois connue leur cachette. Vingt années plus tôt, elle ne disposait pas d'autant d'argent et pourtant elle avait réussi brillamment à s'enrichir, oubliant peu à peu son objectif de solidarité avec les Rénovateurs du Tibet, sans jamais cependant les abandonner tout à fait. Mais la majeure partie de ses bénéfices allait directement dans sa poche.

Pour commencer elle loua un compartiment entier dans un train-palace qui

n'avait rien à voir avec les traintels ordinaires. Son logement, quatre fois la superficie d'un compartiment habituel, possédait salle de bains, salon et même un ordinateur, cependant muni d'un antivolt pour empêcher le client de l'emporter. Mais ce moyen de communication était extraordinaire pour elle, car elle allait renouer des contacts rapides avec quelques personnalités d'autrefois, négociants du Consortium des Bonzes ou pas. Le prix de ce compartiment était élevé, quatre cents océanos-jour, mais sa présence dans ce lieu la classait déjà comme une VIP aux gros moyens, et parmi ces gens avides de transactions et d'argent, la nouvelle qu'une étrangère aisée venait de payer douze mille océanos d'avance pour un mois de séjour serait vite connue chez les grossiums qui comptaient vraiment.

Et d'ailleurs, à l'instant où elle pénétra dans l'immense restaurant, elle avait choisi le plus cher parmi les trois proposés par le train-palace, et se présentant alors que presque toutes les tables étaient occupées, elle focalisa les regards. Si bien que dégustant son cocktail après avoir passé commande de son dîner, un gros Eurasien aux cheveux très longs, tressés en deux nattes, s'approcha, un sourire quelque peu luisant sur ses lèvres épaisses.

— Voyageuse Songe ? Vous n'avez pas changé, savez-vous ? Je suis émerveillé de vous retrouver telle quelle, vous ne me reconnaissez pas ? Il est vrai que je me suis chargé de transformer ma silhouette décharnée de jadis. Cent vingt livres supplémentaires modifient l'apparence. Je suis Kunshan et j'étais votre chef des coolies à Markett Station.

Elle reconnaissait ce regard bleu marine dû aux gènes européens, le regard d'un fripon qui la volait sans vergogne.

— Tout est comme alors, voyageuse Songe. Et c'est bien ici qu'il fallait revenir pour gagner de l'argent. Dire que pendant vingt ans on a été forcé de s'en aller ailleurs, fuir la chaleur dans les hautes montagnes. Savez-vous ce que je faisais ? Berger, voyageuse, berger à un dollar la semaine. Un troupeau de deux cents yacks. À une altitude convenable pour ne pas mourir de chaud ou de froid, mais où l'herbe n'était pas toujours suffisante. Alors il fallait soit monter vers la glace, soit redescendre vers l'enfer. Et quand on a commencé à voir revenir le froid normal, j'ai poussé mes deux cents bêtes vers le sud, je les ai revendues et j'ai acheté mes premiers wagons de marchandises, alors que les réseaux n'étaient que des embryons d'une dizaine de kilomètres. Aujourd'hui j'ai dix trains de cinquante wagons, et vingt-cinq mille kilomètres-tonnes en portefeuille.

Il ne précisait pas s'il avait volé les deux cents yacks, mais c'était inclus dans son récit.

— Les gens se souviennent de vous, voyageuse, et sont pleins d'admiration de vous voir descendre ici. C'est le train-palace le plus couru de la station et même de toute la concession. Vous savez que c'est l'Ecuadorian

qui détient le plus de lignes ? Mais il y a de la place pour d'autres entreprises si l'on accepte de payer une redevance à l'EEC.

Elle savait tout cela, et depuis qu'elle avait débarqué du cargo dans un port du Sud elle avait pu décompter les uniformes d'Aiguilleurs par centaines. Ils étaient bien revenus avec la famille Kalami, patronne officielle de l'Ecuadorian Eastern Company, alors que c'étaient eux les véritables maîtres, c'est-à-dire Lascasas. D'un coup elle eut envie de se faire l'écho de ces rumeurs qui couraient dans les Patagonie sur une disparition inexplicquée du Maître Suprême de la Caste du Sud. Mais on établirait un rapprochement entre cette nouvelle et son arrivée ici, et elle préférerait ne pas commettre d'imprudence.

— Vous avez des projets, voyageuse Songe ? Si vous avez besoin de wagons et de kilomètres-tonnes, je suis l'un des meilleurs marchés sur la place.

Ça y était, c'était parti et pour un peu elle aurait embrassé fougueusement les joues épaissies de graisse de Kunsban qui par son bagout l'introduisait, comme l'avaient fait les relents de la gare des marchandises, dans ce monde fiévreux, cruel, dangereux des affaires dans une station comme celle-ci. Jadis on relevait jusqu'à cent cadavres chaque nuit, tous morts de façon violente. Mais nulle part ailleurs on ne trouvait autant de faste, autant de théâtres, de librairies, de galeries de peinture et d'antiquaires.

CHAPITRE 42

Pas un de ces hommes portant des uniformes d'Aiguilleurs ne se permit un geste brutal à son encontre. Elle se retrouva dans une puissante draisine, aperçut le personnel de la base neutralisé par le reste de la bande, une douzaine d'hommes puissamment armés. Leur moyen d'intimidation était un lance-flammes de conception inconnue qui projetait à près de soixante mètres un jet qui enflammait tout sur-le-champ. Elle put constater que pour intimider le personnel de la base ils avaient fait brûler un certain nombre de bâtiments. Mais il y avait aussi plus d'une douzaine de corps calcinés sur le sol lorsqu'elle fut invitée à s'installer dans la draisine. Celle-ci était de la taille d'une locomotive moyenne et certainement équipée de moteurs de grande puissance, mais elle pensait que ses ravisseurs n'atteindraient jamais la frontière, si vraiment c'était la frontière leur objectif. La ligne qui conduisait à Toura n'était qu'une voie unique facile à paralyser pour forcer ces inconnus à se rendre. Assise confortablement, avec bientôt une tasse de thé à la main, elle ne savait si elle devait se plaindre ou bien montrer de la curiosité pour sa nouvelle position de kidnappée, encore que ce terme lui parût incorrect. Elle n'avait pas essayé de se défendre et éprouvait même une grande sérénité. Ce séjour forcé à Landal Gobi l'avait tellement irritée que n'importe quelle autre éventualité ne pouvait être pire. Même si la police de Tharbin la délivrait, elle aurait vécu quelques heures amusantes.

Elle n'était pas au bout de ses surprises en découvrant qu'un branchement, inexistant jusque-là, desservait une ligne nouvelle qui s'enfonçait vers l'est. Un Aiguilleur portant les signes de la maîtrise simple vint s'asseoir en face d'elle, se présenta comme étant John Stevens, chef du commando chargé de la conduire ailleurs que dans cette Compagnie.

— Nous avons travaillé dur, ces dernières semaines, pour installer cette ligne provisoire qui va nous permettre de rejoindre la mer de Béring.

Elle nota cette indication. De la mer de Béring on pouvait accéder à la côte Ouest de la Panaméricaine, mais aussi rejoindre le Sud par le Pacifique qui restait libre de glaces. Dans ce cas un navire serait nécessaire pour la transférer jusqu'au repaire de Lascasas, dans la Cordillère. Acte criminel envers les impératifs de la CANYST.

— Non sans traverser la Tcherskicie où il n'y a plus de voie ferrée, rien que des routes et des pistes.

— Vous êtes attentive à la géopolitique, constata-t-il avec une pointe d'ironie. C'est exact. Le réseau ferré est réduit à sa plus simple expression

dans cette concession, mais nous avons obtenu du président Pavakov l'autorisation d'embarquer la draisine sur un gros transporteur-glisseur qui nous emmènera jusqu'au terminus d'une voie ferrée desservant la côte.

— Pavakov est complice de mon enlèvement ? C'est inattendu.

— Pas vraiment, fit Stevens, mais tout ce qui peut nuire à son ennemi Tharbin reçoit son accord et son aide. Nous le savions et nous en avons profité. Vous n'êtes pas vraiment enlevée, mais soustraite aux ambitions de Tharbin qui se comporte de façon de plus en plus illégale. Je suis chargé de vous présenter à des gens qui ont des propositions à vous faire et mon rôle sera alors terminé.

— Votre cellule secrète de Talmyr a cependant été découverte par la police de Tharbin et plusieurs de vos hommes sont en prison. Tharbin se méfiait et a préféré me rapatrier depuis le désert de Gobi.

— C'est tout à fait ce que nous voulions qu'il fasse. La cellule de Talmyr a été sacrifiée pour l'effrayer suffisamment pendant que nous construisions cette ligne jusqu'ici. Une ligne en résine bactérienne assez facile à installer, mais le terrain n'était pas toujours favorable ou accessible, si bien que nous avons dû entreprendre des travaux de terrassements, tout cela dans la plus grande clandestinité, avec la crainte que ce maudit dirigeable de Tharbin ne nous survole. Nous avons détourné son attention, donc, et nous avons pu terminer notre jonction jusqu'à la voie desservant cette base secrète.

— Vous travaillez depuis longtemps sur ce projet ?

— Assez, oui.

— Mais en quoi puis-je intéresser vos patrons ? Je suis une dissidente, ancienne Rénovatrice du Soleil et ennemie farouche de la CANYST, et par suite logique de la société ferroviaire. D'après ce que le président Tharbin m'en a dit, cette cellule de Talmyr regroupait des agents de la Caste du Sud, celle dirigée par Lascasas.

— Je ne suis pas d'un grade assez élevé pour être dans le secret de mes supérieurs. Je possède une certaine pratique des coups de main, et pour moi la première phase est une réussite. La deuxième, en Tcherskicie, ne posera je l'espère aucun problème insoluble. Vous pouvez, si vous le désirez, disposer de la petite cabine qui vous est réservée. Vous y trouverez le maximum de confort qu'on peut inclure dans une unité de cette taille, et la couchette possède un excellent matelas.

Elle put ôter sa combinaison isotherme enfilée à l'arrivée pour emprunter cette nacelle d'ascenseur ouverte à tous les vents. Elle disposait d'un petit lavabo et de toilettes, et finit par s'allonger pour essayer de dormir un peu. Son sort était désormais scellé, pensait-elle, et elle n'échapperait pas à ces gens-là. Si vraiment on l'emmenait dans la cordillère des Andes elle se

rapprocherait notablement de ses amis, des Kerguelen, de la Patagonie occidentale. On lui avait dit que Yeuse Semper n'en était plus la présidente, qu'elle avait été remplacée par un de ses conseillers. Elle pensait qu'il s'agissait certainement de Reiner. Peut-être aurait-elle la possibilité de s'enfuir pour se réfugier auprès de lui. Elle essayait de se convaincre que ce qui l'attendait ne pouvait pas être plus déplaisant que ce séjour à Landal Gobi, parmi ces Mongols qu'elle détestait. De même elle ne regrettait pas la base où Tharbin pensait la cacher à l'abri de ses kidnappeurs.

Ne pouvant fermer l'œil elle alla jeter un regard au hublot, mais ne vit pas grand-chose dans cette nuit qui n'en finissait pas. Elle souhaitait assister au chargement de la draisine sur un gros porteur-glisseur, curieuse de ce mode de transport qui faisait de la Tcherskicie une concession à part, très éloignée, par son mode de vie, de toute contrainte ferroviaire telle qu'on la trouvait dans la Compagnie du Consortium et la Panaméricaine. L'état d'esprit de la population en était certainement modifié et elle aurait aimé découvrir le nouveau visage de cette jeune société. Les glisseurs, en libérant le transport du rail, apportaient, qu'on le souhaite ou non, une notion indiscutable de liberté. On pouvait s'écarter des routes toutes tracées au propre comme au figuré, partir seul à l'aventure sur des territoires vierges.

Elle retourna dans le petit salon, mais constata que Stevens dormait sur une banquette déployée en lit. Dans le poste de pilotage des hommes discutaient entre eux à voix basse. Elle retourna donc dans sa cabine.

Des grincements et des voix fortes la réveillèrent, et se levant en hâte elle découvrit que la draisine reliée à un câble de treuil escaladait le plan incliné d'une remorque. Celle-ci était attachée à un véhicule étrange qui aurait pu ressembler à une draisine de réparation des voies, avec sa haute cabine.

Et puis ce fut une piste en planches sur laquelle le convoi se déplaçait à environ cinquante kilomètres à l'heure. Ayant aperçu John Stevens au moment du chargement de la draisine, elle alla s'installer dans le minuscule salon où il la vit en sortant du poste de pilotage.

— Vous voyez que tout se passe au mieux, dit-il joyeux. Nous atteindrons la côte Est durant la nuit.

— Et nous embarquerons sur un cargo au mépris de toutes les interdictions de la CANYST.

Il perdit son sourire et détourna même son regard. Elle pensa qu'il culpabilisait à ce sujet, malgré ses déclarations enthousiastes.

— On va servir le petit déjeuner. Nous disposons d'une réserve d'aliments assez succincte, mais j'espère que vous ne serez pas déçue.

— Combien durera le voyage maritime ? insista-t-elle, perfide. J'espère ne pas souffrir du mal de mer. Le Pacifique est parfois terrible. Allons-nous

accoster sur la côte Ouest de l'Amérique du Sud ? Et ensuite nous escaladerons les contreforts des Andes. Dans ces hauteurs on souffre du mal d'altitude paraît-il, l'avez-vous éprouvé vous-même ?

Il lui adressa un regard plein de rancune triste.

CHAPITRE 43

Tout d'abord elle ne reconnut pas ce visage étrange, cette silhouette visiblement lasse qui se laissait choir plus que s'asseyait sur un container retourné. Elle fut incapable d'avancer, regarda Jdriège qui, lui, s'appuyait contre la paroi de gauche. La petite lampe diffusait une lumière bleutée qui noyait d'ombres l'endroit où ils venaient de pénétrer.

— Je ne suis pas tellement amateur de plaisanteries, dit la voix de cet homme, et Fleur réagit vivement, l'interrompt :

— Vous avez la même voix que mon père, comment se fait-il ?

— Je suis désolé, mais j'espérais que tu aurais reconnu ces traits, mais tu n'as certainement jamais prêté grande attention aux rares portraits qui paraissaient de lui.

Dans un bruit qu'elle jugea horrible, celui d'une peau se détachant d'un muscle telle une ventouse réticente, l'homme arrachait son visage et révélait celui, maigre et halluciné de Lien Rag. Effarée, la jeune femme eut un élan de fuite, se ressaisit.

— Comment... Comment oses-tu cette sale comédie ? Tu ne m'as pas habituée à faire le guignol, surtout en de tels moments.

— Pardonne-moi, mais je voulais tester l'efficacité de ce masque, en silicone je suppose. C'est celui que portait l'individu que vous avez recueilli, soigné sous le nom de Lascasas.

— Non, cria-t-elle, nous l'avions baptisé X par prudence extrême.

— Par la brèche ouverte par le missile se sont engouffrés, avec un torrent d'eau, des épaves, des débris du cargo chinois, des branches et aussi des cadavres, et parmi ceux-ci un demi-noyé qui dans un réflexe, alors qu'on faisait tout pour évacuer ces tonnes d'eau nous empêchant de décoller, s'est accroché à un fauteuil. Dans l'urgence nous avons ensuite décollé pour échapper à la fureur du fleuve, et essayé de vider la carlingue de ces centaines de tonnes d'eau qui s'y étaient engouffrées.

Elle doutait, le regardait avec méfiance et presque de la haine. Elle s'était toujours doutée qu'il se cachait dans les replis du dirigeavion, ces replis accentués par le crash brutal. Mais elle le rejetait pour ce masque ridicule collé sur son visage. À moins que ce ne soit une certaine pudeur, le besoin de tourner en dérision sa propre aventure personnelle, ce séjour prolongé dans une épave déglinguée, sans raison apparente. Sinon peut-être celle de ne pas

quitter le dirigeavion frappé à mort, d'attendre en vain de cette agonie une résurrection improbable. Et au lieu des bras tendus, de l'étreinte mélodramatique, c'était la grosse farce stupide.

— Non, je ne cherchais pas à dissimuler la joie émue que tu me donnais en venant me rejoindre, je voulais juste savoir, je me répète, je sais, mais je suis obsédé par ce masque et ce bonhomme que vous avez reçu plongé dans le coma avec son mystère. Est-il le vrai Lascasas ? Un pantin que le Maître Suprême du Sud envoyait vers son homologue panaméricain ? Pendant ce temps, le vrai jubile toujours dans ses tanières de l'altiplano, dans ses cavernes irradiées, au sein d'une armée agonisante dans de multiples cancers.

— Tu te trompes, cria-t-elle, toujours furieuse. Les Aiguilleurs que combat Lienty sont des hommes sains, impressionnants d'efficacité guerrière. Tu fais mijoter dans ton propre repaire des idées préconçues. La Caste du Sud est encore debout, capable de contre-offensive et de mener à bien ses rêves de conquête mondiale. Et toi que faisais-tu, tu complotais stupidement dans cette carcasse qui s'en va en lambeaux à chaque soubresaut des plates-formes qui la supportent, que crois-tu donc, que le convoi va te conduire tout droit au quartier général de Lascasas ?

Elle crut entrevoir les véritables intentions de son père, les données de cette ambition démesurée et lamentable à la fois.

— Espérais-tu donner le change avec ce masque minable collé sur ta figure, atteindre le véritable Maître Suprême ? Tu n'as donc pas renoncé à ta folie, à cette idée fixe de t'emparer de lui. Tu as derrière toi une foule de morts, une guerre que Lienty a dû mener contre la Caste, les inquiétudes, les bouleversements de toute nature que ta sale expédition a provoqués. Et tout ça pour quoi, pour te rehausser encore dans l'admiration générale, peut-être même pour les beaux yeux verts d'une admiratrice au joli petit cul, cette Marina Estaban que tu as baisée là-bas à Punta Arenas, la directrice du cabinet de Reiner. De l'avoir dans tes bras t'a laissé croire que tu pouvais encore briller, devenir le superchampion. Transformer ta réputation en véritable légende vivante, comme écrivent les journalistes. Je t'ai vu avec un masque de carnaval, ça me suffit, je vais sauter de ce convoi qui a toute l'apparence d'un convoi funèbre et rejoindre mon copain qui suit. Amuse-toi bien dans ton nouveau rôle, moi je me retire.

Elle se laissa happer par l'ombre, sachant que jamais elle ne se libérerait de ce labyrinthe. Elle aurait voulu lui reprocher ces semaines perdues à le rechercher, cette énergie gaspillée pour obtenir un hydravion qui la larguerait avec ses deux compagnons au-dessus de l'épave enfouie, les entraînements de parachutiste, les jours difficiles à se forer un passage, une simple place pour dormir dans cent mètres d'arbres entassés.

Perdue dans le noir, grelottant de froid, elle se surprit à pleurer car ce

n'était pas ce qu'elle aurait souhaité lui dire, parce qu'il n'y avait pas eu de semaines perdues, ni d'énergie dépensée en vain du moment qu'elle le retrouvait, même sous ce masque en silicone censé reproduire les traits de Lascasas, du Lascasas dont seuls de rares intimes pouvaient connaître le vrai visage.

Elle s'éloignait au hasard, mais se heurtait à des tôles aussi tranchantes que d'énormes lames de rasoir, s'entaillait les mains qu'elle lançait devant elle, tâtonnant désespérément, seule de nouveau, seule comme elle l'avait été dans cette Locomotive qui la rejetait, la haïssait avec sinon la bénédiction, mais le désintérêt atroce de Kurty pour elle. Elle commençait à se forger une ligne de conduite. Si elle ne parvenait pas à trouver une issue, elle s'enfoncerait dans ces entrailles d'un grand corps métallique en souffrance, s'y blottirait le temps nécessaire, mais jamais elle ne serait tentée de retourner auprès de son père.

Quelque part il y eut comme un feulement et sans avoir vraiment peur, elle se demanda si des fauves rescapés de la catastrophe forestière auraient pu se réfugier dans l'épave en même temps que des animaux, moins dangereux, un gibier éventuel. Elle n'avait jamais compris qui était resté dans l'épave, qui l'avait fuie. Cet individu baptisé X, pour ne pas avoir à prononcer ce nom qu'elle et ses compagnons croyaient le bon, n'avait pu quitter le dirigeavion, comme Lien Rag, alors que Keverny, Joffran et les survivants de son commando avaient vraiment attendu l'arrivée des Aiguilleurs avant de déguerpir, laissant X entre les mains du docteur Disting et les siennes. Il avait été impossible de faire parler Keverny au sujet de Lien Rag. Il restait évasif ou bien affirmait ne rien savoir de son sort, ne paraissant s'intéresser qu'au comateux, insistant pour qu'on le recueille et qu'on le soigne, chuchotant avec effroi : c'est Lascasas. Qu'en savaient-ils en réalité ? À quel moment l'un d'eux ou Lien Rag seul avait-il découvert le masque en silicone, l'avait-il arraché ? Pour libérer le malade de l'étreinte de cette peau factice et faire au moins respirer son visage ? Mais si celui qu'on prenait pour le Maître Suprême l'avait supporté alors qu'il descendait l'Amazone sur le cargo chinois, subissait le bombardement du dirigeavion, se retrouvait en train de se noyer, comment ne l'avait-il pas arraché ce postiche, s'il le gênait vraiment ? Volonté implacable ? Acceptation de mourir sous le secret ?

Un frôlement la fit sursauter et elle essaya de le situer pour faire face, s'accroupit pour désarçonner l'animal qui pouvait lui sauter à la gorge.

Et puis une douce chanson murmura dans sa tête, révoltée contre elle-même de montrer tant d'insouciance jusqu'à ce qu'elle sache que Jdriège la rejoignait, venait droit vers elle, mais préférait la prévenir avec énormément de gentillesse. Elle avança, se heurta à la fourrure du torse puissant. Y enfouit son nez, sa bouche, soupirant de soulagement et libérant ses sanglots. Les mains musclées lui caressèrent le crâne, le cou. Lui ne comprenait pas le sens

de la scène violente à laquelle il avait assisté, ni celui de cette haine perceptible chez la jeune femme, alors que son grand-père se décomposait de tristesse. Combien étaient étranges ces êtres du Chaud qui compliquaient leurs relations alors qu'ils s'aimaient, lui pouvait le certifier qui détectait les ondes de ce sentiment tendre.

CHAPITRE 44

Une bouteille de vodka avalée par petites tasses rapides, Gislake n'en était qu'à sa deuxième alors que l'ingénieur général envoyait sa dixième directement dans le fond de sa gorge, tête renversée, glotte en va-et-vient au-dessus du col serré d'uniforme de grand maître en second. Puis Maljory paraissait se mettre au garde-à-vous et rotait bruyamment, fixant son compagnon comme pour le défier de lui en faire reproche. Il remplissait la tasse, en contemplant le fond, prenait sur la table un de ces petits sandwiches livrés par l'intendance.

— Mangez, Gislake, ne faites pas que boire, avait-il dit en dévissant la deuxième bouteille isotherme.

Mais l'alcool supportait le froid.

Saoul, le grand maître en second, au point de ne pas se rendre compte qu'il gardait sa tasse pleine ?

Gislake respirait l'odeur surette d'une peur latente et lorsque Maljory dégrafa son col, une bandelette argent cernée de noir, s'en libéra une odeur plus forte de transpiration malsaine et avec elle le malaise d'un homme en pleine dissidence. Visiblement, l'ingénieur général craquait, avait besoin d'un compagnon de beuverie neutre, alors qu'il aurait pu inviter ses subordonnés, des maîtres, des maîtres principaux. Non, il leur préférerait ce petit bonhomme d'une sous-classe certes, mais neutre et qui n'oserait jamais le faire chanter au sujet de ces moments d'abandon. Pire peut-être, moments de doute, de panique mal contenue. L'effondrement total après la deuxième bouteille bien entamée, ou au début de la troisième. Et puis les confidences, l'épouvante ? Gislake espérait trouver le moment de se dérober, de fuir, de ne rien entendre. C'était trop tôt, ce n'était pas prévu dans son programme bien calculé, même dans des circonstances peu encourageantes. Maljory devait encore durer, lui faire de l'usage jusqu'au lieu secret où serait entreposé le dirigeavion, là où les travaux de remise en état commenceraient.

— Gis... Gislake, merde vous n'avez pas un prénom... Comme tout le monde. Moi c'est Sam, ma mère disait Sammy et je n'aimais pas... Alors vous me l'accouchez ce prénom, à moins qu'il ne soit ridicule et que ça vous ennuie de l'avouer.

Il hoqueta, rota, secoua la tête de dégoût.

— Rod, Rod Gislake.

— Pas mal, bien même. Rod, est-ce que je suis ivre ?

— Je ne crois pas, ingénieur général.

— Grand Maître. Je suis Grand Maître parce que désormais, Rod, il n'y a personne pour me brimer, pour me spolier de mon véritable grade. C'est moi qui devais être sacré Maître Suprême, et c'est l'Autre qui m'a écarté et s'est accordé... Mais chut, prudence, il est par là vous savez ? Il nous surveille, nous écoute.

— Comment ça, grâce au railphone ? Les ondes radio ne franchissent pas aisément cette couche de bois au-dessus de nous.

— Ne comprenez-vous pas ? Il est ici, dans les zones interdites de cette foutue épave. Vous le saviez que c'était une foutue épave et qu'on pouvait y perdre jusqu'à son âme, jusqu'à sa... Voyons, sa quoi ? Je ne sais pas quoi. Plus important que l'âme, c'est quoi ?

— La vie, risqua Gislake, inquiet par la tournure que prenaient ces soliloques d'ivrogne.

Maljory enfourna des canapés, les recracha aussitôt sur la table, souillant de débris mâchés en partie un des plateaux de nourriture.

— Dégueulasses... Peut-être empoisonnés... Un qui aurait des regrets, voyez-vous, Rod, un qui continuerait de croire qu'on peut survivre avec juste un tortillard et trois Aiguilleurs empotés... Celui-là a peut-être répandu une poudre, qui sait ? Mais il y a l'autre tapi dans les circonvolutions de ce dirigeavion conçu par une cinglée, à ce que j'ai compris.

— Je n'ai jamais accusé voyageuse Ann Suba d'être folle, essaya de protester Gislake.

— Dérangée, on le savait depuis longtemps. Tous les Rénovateurs sont des dérangés mentaux qu'il aurait fallu enfermer à double tour.

— Des dissidents tout au plus, essaya Gislake, avec l'intention sournoise de le débusquer dans ce sentiment de culpabilité qui le faisait s'enivrer.

— Vous ne pouvez employer ce mot, hurla Maljory, révolté, plus que n'en attendait Gislake.

C'était bien ça qui le tracassait depuis toujours, cette entrée en dissidence vis-à-vis du Maître Suprême Lascasas.

Puis radouci, l'autre le supplia, s'accrochant d'une main à la table vissée au plancher, sans lâcher sa tasse.

La vodka y soulevait des petites vagues qui passaient par-dessus le rebord, mouillaient la main.

— Jamais plus, Rod, jamais plus, il ne faut pas même évoquer ce mot, il

fouille dans les pensées, savez-vous ? Il vous extirpera le mot avec une partie de votre cervelle, faites-moi confiance. Il est à l'affût dans les galeries de la double cloison ou dans les bas-fonds. Vous... les bas-fonds de NYST, vous avez connu ? Eh bien la carcasse de ce foutu appareil c'est encore pire. Il est tapi là-bas dedans, je vous dis, je l'ai vu.

Avait-il vu quelque chose ou bien rêvé ? Ce n'était pas la première fois qu'il s'enivrait, mais d'ordinaire il le faisait en tête à tête avec ses fantasmes horribles.

— Il surgira et tous les autres se jetteront à ses pieds, sanglotant, suppliant le pardon, la rémission des péchés, tout ce que vous voudrez, lui c'est comme le dieu-père des Néos, il récompense, condamne avec la même indifférence hypocrite. Tous ! vous m'entendez, tous se détourneront de moi, que dis-je, ils me cracheront à la gueule et si l'autre leur dit de me tuer à coups de pied, croyez-vous qu'ils vont se gêner ? Non, tenez, ils m'infligeront la mort de l'Aiguilleur comme dans l'ancien temps... Ne savez-vous pas ce qu'est la mort de l'Aiguilleur ?

Il vida sa tasse, essaya de prendre la bouteille, la fit basculer et la vodka s'en échappa sur la table et les sandwiches, le temps que Gislake la redresse.

— Prenez un bon vieil aiguillage classique, un aiguillage manuel, hein, pas électronique ni inclus dans un schéma de route... Vous introduisez le pied du bonhomme entre l'aiguille et la contre-aiguille et vous appuyez sur le levier de commande, jusqu'à ce que le calcanéum et l'astragale cassent. Là-dessus vous dites adieu à votre gars et vous le laissez s'expliquer avec le prochain train. Remarquez, certains ont eu le courage de découper la bidoche autour du pied, puisque les os étaient broyés, et sont partis à cloche-pied. Marrant, non ? Mais c'est rare, la plupart veulent à la fois sauver leur paturon et leur vie, et perdent les deux.

Il récidiva avec la bouteille, et la cramponna des deux mains, hésitant avant d'en dégager une et tendre la tasse, mais parvint à la remplir à moitié.

— Je vais vous montrer un truc, une photo prise aux infrarouges. Hier soir, dans la nuit même. Vous la reconnaîtrez, même s'il existe peu de clichés diffusés au monde par les agences de presse. Celle de la Caste n'a pas l'autorisation d'en divulguer. Bougez pas, Rod, je reviens, serez pas déçu.

Sa tasse de vodka à la main, il laissait Gislake perplexe, angoissé. N'était-ce pas le moment limite pour sauter de ce convoi et fuir ? Un cliché aux infrarouges habituel, c'était pratiquement peu fiable, des taches pour les yeux, la bouche, une vague ressemblance peu convaincante.

— Hein, vous en pensez quoi ? Vous n'en revenez pas ?

Peut-être que celui-là approchait plus la réalité du sujet, mais ce profil soulageait Gislake, il avait redouté autre chose. Il ne se souvenait pas

vraiment de la tête que pouvait avoir celui qui depuis le début de cette beuverie hantait l'esprit surmené de Maljory. Lorsque l'expédition pour s'emparer du Maître Suprême de la Caste avait été décidée, une seule photographie avait circulé, prise de face, impossible à rapprocher de ce profil-là.

— C'est lui, il n'a pas péri dans l'Amazone en furie.

Il est ici dans la carcasse, comme un spectre. Il s'en sort toujours, vous savez. On ne compte plus les attentats dans lesquels il aurait dû périr. Il avait des sosies, mais sur ce cliché j'en suis certain, c'est lui.

Collant sa bouche empestant la vodka à son oreille, un baiser répugnant, il souffla le nom qu'il s'interdisait jusque-là.

— Y a que lui avec ce nez d'aigle qui veut crocheter sa lèvre de jouisseur, que lui.

CHAPITRE 45

Il n'avait pas le courage d'envoyer son image errer dans les couloirs tous les soirs, seulement une fois sur deux et il considérait d'un œil morne le comportement de son sosie virtuel. Parfois, dans un irrésistible besoin de se moquer de lui-même, il lui faisait faire des pitreries gestuelles avec ses mains, ses pieds, mais préférait s'abstenir des grimaces. Son visage n'était pas assez fini, restait trop flou, et lui faire tirer la langue se traduisait en une sorte de vomissement déplaisant. Au bout de quelques minutes il stoppait la projection et préférait aller se coucher.

Les nuits suivantes il crut se distraire à parer son propre hologramme de vêtements adaptés à diverses occupations. Il se souvint de dessins représentant certaines professions, transforma son double en mécanicien de vieille loco à vapeur, en distributeur de courrier, en chanteur d'opéra et pour finir il fit courir cette silhouette virtuelle en tenue sportive, voulant se rendre compte de ce que donnait son corps en plein effort. Il eut l'impression que l'hologramme était trop musclé, trop costaud par rapport à lui-même. Comme si on avait voulu renforcer son aspect de garçon viril, exhibant une stature d'athlète.

— Quelqu'un s'est s'amused à tripatailler mon image. Depuis que j'ai cessé de trimer sur le renflouement de cette machine, j'ai mené une vie sédentaire qui a fait fondre mes biceps et amolli mes cuisses. Je finis même par souffrir du dos à force d'être assis dans un fauteuil trop confortable, à visionner tout et n'importe quoi. J'ai plutôt l'impression que ma silhouette s'est avachie et que j'ai même pris un sacré coup de vieux.

Finalement il se détesta déguisé en sportif, et le lendemain il dota la silhouette d'un costume de mousquetaire qu'il composa peu à peu, à partir d'un stock d'images illimité. Il se demandait bien pourquoi son père s'était amusé à recueillir des images d'un passé extrême. On y voyait des femmes en décolleté profond, mais encombrées de robes d'une circonférence si imposante qu'elle nécessitait une grande surface au sol pour que les élégances puissent se pavaner sous les yeux de leurs admirateurs éblouis. Mais, hélas, ces toilettes faisaient aussi le vide autour d'elles, ce qui ne devait pas plaire aux coquettes. Apparaissaient aussi, dans ces archives désuètes, des femmes primitives plus proches des femelles singes que de la future silhouette féminine sexy, vêtues de peaux de bêtes, occupées à des tâches déplaisantes comme dépouiller un animal ou charrier du bois pour le feu. Pour obtenir ces documents, son père avait dû passer des heures à les sélectionner dans des milliers de kilomètres de pellicules à l'ancienne, puisque toutes paraissaient provenir de films muets ou du début du parlant à cause de leurs outrances

mêmes, un manque de respect en quelque sorte pour ces différentes créatures. Quelques doutes l'envahirent alors, fugitivement, laissant de grandes interrogations sur la véritable origine de tout ce fatras. Comment Kurts, le pirate redouté de tous et partout en Transeuropéenne, avait-il pu se livrer à de tels enfantillages lui qui pouvait, de gré ou de force, disposer de filles toutes plus superbes les unes que les autres. Une fois couché, dans un demi-sommeil, il se dit que les scientifiques qui travaillaient pour son père, ce dernier les payait fort bien, avaient peut-être réussi à capter des images du passé. Ces archives ne proviendraient pas de films, mais véritablement de l'époque où ces gens-là vivaient. Il s'endormit, mais cette rêverie sur les rives fluctuantes du sommeil revenait en leitmotiv, troublant ses soirées où il optait pour des lectures paisibles. Il était impossible de ressusciter le passé dans des détails aussi quotidiens. Il lui semblait que Kurts le pirate aurait choisi d'autres scènes, des combats navals, des batailles sanglantes, des assassinats célèbres, pourquoi pas des catins renommées ?

Un soir, alors qu'il s'était endormi face à l'écran, les pieds sur une table basse, il ne sut s'il rêvait ou était éveillé quand une silhouette étrange apparut, parcourant les couloirs d'un pas qu'il qualifia de pompeux.

— Qui c'est cet hologramme-là ? Je ne les ai pas tous fait apparaître et de loin, toutefois je ne me souviens pas que sa silhouette ait été représentée dans le catalogue.

Il suivit son errance, mais eut vite l'impression que celle-ci était truquée et que l'hologramme savait où il allait.

CHAPITRE 46

— Vous êtes très en beauté, ma chère, furent les premières paroles d'Edgon Kowning en pénétrant dans le duplex compartimental de son fils au train-ministère de la Recherche, alors que Harold était allé régler le prix de la course en draisine taxi. Il revint pour trouver son père assis sur un canapé à côté de Louria, en train de lui tapoter le genou et même légèrement plus haut. La jeune femme lui adressa un regard éloquent, venant de s'apercevoir que lors du coup de fil d'Edgon, elle avait enfilé une sortie de lit assez légère, et elle avait hâte que Harold revienne pour échapper aux regards éloquents du vieux coureur.

— Cent dollars de course en taxi, protesta Harold, mais d'où viens-tu ? Je te croyais dans la capitale. Évidemment, avec ce numéro de portable impossible de savoir à l'avance si tu ne te trouves pas à dix mille kilomètres.

— J'étais à la campagne, mon cher, dans la résidence privée d'une milliardaire folle de moi. Résidence sous coupole avec piscine, palmiers, etc. Je me suis arraché à grand regret à ces délices de Capoue pour voler à votre secours, mais je ne le regrette pas, ajouta-t-il en suivant du regard le départ de Louria.

Sous le tissu léger de son surtout, le jeu de ses fesses était fascinant.

— Superbes, apprécia-t-il, laissant son fils dans le doute quant au singulier ou au pluriel de cette exclamation enchantée. Bien, passons aux choses plus déplaisantes. Tu m'as laissé entendre que d'éventuels échecs dans mes travaux ne me seraient pas véritablement imputables, mais le fait de personnes mal intentionnées.

— Le mot personnes est superflu, il s'agit d'un détournement de tous les réseaux informatiques par des e-logiciels.

— Les revoilà ceux-là, ils vous obsèdent ma parole, mais tant que vous les cantonnez sur ce débris de Lune, là-haut dans le ciel, ce n'était pas bien grave, même si vous affirmiez qu'on leur devait ces coups de froid mortels.

— Tu as accepté cette théorie qui s'est vérifiée exacte. Ces logiciels, cette intelligence numérique a détourné à son seul profit la majorité des réseaux, y compris bien sur les réseaux bancaires. Tu as même fait une émission radio sur le sujet.

— Bon, fit Edgon, je veux bien l'admettre, encore que... Mais si ce sont des sortes de hors-la-loi, pourquoi chercheraient-ils à ennuyer un de leurs

semblables ? Entre voyous on ne se tire pas dans les pattes, voyons, et ils n'ont aucun intérêt à m'empêcher de glaner quelques dollars.

— Tu n'as jamais entendu dire que les mafias puissantes s'agaçaient de voir de petits malfrats, voire des tueurs indépendants, interférer leurs affaires ? Elles préfèrent les liquider ou les dénoncer à la police, de crainte que ces délits mineurs n'attirent la justice sur leurs propres activités. Il en est de même avec les logiciens indépendants. Ils t'ont repéré et redoutent que tu ne leur attires des ennuis. Nous commençons à peine à nous inquiéter de leur présence, de leur implantation, des dégâts qu'ils ont déjà commis dans les réseaux, mais comme nous n'avions pas d'autres moyens de communication à notre disposition, il a bien fallu prendre le risque de se servir de ces réseaux contaminés, et les voilà en alerte. Comme je porte ton nom, ils ont fait le rapprochement et préfèrent commencer par te nuire, pensant te décourager.

— Est-ce un avertissement qu'ils me lancent ? Dans ce cas je peux leur faire passer un message rassurant, leur promettre de leur foutre la paix en échange d'un libre accès à ces comptes codés si juteux.

Il ne plaisantait pas, s'estimait dans son juste droit en envisageant ce type de marché. Il finit par sentir le regard méprisant de son fils sur lui, releva la tête et haussa les épaules.

— Il faut bien que je vive et j'ai de gros frais. Environ mille dollars par jour et encore je ne compte pas la boisson. Ce n'est pas ton ministère qui va me les verser, n'est-ce pas ? D'ailleurs je ne comprends rien à vos projets. Tu m'as demandé de te procurer une de ces antiquités hors de prix trouvées dans les fouilles archéologiques, ce que l'on appelait une té-esse-effe et je t'ai trouvé celle-là, devant moi, une merveille mais restaurée avec inclusion d'un écran tridimensionnel. Une fortune si je l'avais payée.

— Tu l'as volée ? s'inquiéta Harold.

— Mais non, échangée contre un service, l'effacement d'une dette sur la comptabilité d'une société de prêt. Une bagatelle de cent mille dollars. L'antiquité en valait quand même cinquante mille, fiston. C'est hors de prix ces machins-là. Tu sais, en général ces appareils sont quasiment fossilisés, même conservés dans la glace, et il faut un spécialiste pour en reproduire la partie technique, tout le bazar avec hétérodyne, lampes tripodes, haut-parleurs et tout le reste. Sans parler de l'adaptateur à nos émetteurs en modulation de fréquence.

Bien que ne le croyant qu'à moitié, Harold décida de ne plus se faire du souci à ce sujet et entreprit d'éclairer son père sur ce que Louri et lui envisageaient.

— Nous devons mettre en place un autre système de communication qui ne fera plus appel à l'informatique, bannir tout ce qui est issu de l'électronique, comprends-tu ?

Edgon le considéra d'un air désolé.

— Je me demande si tu n'entreprends pas un combat perdu d'avance. Comment peux-tu être certain que cette antiquaille, là devant nous, n'est pas bourrée d'électronique ?

— Le transistor fut inventé en 1948 et ce récepteur date de 1920 et quelque.

— Je te l'ai dit, il a été retapé. Imagine que celui qui s'en est chargé n'ait pas trouvé le moyen de fabriquer des lampes tripodes ou tout autre élément indispensable, soit par paresse soit parce que personne ne sait plus fabriquer ces trucs-là, il aura trouvé plus simple d'utiliser des transistors.

— Il faudra de toute manière le démonter pour en faire un émetteur-récepteur.

— D'accord et ensuite l'information vocale ou écrite, c'est-à-dire la téléphonie ou carrément la télégraphie demandent du temps pour débiter un simple paragraphe. Rien ne peut remplacer l'informatique. Bon sang, tu le vois bien avec ton ordinateur, quelle qu'en soit la puissance tu peux transmettre des dizaines, des centaines de pages en un clin d'œil et avec ce bidule antédiluvien il te faudra une journée.

— Excepté si nous imaginons une nouvelle race d'ordinateurs, fit Harold avec sérénité.

— Ah, ouais ? Un bricolage ?

Louria revint, portant une combinaison quelconque mais l'œil aiguisé d'Edgon situait sans problèmes les rondeurs qui l'intéressaient.

— Une autre race d'ordinateurs sans logiciels, je suppose ?

— Plus que cela, sans même faire appel à l'électronique.

— La chimie protéinique, ajouta Louria.

Edgon se prit la tête à deux mains pour la secouer.

— Ça sonne creux quand vos affirmations essayent de s'y loger. Mon cerveau ne répond pas, parce que devant les manifestations d'une affirmation quelque peu allumée, il se rebiffe et boude. C'est tout. Je crois que je n'aurais pas dû réagir aussi stupidement. Je croyais apprendre comment les coups que je monte foirent et je nage dans l'utopie la plus totale. Comment avez-vous dit ça, Louria, la chimie protéinique ?

— Oui, et je ne suis pas une allumée, pas plus que Harold. Je sais que votre partie c'est l'électronique, donc l'informatique dans son utilisation générale où votre pragmatisme fait merveille. Nous, nous travaillons dans le fondamental, avec parfois quelques applications entrevues, mais pas toujours. Si nous parlons de chimie protéinique, c'est que non seulement elle offre des

possibilités pour fabriquer et diffuser des informations, mais aussi parce que le système a fonctionné autrefois. Seulement l'information protéinique ne circule que dans le vivant, à l'intérieur de votre corps par exemple, mais ne se propage pas à l'extérieur. Ce que nous cherchons, pas seulement nous seuls, c'est comment faire en sorte que ces infos soient émises par cette antiquaille, comme vous dites, et qu'une autre antiquaille les reçoive sans qu'il soit possible aux logiciels dépravés de les capter. C'est tout.

— Et vos collaborateurs seront des obsédés sexuels genre Olga Tireligne ? Bien du plaisir ! Non seulement elle va se jeter sur mon fils, mais aussi sur vous. Sur les deux en même temps, ça ne la gênerait pas comme j'ai pu m'en rendre compte. C'est une adepte du triolisme. Peut-être même de tous les multiples du genre.

— Très bien, s'énerva Harold, tu peux retourner dans ton paradis sous les cocotiers, voici cent dollars pour la draisine taxi, mais tu vas continuer à collectionner les échecs, si bien que tu donneras l'éveil à la police financière à force de te heurter au verrouillage de ces comptes bancaires codés.

— Tu ne penses pas que je vais croire que cette sorte de peste décelée par vous deux sur Altaï, a pu, comme par enchantement, se répandre aussi sur Terre, et qu'elle n'y est parvenue que pour embêter un petit escroc dans mon genre ?

— Tu inverses l'affaire. La peste électronique ravageait la Terre avant la période glaciaire et se répandit sur la Lune. Lorsque celle-ci explosa et que ne resta qu'un gros débris appelé Altaï, l'épidémie y survivait dans les installations encore intactes. Et c'est là que Charlster crut découvrir les logiciels biologisés, alors qu'il aurait très bien pu les identifier sur Terre, puisque notre système informatique actuel n'a été établi que suite à l'exhumation des anciens ordinateurs, voici deux cents ans environ. On s'est demandé à quoi ça servait, puis on a trouvé des manuels, des encyclopédies sur le sujet et grâce à l'informatique les réseaux ferroviaires ont pu se développer, faisant des Aiguilleurs une Caste régnante. Seulement la Caste ignorait que les réseaux qu'elle installait se gangrenaient au fur et à mesure, que les e-gènes électroniques filtraient les messages, les e-mails, les ordres codés envoyés vers les signaux, les aiguillages et tous les appareils télécommandés.

— Vous êtes très convaincante et de plus vous avez une jolie bouche et une langue agile, fit Edgon que son fils fusilla du regard. Je crois que je vais me laisser séduire. C'est certain que j'étais plus que découragé, sur le point de renoncer à mes chères activités. Il est vrai que je le fais pour de l'argent, mais au cours des années je me suis passionné pour la résolution des difficultés que je rencontrais et celles-ci deviennent de plus en plus ardues. Et à la réflexion, depuis que vous m'avez expliqué qu'une intelligence numérique gangrenait les réseaux, je me demande si les e-logiciels n'ont pas en quelque sorte

« soufflé » aux manipulateurs des tuyaux pour renforcer la sécurité des comptes bancaires. Ouais, c'est de plus en plus envisageable.

— On surnomme les manipulateurs, ceux qui croient commander aux logiciels, des Imbus, fit Harold, parce qu'ils sont assez vaniteux, assez imbus d'eux-mêmes pour se croire les maîtres d'un système dont ils ne sont que les marionnettes.

— Des manipulateurs manipulés, ricana Edgon, je commence à l'admettre si je me réfère à ma situation désastreuse. Croyez-le ou non, mais j'en suis réduit à jouer les gigolos auprès de cette douairière milliardaire, propriétaire de cette oasis sous coupole de verre. Parce que je n'ai plus un fifrelin, non seulement sur mon compte, mais dans ma poche. Alors si je dois partir en guerre contre mon infortune, que ce soit en votre compagnie. Elle ne manque pas de charmes, Louria.

CHAPITRE 47

Elle résista plus de douze heures, prostrée dans le noir glacial quand Jdriège allait lui chercher de quoi boire, manger, se blottissant contre lui quand il venait s'allonger auprès d'elle, ouvrant sa combinaison pour s'enivrer de sa chaleur, enfonçant ses doigts dans sa fourrure, sommeillant avec des cauchemars, puis dans un demi-rêve cherchant la bouche de Jdriège pour l'embrasser. Le garçon, peu habitué à ces baisers, en découvrait le message érotique, essayait de ne pas se laisser dominer par son sexe, mais n'y parvenait pas. Ce fut elle qui en rencontra la dureté contre son genou qu'elle remontait dans la chaleur des cuisses velues. Aucun réflexe pudique ne lui fit retirer sa jambe, et après un long instant de respiration suspendue chez l'un et chez l'autre, une minute de folle incertitude, elle fit glisser sa main, la referma, souveraine d'un désir gorgé de force primitive. Elle aurait voulu voir, en connaître le goût, mais elle choisit d'attirer Jdriège sur elle. Ce fut plus tard qu'elle imagina, pour chasser le remords d'avoir défié non seulement la morale mais son père, celui qui s'affublait d'un masque ridicule pour des retrouvailles ratées après des mois de séparation et d'angoisse. Mais honnête elle reconnut que le défi l'avait fait exulter. Elle accepta de retourner auprès de Lien Rag, presque arrogante dans l'orgueil de sa propre audace, et son père devina peut-être ce qui s'était passé, mais se contenta de lui désigner un autre container retourné pour qu'elle s'assoie en face de lui.

— J'ai eu tort, c'était une idée, un test stupide. Je pensais que tu avais le souvenir de ce visage, mais j'ai oublié que tu vis depuis longtemps loin de nos préoccupations. Selon les rares clichés que j'ai contemplés, ce masque serait celui de Lascasas, mais n'est-ce qu'un masque ? L'homme que tu as vu plongé dans le coma était différent, presque imberbe, peut-être atteint d'une coloration génétique. Il était le seul survivant parmi les passagers et l'équipage du cargo chinois.

— Mais pourquoi personne ne t'a accompagné dans cet étrange voyage de la carcasse du dirigeavion ? Le chef pilote Keverny nous a remis, avec l'aide d'un des commandos, cet inconnu, et ils ont disparu. Joffran n'a même pas daigné se manifester. Où sont-ils ?

— Je les ai chargés d'une mission. Je ne peux tout révéler, j'ai des craintes. Les Aiguilleurs ont descendu des micros dans certains endroits et je crains de ne pas les avoir tous repérés.

— Ils savent que c'est toi qui hantes l'épave ?

— Je ne sais pas. Leur chef se nomme Maljory et il est accompagné de

Gislake.

— Le traître ? Celui qui a fui le premier le dirigeavion disloqué pour rejoindre le parti des Aiguilleurs ? Il a collaboré à l'enlèvement de l'épave, va donner des conseils pour sa destruction ou sa reconstitution. Dans ce dernier cas il sera aux commandes pour le vol inaugural, peut-être lui confiera-t-on la direction d'une école de pilotage. C'est ce que laissent entendre des documents retrouvés lors de cette offensive qui a obligé la Caste à abandonner les plaines et les plateaux de moyenne altitude. Lienty est un chef de guerre heureux. Sais-tu que des centaines de gens participent à ta recherche, y compris les Simone qui ont bombardé les stations de montagne des Aiguilleurs avec des missiles de croisière ?

— Tu poursuis tes reproches, remarqua-t-il, fatigué. Je sais très bien que je me suis engagé trop vite dans une aventure qui a tourné au désastre, et c'est pourquoi je ne peux réapparaître tout de suite. Il faut que je sois certain que l'homme que nous détenons est bien Lascasas. Je dois aussi attendre que le dirigeavion soit reconstruit.

— Ou détruit après avoir été exposé comme trophée de guerre.

— Non, Maljory est un dissident qui veut que le dirigeavion soit réparé, et compte sur lui pour assurer sa domination sur la Caste du Sud et pour en finir avec Lascasas. Il ignore que ce dernier, du moins celui qui portait ce masque, est en notre pouvoir.

— Lienty l'a fait interner dans l'îlot des Messieurs.

— C'est exactement ce qu'il fallait faire.

— Mais quel est ton plan, réapparaître soudain dans une station avec ce masque, en pleine réunion d'un conseil de hauts dignitaires Aiguilleurs ?

— Pour l'instant ils ne savent que faire, et la dissidence de Maljory n'est pas sanctionnée comme elle le mériterait si Lascasas était toujours en place. Pour moi c'est déjà un signe encourageant. Ils vont s'entredéchirer pour accéder au pouvoir, commenceront par une direction collégiale, un triumvirat peut-être, mais ils s'élimineront les uns les autres et c'est alors que j'aurai mes chances. Si vraiment ce masque est le seul en circulation, s'il n'y a pas d'autres porteurs qui surgissent d'ici là, je peux accéder au pouvoir sur la Caste et dès lors la détruire depuis le sommet.

Elle n'osait le regarder, certaine qu'il trichait avec lui-même, qu'une fois au sommet de la Caste il s'y maintiendrait. Parce que l'échec de cette aventure, comme il disait, l'avait profondément humilié et qu'il n'oserait plus reparaitre devant les siens et ses amis, sinon comme le maître redouté des Aiguilleurs. Perplexe, elle ne pouvait appréhender tout ce qui le motivait encore au seuil de la vieillesse.

— Je suis très touché de vous retrouver à mes côtés, dit-il. Jdriège, le

premier à me rejoindre m'a dit que tu voulais l'accompagner, mais qu'il avait préféré venir seul. Et puis il a capté ton message télépathique et j'étais si heureux à la pensée de te revoir. Pourquoi ai-je eu cette idée désastreuse d'endosser ce masque. Mais crois-moi, je n'en pouvais plus de vivre dans l'incertitude, de me ronger jour et nuit avec cette question obsédante, était-ce bien Lascasas que nous avons capturé ? Si c'est lui, c'est que j'ai à demi réussi.

C'était là tout son père, de se glorifier d'un demi-succès et d'oublier tous ces gens morts pour avoir participé à cette traque. Traque qui avait basculé dans un conflit sanglant. Il fit signe à Jdriège qui apporta de quoi boire, un jus de fruit synthétique des réserves du dirigeavion.

— Yeuse ? Elle remplace Lienty à la tête du Channel Drake, et elle a dû faire face à des tentatives d'invasion de la Patagonie orientale, mais depuis la déroute des Aiguilleurs tout est calme en bas, en attente d'une future solution.

— Voilà qui me donne quelque espoir. Si la Caste a été sévèrement battue, c'est que le Grand Maître qui s'est illégalement déclaré Suprême n'est plus à la direction des affaires et surtout de la guerre. Les autres, trop longtemps asservis par la toute puissance de Lascasas, ne savent plus prendre d'initiative. Encore quelques signes encourageants de ce type et je saurai que je suis dans la bonne voie.

Elle voulait s'en aller, se réfugier dans l'obscurité empuantie, à l'air raréfié, fuir cette mégalomanie qui faisait perdre la tête à son père. Elle regarda Jdriège, eut envie de se frotter à sa fourrure chaude et odorante.

— Veux-tu observer nos ennemis, ce fameux Maljory qui pourrait bien devenir l'homme fort de la Caste si je n'y mets pas un terme ? J'ai foré des trous minuscules pour surveiller leurs déplacements. Mais alors retiens-toi de respirer à cause de la différence de température, sinon tu soufflerais un jet de vapeur de l'autre côté de la paroi.

CHAPITRE 48

Les clichés aux infrarouges étaient éparpillés sur la table vers laquelle Lienty, Sank et l'état-major de la police militaire se penchaient. Le doigt du président de Channel Drake se posa sur un trait continu de couleur verdâtre.

— Juste avant de sortir de ce tunnel inimaginable, long de centaines, peut-être plus de mille kilomètres, mais qu'est-ce d'autre qu'un véritable tunnel, ils ont bâché l'épave pour la dissimuler. C'est la preuve qu'ils ne veulent pas que la population et les troupes des Aiguilleurs qui nous font face sachent ce que le convoi transporte. La preuve que ce Maljory, avec la collaboration du traître Gislake, complotait contre le pouvoir central.

— Et croyez-vous que Lascasas va laisser Maljory agir à sa guise, rester maître de cette épave dans l'intention de la reconstruire et de lancer un défi au monde ferroviaire, à la CANYST ?

Dans ce groupe, et même au-delà, Lienty Ragus était le seul à savoir que Lascasas n'était plus à la tête de la Caste du Sud, n'était plus qu'un malade, à demi comateux, soigné à deux jours de vol d'ici, dans l'îlot des Messieurs.

— C'est une folie que commet ce Maljory dont nous connaissons le curriculum vitæ. Ingénieur général avec le grade de Grand Maître en second. Un type de quarante ans avec un avenir brillant devant lui, même si son passé ne l'est pas moins, et le voilà dissident, et tout le personnel du train, les gardes, sont de son bord, y compris les gradés. Un pronunciamiento ? Un putsch, s'emballait Sank bombant son torse constellé de médailles, regardant ses subordonnés dans les yeux.

— Voilà un bonhomme qui en a pour oser affronter le puissant cinglé de l'Altiplano, le Maître Suprême qui règne sur l'hémisphère Sud.

Lienty faillit lui crier : « Du calme », mais préféra s'éloigner. Le convoi était sorti de ce long tunnel foré dans l'épaisseur de ces millions d'arbres couchés, déracinés par la série de cyclones les plus violents que cette région ait connus.

— Président, allons-nous commencer la procédure du retrait ? demanda un capitaine, se dégageant lui aussi du cercle qui entourait Sank.

— D'ici quelques jours, effectivement.

Il devait trouver des hommes sûrs pour partir à la recherche de Fleur et de son compagnon Fargo. Pourquoi s'étaient-ils lancés à la poursuite du convoi transportant l'épave, au risque de tout faire échouer ? Il se sentait las, vidé de

toute initiative, aspirant à retrouver le Channel Drake, à reprendre la routine des éclusages d'une rive à l'autre. Il se demandait où Lien Rag avait puisé tant d'énergie au cours de sa vie tumultueuse. Lorsqu'il n'était que Gus, le clochard ferroviaire privé de jambes, se déplaçant sur les mains, il se sentait beaucoup plus bourré de forces qu'aujourd'hui. Le long séjour dans l'espace, à bord du Bulb, l'avait peut-être à jamais apaisé. Les appareils de bord lui avaient fabriqué des jambes nouvelles, de véritables membres de sang, de chair, de nerfs et d'os, rien à voir avec des prothèses. Avait-il, du temps où il n'était qu'un misérable cul-de-jatte, perdu l'habitude de regarder le monde de haut ? Il se jugeait blasé, parfois même effaré qu'il puisse lui rester autant d'années à vivre si aucun accident ne l'interrompait.

Reiner était reparti vers sa Patagonie occidentale, vers son rôle de Président, ses travaux astreignants, ses veilles, ses inquiétudes de chef d'État, mais combien il l'enviait. Sa réponse à ce capitaine était mensongère. Il ne pouvait se résoudre à lever le camp sans connaître les sorts de Lien Rag, de Fleur, mais aussi celui qui attendait les Nations amazoniennes libres lorsqu'ils seraient partis avec leurs hydravions, leurs carminales, leur armement. Déjà quelques dissensions apparaissaient au plus haut niveau. Et ces gens-là éprouvaient quelques difficultés pour maintenir le transport ferroviaire qui leur était indispensable et perdurerait des années. L'idéologie de ceux qui voulaient en finir brutalement avec le rail compromettait les chances de survie du Comité de direction. Des utopistes envisageaient sans rire de recourir à des transports plus naturels, les chevaux, les bœufs attelés, proclamant que la vie archaïque de jadis pouvait devenir un nouvel idéal. Pour le moment, sur la ligne de front, ceux que Sank persistait à dénommer les supplétifs et qui étaient devenus les véritables combattants de ces peuples brimés, se comportaient toujours avec vaillance et par chance leur union restait sans fissures, leur état-major restant sourd aux espèces de commissaires du peuple qui menaient une propagande pour leur idéologie. Lorsqu'ils voulurent intervenir dans la direction des opérations, deux furent immédiatement arrêtés et les autres chassés. Ces derniers, revenus à l'arrière, voulaient à toute force créer des tribunaux spéciaux pour faire comparaître les officiers responsables de leur exclusion. Ils ne trouvèrent que très peu d'échos favorables chez les dirigeants civils, mais hargneux, obstinés, ils finiraient peut-être par atteindre leur but.

Lienty se demandait s'il partirait d'un cœur léger, en sachant que cette merveilleuse libération de l'Amazonie risquait de s'écrouler dans les semaines suivant leur départ définitif.

— Un appel, Président, retransmis par nos relais au sol, lui dit son radio qui l'accompagnait dans tous ses déplacements.

Un SOS de ce Fargo qui émergeant des arbres morts se trouvait en panne d'essence dans le Nord-Est. Il donnait ses coordonnées, affirmait qu'on

pouvait lui parachuter huile et vivres, qu'ensuite il regagnerait IQ Station par ses propres moyens. Il ne disait pas si Fleur se trouvait à ses côtés.

Sans rien dire à Sank, il alla donner ses ordres à bord de sa draisine personnelle.

CHAPITRE 49

Avant de quitter Salt Lake Station pour le train-observatoire, elle fut reçue par l'amiral Kinnjone, toujours aussi bouillonnant dans ses nouvelles activités. Il avait renvoyé une partie du personnel de la présidence s'occuper ailleurs, et n'utilisait que les services de matelots et d'officiers marins. Le plus haut gradé travaillant avec lui était le fils d'un ami défunt, le capitaine de vaisseau Christo Jameson.

L'amiral écouta avec attention l'astrophysicienne lui expliquer son projet de construire des réseaux échappant à la surveillance des logiciels biologisés. Si Kinnjone avait du mal à accepter l'idée que tous les circuits informatiques pouvaient être contaminés, Christo Jameson, lui, paraissait plus facile à convaincre, d'autant plus qu'il trouvait cette scientifique fort belle.

— Au début nous aurons des réseaux très sommaires pour faire circuler les informations les plus importantes, les plus secrètes. Mais au fur et à mesure nous ouvrirons de nouvelles définitions.

— Rien ne remplacera nos réseaux habituels, fit Kinnjone soucieux. Bouleverser tous les équipements, si je m'en tiens à mes préoccupations de marin sera énorme et fort onéreux.

— Amiral, nous avons simplement besoin de temps pour épurer ces réseaux envahis par cette peste électronique.

— C'est quoi, un virus ?

— Non, un virus détruit toutes les données enregistrées alors que cette peste est plus insidieuse, elle filtre, censure, détourne les informations à son profit.

— Je comprends ce que vous envisagez dans son ensemble, intervint Jameson, mais comment nettoyer tous ces réseaux, ces connexions, des centraux, etc. Un travail énorme.

— Nous devons, dès que notre propre système de communication sera en place, réunir les principaux responsables et décider d'un plan d'ensemble. Nous travaillerons avec méthode, une fois que cette immense toile d'araignée qui couvre non seulement notre concession mais le monde entier, sera enfin découpée en secteurs eux-mêmes fractionnés en parties plus faciles à délimiter. Commencera alors l'élimination de tous les logiciels en place.

— Mais vous les remplacerez par d'autres, comment serez-vous certaine qu'ils seront sains, si j'ose parler ainsi, fit le capitaine de vaisseau.

— Nous y travaillons, parallèlement à la mise en place du réseau TSF, je sais que c'est une appellation bizarre, mais nous faisons appel à une très vieille technique qui ne doit rien à l'électronique, sinon de très loin. La biologisation ne peut atteindre ces appareils émetteurs-récepteurs, et nos ordinateurs protéiniques échappent également à la contamination.

— C'est plus une gangrène qu'une peste, remarqua l'amiral. Les logiciels atteints n'en meurent pas, mais sont handicapés. Vous allez recevoir des subventions importantes mais dans le plus grand secret, sinon l'opinion publique ne supporterait pas d'apprendre que tous ces échanges continuels sur les supports existants sont gangrenés par une maladie inexplicable. Si nous parlons de peste ou de lèpre, il y aura toujours une majorité pour croire que c'est vraiment une épidémie que répandent les réseaux informatiques et ce sera la catastrophe. Nous ne pouvons même pas accuser un responsable comme l'a fait Opérasque au sujet du froid mortel, lorsqu'il a accusé les Aliens, les extraterrestres qui auraient envahi la Terre, de nuire aux Terriens. Tout ça pour vous expliquer que les subventions seront puisées dans un fond secret, sans l'accord de tout le gouvernement, et que ces fonds sont tout de même limités.

Louria eut un petit sourire entendu.

— Nous nous débrouillerons, amiral, pour ne pas faire exploser notre budget. Déjà nous nous sommes procuré un vieux poste de TSF sans déboursier un seul dollar.

— Grâce à Edgon Kowning, cet escroc détrousseur de comptes bancaires codés ? Je sais qu'il vous a rejoints, et c'est une bonne chose si j'en crois les connaissances époustouflantes du bonhomme dans le domaine de l'électronique. Je ne veux pas savoir comment il s'y prendra pour alléger nos dépenses.

— C'est lui qui nous coûtera le plus cher, le prévint Louria. Il a d'énormes frais avec ses multiples aventures amoureuses.

— Un chaud lapin, en outre, il me plaît ce gaillard, à l'occasion il faudra que je le rencontre, mais je doute de pouvoir trouver une seule minute de loisir, désormais.

— Avez-vous des neurologues prêts à travailler avec vous ? demanda Jameson.

— Au train-observatoire nous avons une jeune femme neurologue très expérimentée, mais sur place nous espérons convaincre la plus brillante, Olga Tireligne qui avait collaboré avec nous quand nous cherchions à connaître les secrets de Charlster en fouillant dans une réplique biologique de son cerveau. C'est une femme très douée, mais pour l'instant elle a refusé.

Voyant que l'amiral allait lui proposer d'intervenir, elle préféra qu'il n'en

fasse rien.

— Sinon nous allons la buter.

— Mais votre merveilleux escroc ne peut-il intervenir, lui qui, me dites-vous, adore les femmes ?

— Justement, celle-là lui fait peur, amiral, pour aussi inattendu que cela paraisse.

— Bigre, elle est si... dangereuse ? Mais alors peut-être que Christo pourrait intervenir auprès d'elle ? Je ne pense pas qu'une tigresse pareille l'impressionnerait.

— Je ne tiens pas à me faire dévorer tout cru, amiral, protesta Jameson peu emballé.

Louria lui aurait mieux convenu.

CHAPITRE 50

Il ne parvenait pas à identifier quel hologramme il avait surpris un soir, errant dans les couloirs et disparaissant soudain, sans qu'il ait pu voir dans quelle partie de la Locomotive il s'était évanoui. Il avait épluché le catalogue virtuel sur écran de tous les hologrammes en réserve. Parfois une silhouette lui paraissait se rapprocher de celle que son souvenir conservait à peu près intacte. Il aurait souhaité la projeter sur une feuille de papier ou sur l'écran, avait essayé d'en dresser le portrait-robot. Mais la ressemblance ne le satisfaisait pas vraiment. Il s'épuisait à chercher des nuits entières, dormait la journée et ne savait même pas où la Locomotive l'entraînait. Il se doutait qu'elle tournait en rond, ne parvenant pas à trouver une liaison avec les nouveaux réseaux apparus sur la concession de l'ancienne Transeuropéenne et de l'ex-Sibérienne. Lorsqu'il essayait de s'y intéresser, il tombait par hasard en plein conciliabule des différents ordinateurs. Défilaient des cartes approximatives des régions, des anciennes concessions, des nouvelles Compagnies dont beaucoup étaient éphémères. Les stocks de matériel, aussi bien l'infrastructure que la superstructure d'un ensemble ferroviaire, depuis le ballast jusqu'aux locomotives existaient bien, mais se trouvaient aux mains de petits malins arrivés les premiers dans ces vastes cimetières de matériel vieux d'une vingtaine d'années. Il demanda à Mylord à qui ces propriétaires de casses réservaient leurs marchandises, et après consultation du système, Mylord lui fit part de la réalité.

— Les agents de la famille Kalami sont très actifs et se sont déplacés dans toute cette partie du monde, bien avant les futurs entrepreneurs, pour racheter tout ce qu'ils trouvaient. Ils arrivaient les poches pleines de dollars estampillés au début, mais les gens de par ici ne reconnaissaient pas cette monnaie, pas plus que les océanos, et il a fallu que ces démarcheurs se procurent des dollars panaméricains et de l'or aussi. Mais ils ont racheté la plupart des stocks et c'est une des filiales de l'Ecuadorian Eastern Company qui va construire les voies ferrées. Seulement il y a pénurie d'ouvriers, de contremaîtres et d'ingénieurs aptes à faire ce travail.

— Donc nous ne trouverons pas le chemin qui nous conduira vers le nord ? conclut-il.

Aucune réponse pour le contredire.

Il retourna à ses obsessions, se demandant où était le support de cet hologramme inconnu et qui avait bien pu le manipuler. On pouvait mettre en route le sélecteur automatique de ces images factices, mais il ne pensait pas

que l'un des ordinateurs de bord ait jugé nécessaire de le faire. Ils n'agissaient jamais que dans l'intérêt de la Machine et n'auraient pas vu celui d'une promenade d'hologramme dans les couloirs, en pleine nuit.

Il retourna voir son père dans son cercueil de verre, comme si le défunt allait l'éclairer sur un sujet aussi banal. Que Kurts ait collectionné des hologrammes ou que les ordinateurs en aient fabriqués obéissant à une volonté posthume de son père.

— La question, vois-tu, lui adressait en silence Kurty, c'est de discerner le vrai du faux, de faire le tri entre ce que toi tu as voulu et ce que l'on a plus ou moins tiré de tes éventuelles suggestions. J'en arrive à croire qu'on te crédite d'un certain nombre de décisions que tu n'aurais jamais eu l'idée ni l'envie de prendre. Je suis même plus que certain que la plupart de ce que je découvre dans cette locomotive t'aurait rempli de fureur et d'une rage destructrice. C'est comme si on cherchait à ridiculiser ton image en l'accablant de décorations horribles. Ta stature qui devrait rester sobre, suffisamment éloquente par ce que l'on sait de toi, voilà qu'on y accroche des colifichets stupides, qu'on te dote de manies, de préoccupations futiles, et en même temps on suggère que tu étais un tyran odieux et dangereux pour qui osait t'approcher. Je voulais te prévenir, sans trop espérer que tu puisses réagir à cette dégradation, mais je devais le faire.

Il se sentit plus léger, moins obsédé par cette image qui une nuit circulait dans les couloirs. Mais dans son sommeil ce ne fut pas un cauchemar qui le fit se dresser sur sa couche, mais une pensée nette et effrayante : ce n'était pas un hologramme, mais un être vivant.

CHAPITRE 51

La température se réchauffa dans la carcasse et le premier à le remarquer, car il en souffrit très vite, fut Jdriège. Fleur découvrit qu'il haletait, transpirait, ce qui était anormal, et qu'il avait du mal à se déplacer. Ce fut Lien Rag qui lui en donna l'explication.

— Le convoi ne va tarder à sortir de sous ces entassements de troncs d'arbres. Ils ont travaillé toute la nuit durement pour établir une grande bâche sur le dirigeavion, afin de le dissimuler aux yeux de la population et aussi des Aiguilleurs orthodoxes, je veux dire ceux qui restent fidèles à un Lascasas qui n'est plus dans la concession.

— Tu n'en es pas certain, lui lança Fleur, qui surveillait Jdriège du coin de l'œil. Il faut que nous lui trouvions un endroit où il fait plus froid. Déjà avec le moins douze qui régnait par ici il n'était pas au mieux de sa forme, mais maintenant il peut tomber malade.

— Venez, dit son père, je vais vous conduire ailleurs où on trouvera plus de froid.

Cette immense bâche enfermait l'air sous elle et la température ne cessait de croître. Lien expliquait que dans les soutes, en dessous du cockpit, des événements permettaient de faire circuler un air plus glacé.

— Nous circulerons en plein air et si nous nous dirigeons vers les Andes, comme je le pense, il fera de plus en plus froid. J'attendais ce moment avec impatience. Maljory doit disposer quelque part d'une immense cachette où l'épave de l'appareil pourra enfin être préparée pour une reconstruction. Il faut que je vous fasse part d'une conversation que j'ai surprise il y a guère, entre Maljory et Gislake. Mais pour l'instant dépêchons-nous de conduire Jdriège vers un air plus froid.

Fleur et lui durent soutenir le garçon pour franchir les derniers obstacles, tant il s'était affaibli. Il leur fallut ramper et en même temps le tirer ou le pousser, mais déjà leur parvenaient des bouffées d'un air plus frais qui plus loin était vraiment glacé. Fleur dut refermer sa combinaison, mais refusa de se cacher le visage dans la cagoule adaptée. Elle voulait entendre Jdriège, ses émetteurs-récepteurs ne fonctionnant pas très bien. Elle était inquiète pour lui, savait qu'il ne digérait pas très bien sa nourriture, ne disposant plus de viande et de graisse de phoque.

Lorsqu'ils furent enfin arrivés, il s'allongea pour maîtriser sa respiration en inspirant de grandes quantités d'air froid. Il revenait peu à peu à lui, alors

qu'il flottait ces dernières heures dans une semi-inconscience.

Elle regarda son père, car une vague lumière entraînait par les événements de ventilation, une lumière bleutée ou verdâtre, certainement la couleur de la bâche qui les ensevelissait.

— Ils ont dû ménager un sas pour que Maljory et Gislake poursuivent leur exploration de l'épave, mais jamais ils ne nous trouveront. Vous ne devez pas m'accompagner jusqu'au terminus. Mais je ne sais comment tu pourrais, Fleur, rejoindre mon cousin, à moins d'un atterrissage nocturne d'un hydravion dans une zone déserte. Vous embarqueriez tous les deux à bord.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas aussi, dit Fleur, mais nous n'avons pas les moyens de contacter Lienty.

— Nous les trouverons, le matériel radio de l'appareil est intact.

— Un SOS nous fera repérer, dit-elle, agacée de voir qu'il paraissait oublier la situation dans laquelle ils se trouvaient.

— Il y a des balises difficiles à détecter. Quand vous aurez découvert le terrain idéal, vous n'aurez qu'à les déclencher.

Elle ne le quitterait pas. Il avait atteint un niveau d'égarement tel qu'elle veillerait sur lui. Jdriège, une fois atteinte une altitude au climat rigoureux, pourrait s'en aller pour rejoindre l'Antarctique.

FIN